FRANCE
Football
5F

LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

N° 1.679 ● 33e ANNEE ● 13 JUIN 1978 ● Espagne : 45 pes. ● Suisse : 3 FS. ● Algérie : 4,50 din. ● Maroc : 5 dir. ● Tunisie : 450 mil. ● Sénégal : 300 c.f.a. ● Côte-d'Ivoire : 335 c.f.a.

VOGTS: «L'ALLEMAGNE VAINCRA!»

LES BLEUS: «L'école est finie !»

(Photo Erich BAUMANN)

(Match France-Argentine, Kempès contre Trésor et Lopez, reportage Krieger - Lecoq - Pichon.)

MENOTTI

DANS le « Monumental » en délire, qui croulait sous la folle sarabande d'un peuple enfin délivré de son angoisse, « El Flaco » était, sans doute, le seul à rester de marbre.

Patiemment, tel un général qui sait bien que la première bataille gagnée est toujours la plus enivrante, surtout quant elle a été longue à venir, il attendit sur le terrain que chacun de ses soldats de chair et de sang eut récolté sa ration de chaleur populaire, puis, après avoir promené un dernier regard méditatif sur ce monde, bercé de la plus grande espérance — une espérance dont il est le principal dépositaire... —, il se projeta vers l'univers qu'il aime et qu'il préfère, celui de l'ombre et du travail. Pour lui, déjà, la seconde bataille commençait...

« **Muchachos,** jeta-t-il de sa voix grave et persuasive, **vous pouvez faire beaucoup mieux que cela. Tâchez d'y penser, dès maintenant, pour la prochaine fois!** »

Tout le monde sait, à Buenos Aires, que « El Flaco » — le maigre — est un perfectionniste.

Mais il vous dira, lui, qu'il n'avait pas d'autre solution que celle de demander toujours plus à ses hommes pour les conduire là où ils sont à présent. Et même ses détracteurs sont obligés de

(Victor SINET)

convenir qu'il a bougrement payé de sa personne pour réussir un pareil tour de force.

Il a, d'ailleurs, fallu qu'il ait une sacrée opiniâtreté et un caractère à l'épreuve de toutes les intempéries humaines pour parcourir pratiquement tout seul un si long chemin et pour avoir tenu l'impossible pari de former en moins de quatre ans l'armée d'élite destinée à aller de pair avec l'immense opération planétaire que venait d'accepter son pays. Il lui a fallu aussi une drôle de poigne pour harmoniser tant de choses disparates, pour fondre dans un même bloc tous ces solistes invétérés, pour révolutionner les mœurs au point de transformer l'artiste en combattant, le tango en jerk, l'individualiste en collectiviste.

Et l'on comprend mieux pourquoi, aujourd'hui, plus personne — pas même Lorenzo, son rival le plus tenace —, n'ose élever la voix contre Luis Cesar Menotti, l'homme qui a su si minutieusement préparer le Mundial 1978, la Coupe du monde à l'Argentine !

Le temps n'est pourtant pas si lointain où l'on s'invectivait d'une tribune à l'autre, dans le si pittoresque stade de la « Bonbonera », entre partisans de Lorenzo et de Menotti ! La querelle publique avait même pris une proportion telle, à un moment donné, que le général Videla, en personne, crut de son devoir d'exprimer officiellement sa confiance au directeur technique en place !

Ces remous, propres à tous les pays latins — et Dieu sait si l'Argentine en est un ! —, ne troublèrent nullement la tranquille assurance du grand — ou du maigre comme on voudra ! —, qui a l'âme trempée des forts et qui, en tout état de cause, avait d'autres chats à fouetter.

Dès le mois de mars, du reste, quand il rassembla ses troupes de choc pour la longue veillée d'armes que l'on sait, il prit bien le soin d'indiquer avec force :

« Nous avons une première échéance, le 2 juin, et quelques autres, jusqu'au 25. J'espère que vous saurez y faire face... »

Une semaine avant le début du Mundial, Menotti a adressé, par le biais d'un grand hebdomadaire sportif, une lettre ouverte au pays, dans laquelle il exprimait sa certitude d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir :

« J'ai la conscience tranquille et je puis vous garantir que j'assume mes responsabilités en parfaite connaissance de cause. Jamais sélection nationale n'aura été aussi bien préparée que la nôtre, pour une Coupe du monde et j'ai la conviction que le résultat sera à la dimension de notre immense effort », écrivait-il.

Menotti n'a jamais dit que l'Argentine gagnerait la Coupe du monde. Il a plus simplement notifié qu'à son avis il y avait trois ou quatre candidats à la couronne et que sa « Seleccion » devait être du nombre. Toujours froid et lucide, il nous l'a encore bien précisé, après la difficile victoire de ses hommes devant la France :

« A pareil niveau, tous les matches sont forcément durs à gagner. Hongrois et Français, qui ne sont pas les premiers venus, nous ont mis à rude épreuve. Mais c'est dans la souffrance que se préparent des lendemains plus sereins. Souvenez-vous de l'Angleterre, en 1966 : elle avait mal commencé, obtenant de courts autant que pâles succès et puis, au fil des jours, la motivation aidant, elle a fini par se surpasser.

Alors, sans chercher à prétendre que nous allons en faire autant en 1978 et en m'excusant, d'autre part, de verser dans la banalité, je dois me contenter de déclarer que l'essentiel pour nous, dans un premier temps, était de nous qualifier... »

On a d'ailleurs vu, quelques heures plus tard, ce que cette qualification sans gloire pouvait engendrer : une ville entière, se moquant pas mal des restrictions techniques et uniquement portée

Les Français ont souvent fait souffrir le gardien argentin Fillol (en haut). Mais c'est Luque (ci-contre) qui devait faire la différence en « tirant » sur le bras de Trésor.

(Photos : KRIEGER, LECOQ, PICHON)

L'ESPOIR DE TOUT UN PEUPLE

par sa fierté nationaliste, descendit dans la rue jusqu'à l'aube pour fêter bruyamment l'événement !

On comprend que, conscient de cet état d'esprit où le sport n'est pas seul en cause, ce renard de Luis César ait pris soin de mettre tout le monde, grands et petits, de son côté.

« Compte tenu de l'infrastructure encore bien imparfaite de notre football, j'entends me mettre tout de suite en chantier, car il va me falloir commencer par débroussailler le territoire et ce ne sera pas le plus facile », avait-il décrété au soir de son investiture officielle, le 12 octobre 1974.

Menotti ne croyait pas si bien dire. Des mois durant, son bâton de pèlerin à la main, il fit pratiquement le tour de la pampa, procédant à des rassemblements de joueurs du cru, bâtissant des sélections locales pour les opposer à d'autres sélections, parlant aux uns et aux autres, fouillant, retournant, ratissant l'Argentine des Andes au Rio de la Plata et jusqu'aux confins de l'hémisphère austral !

Parallèlement, il entreprit de faire jouer autant de matches que possible à sa sélection de base qui prenait corps petit à petit. C'est ainsi que malgré les récriminations des grands clubs, qui n'arrivaient plus à disposer de leurs vedettes comme bon leur semblait, l'Argentine de Menotti disputa autant de rencontres qu'elle eut de mois pour se préparer : 42 au total d'octobre à avril 78 !

Quarante-deux matches, quarante-deux mois, le jeune sélectionneur de quarante-deux ans avait drôlement secoué le joug et c'était d'autant plus méritoire qu'il lui avait souvent fallu surmonter l'insuffisance notoire d'un appareil de fonctionnement archaïque, anarchique. Il devait du reste en toucher deux mots lors de sa première conférence de presse à Sarmiento :

« D'ordinaire, souligna-t-il, **la Coupe du monde vient en complément de fondations solides, sérieuses. Chez nous, elle servira au contraire à mettre en place les structures qui nous font tant défaut ! »**

Durant sa tournée aux quatre coins du « pais », Menotti, donc, avait pratiquement ramé dans l'obscurantisme le plus total, avec pour seul soutien celui des quelques collaborateurs zélés qu'il avait choisis lui-même : Maschio, l'ex-mousquetaire de l'inoubliable « trio della muerte » des années cinquante, Sapporiti, Pizarotti.

Chemin faisant, il supervisa plus de 120 candidats, pesa bien le pour et le contre :

« Je veux des gars qui acceptent de se dévouer corps et âme à la sélection et, dans cette optique, je ne choisirai si possible que des footballeurs bien de chez nous, de manière à les avoir constamment sous la main. Ceux qui sont partis sous d'autres cieux ne peuvent m'intéresser que dans la mesure où je n'ai pas quelqu'un d'aussi valable sur place. »

C'est comme ça qu'au bout du compte Mario Kempes fut le seul — avec Piazza qui dut renoncer pour les raisons familiales que nous savons — à trouver grâce yeux du directeur technique. Et c'est de cette façon aussi que Menotti put modeler quelques fameux gabarits du type Luque.

Ce Luque qui était encore un footballeur mal dégrossi à l'âge de vingt-cinq ans et qui, passé ensuite de l'Union Santa Fe à River Plate, est devenu depuis un an le « dinamitero » numéro un de la Sélection, les Français ont pu constater à leurs dépens !

L'Argentine de Menotti avait gagné 23 des 42 matches joués dans le cadre de sa longue préparation. Elle en perdit seulement huit, dont les quatre qui l'opposèrent au Brésil de Rio à Buenos Aires en passant par Belo Horizonte. Toutes les plus grandes nations du football furent conviées à la table des Argentins et Luis Cesar put de ce fait affûter ses armes en conséquence. Il s'arrangea même le bougre pour faire venir à Buenos Aires, durant l'ultime saison de mise au point, dix des seize finalistes du Mundial, que ce fût l'Espagne, la Pologne, la Hongrie, la France, le Pérou, l'Allemagne ou même l'Iran !

Après le match contre la France, quelques techniciens ont de nouveau pointé leur nez pour insinuer plus ou moins perfidement que Menotti avait, certes, bien rempli sa tâche, mais qu'il s'enfermait trop dans l'étroit carcan du système qu'il a choisi sur la base d'une zone très souple qui apparut plutôt floue face à la Hongrie d'abord, à la France ensuite. D'aucuns lui ont même reproché de s'entêter dans des choix que le public lui-même, pourtant si près de l'équipe, n'approuve pas toujours.

« Je suis désolé de ne pouvoir contenter tout le monde, a répondu El Flaco, **mais il y a un vieux proverbe argentin qui dit qu'on ne doit jamais changer de cheval au milieu de la rivière. C'est ce que, en bon gaucho, je m'efforce précisément de ne pas faire. Le parfait équilibre moral de la Sélection en dépend. »**

Joueur, Luis Cesar Menotti passait déjà pour un sacré caractère. Issu de Rosario Central, il n'avait sans doute pas la réputation d'une terreur, mais son intelligence innée et sa frappe de mule le rendaient très compétitif dans l'entrejeu, où il était en outre servi par la clairvoyance et le sang-froid qu'on lui connaît. Il faut croire d'ailleurs qu'il avait pas mal de fond pour avoir été engagé un jour par Santos, le club de Pelé, alors à l'apogée de sa carrière.

Et si Pelé, qui s'était lié d'amitié avec lui, le fit venir plus tard au Cosmos, c'est parce qu'il savait Luis Cesar capable de mettre un peu d'ordre dans une maison qui ne brillait pas par l'organisation.

Je ne sais pas si l'Argentine exaucera d'ici au 25 juin le vœu de tout un peuple qui se voit déjà « campeon ». Mais une chose est d'ores et déjà sûre : Luis Cesar Menotti aura quant à lui tout fait pour qu'il en soit ainsi.

Kanterbräu a mis tout son art dans l'élaboration d'une bière spéciale. Plus rare et plus précieuse.

En goûtant Gold de Kanterbräu, vous découvrirez tous les raffinements d'une très grande bière.

MAÇONS A VOS TRUELLES !

Le football offensif, dans ce premier tour de la Coupe du monde 78, en a pris un grand coup dans les rayons, le Brésil ayant été, en ce domaine, l'un des plus décevants. Même l'Autriche, justifiant dans le groupe III, sa flatteuse réputation, sait parfois fermer sa porte à double et même à décuple tour. Cette extraordinaire photo montre les élèves de la célèbre « Wiener Schule », en train de jouer les maçons. De gauche à droite : Krankl (le Soulier d'Or), sur la ligne, devant son gardien Koncilia (masqué par l'arbitre M. Palotai). Ensuite, Pezzey, Hickersberger, Kreuz, Prohaska, Obermeyer, Sara. Plus, un autre (vraisemblablement Breitenberger), caché parmi les copains. Ce qui fait neuf.

(Photo GAMMA)

Le Mundial
vu par
Jacques
THIBERT

Les cahiers au feu et les prof' au milieu

Il y a quinze jours, « France Football » titrait à sa « une », pour annoncer le plus grand événement sportif de l'année : « L'aventure, c'est l'aventure ! » Il ne croyait pas si bien dire, « France Football ». Une sacrée aventure, une méchante aventure qui se termine, pour les Français, en une vaste partie de pancrace où quelques-uns ont déclenché la chasse à courre contre le gibier le plus facile qui soit : le champion, le sportif, en l'occurrence le footballeur professionnel qui gagne de l'argent en tapant dans un ballon et qui, de surcroît, n'est pas fichu d'honorer le beau maillot bleu de France chargé de pureté comme chacun sait.

Il est vrai, et nous ne prétendrons pas le contraire, qu'aller discuter du montant de la prime deux heures avant de jouer le premier match d'une Coupe du monde, n'attire pas spontanément la sympathie. On pense aux gamins qui s'endorment en touchant du doigt la photo d'une idole en crampons. On se remémore ses propres sensations qui sentaient bon, pour pas un rond, l'embrocation, la luzerne et le citron. On se sent, comme dirait Albert Batteux, « un homme du passé, et même terriblement dépassé ». Mais on n'aime pas pour cela les imprécations, les crachats lancés sur nos frères footballeurs par un peuple de frustrés, au lendemain d'une défaite contre l'Italie : « Ah ! les sagouins ! »

On s'en est donné en effet à cœur-joie dans notre belle presse à sensation, sur les ondes de nos beaux postes périphériques, pour stigmatiser les mœurs de ces dégénérés qui « se sont révélés mesquins, travaillés par des préoccupations mercantiles ». D'une bulle de savon, on a fait un scandale parce que la pompe à illusions et à fric n'allait plus fonctionner avec la même efficacité.

QUI sont donc ces censeurs superbes et pas généreux, professeurs de morale rigoureuse, officiers d'une juste cause, qui concluent dans la foulée du père Dutourd : « Pour garder le ballon et marquer des buts, on doit avoir le ventre plat et les poches vides » et qui ne donnent pas envie d'ajouter : « Ainsi soit-il ! » ?

Salariés syndiqués de haute lignée, ils ont la noble mission d'informer le monde et de désigner à la vindicte publique les pelés, les galeux d'où nous vient tout le mal. Entre une fédération de football qui a vendu son âme (et le maillot frappé du coq) à une marque à trois bandes, et les ouvriers du ballon las d'être manipulés, ils n'ont pas hésité. Ils ont flingué les rebelles, en soulignant les mérites des deux purs, absents de la conjuration, lesquels, il est intéressant de le noter, sont ou seront bientôt deux salariés à temps plein de ladite marque.

C'est ainsi, dans notre monde : les magouilles et les embrouilles des têtes couronnées, des ministres et des multinationales sont péchés véniels à ne pas dévoiler. Mais les ruades de ceux du dessous (même s'ils gagnent trois millions par mois) sont intolérables aux yeux de leurs semblables.

IL faut savoir de quoi on parle. Adidas, la célèbre marque aux trois bandes, détient pratiquement le monopole du marché français de la chaussure de sport et des équipements. Dynamique, structurée, efficace, elle s'est imposée partout, à tous les niveaux. Après avoir réussi le même coup en Allemagne, elle a fait signer à la F.F.F. un contrat d'exclusivité qui lui garantit la fourniture des équipements de toutes les sélections : survêtements, maillots, culottes, ballons et chaussures. C'est ainsi que le maillot bleu frappé du coq porte depuis plusieurs mois les trois bandes Adidas, et que les puristes (les vrais) en ont un haut-le-cœur. Ils n'ont rien compris, ces nostalgiques, à l'irrésistible loi du marché.

Mais la F.F.F. a fait mieux. En accord et en liaison avec l'U.N.F.P. (Union nationale des footballeurs professionnels), elle a vendu aux marchands la tenue tricolore. Incessamment, dans tous les supermarchés, dans toutes les campagnes, vous pourrez vous vêtir de bleu, poitrine frappée du coq. Vous, votre voisin, votre grand-père, votre serin et votre chien.

A-t-on demandé leur avis à ceux qui ont porté un jour, ou une heure seulement, ce beau maillot, et qui ont tremblé d'émotion ?

LES vilains, on vous l'a dit, ce sont pourtant les joueurs de l'équipe de France qui reçoivent 37,5 % des retombées publicitaires (37,5 % à la F.F.F., 25 % à la caisse de tous les joueurs professionnels) et surtout chacun (Ah ! les sagouins !), 1.500 francs par match international pour porter les chaussures Adidas. Le 2 juin 1978, quand il fallut se saisir du pot de peinture blanche et du pinceau afin de rendre plus apparentes encore les trois bandes, neuf Tricolores sur onze s'écrièrent : « On nous prend pour des cons. On ne fera pas les bandes aujourd'hui. » Faire les bandes, quand on s'appelle Guillou ou Rocheteau, que trente millions de Français vous regardent, que la marque Adidas vend des millions de paires de chaussures par ou grâce à vous, et tout cela pour 1.500 francs ! Que nous aimerions vous voir, jeunes gens, porter les chaussures « Tap'dur » ou « Ras-le-gazon » pour deux francs six sous, et garder votre âme.

Tout le monde, évidemment, ne s'appelle pas Pelé. Le 17 juin 1970, tandis que l'arbitre s'apprête à siffler le coup d'envoi de la finale de la Coupe du monde Brésil-Italie, le roi s'accroupit dans le rond central, juste dans l'axe des caméras. Zoom sur le roi ! Que lui arrive-t-il ? Ses chaussures sont délacées, le pauvre chéri. Zoom sur les godasses ! Dix secondes, vingt secondes, le roi a les doigts tremblants, il n'y arrive pas. Trente secondes devant 800 millions de téléspectateurs (recensement breveté). Et 1-0 pour la marque concurrente d'Adidas. Il paraît que Pelé (c'est sûr), le réalisateur (c'est presque certain) et quelques autres (c'est probable) ne se sont pas embêtés, ce jour-là. Et que, dans les milieux publicitaires, cette affaire passe pour être l'Himalaya du genre. La pureté, voyez-vous, c'était hier.

LA seule chose dont on soit sûr, dans l'aventure argentine des Tricolores, c'est qu'ils ont été éliminés, après un match moyen contre l'Italie, un bon match contre l'Argentine et un très bon match contre la Hongrie. Rien d'ignominieux en somme, ne serait-ce cette histoire de « Richelieu » qui a fait jaser dans les chaumières et mis les dirigeants de la F.F.F. dans leurs petits souliers. Car n'avaient-ils pas intégré eux-mêmes dans la délégation française, ces braves dirigeants, le représentant Adidas en personne (François Remetter) ?

Les Hollandais et les Allemands, soyez-en sûrs, n'échappent pas à ces problèmes publicitaires. Et l'on pourrait vous raconter, sur ce thème, mille histoires musclées auprès desquelles l'historiette de Mar del Plata passerait pour une bluette enfantine. Mais la différence fondamentale avec les Français, c'est que Hollandais et Allemands n'en sont pas freinés dans leurs élans, ni cloués au pilori. Ils sont professionnels jusqu'au bout des ongles, et la seule chose que l'on pourrait reprocher aux Tricolores c'est de ne l'avoir pas été tout à fait, de ne pas avoir réglé depuis longtemps cette affaire de chaussures, de ne pas avoir adopté une position commune.

Jean-Marc Guillou (le pelé, le galeux, le meneur, si l'on en croit les bons informateurs) analyse si bien la situation qu'il a déclaré : « La phase finale de la Coupe du monde, c'est tellement beau qu'il ne devrait pas y avoir de publicité. » Et Platini l'a confirmé : « Il n'est pas logique que nous servions de supports publicitaires à longueur de journée à ce tarif-là. Ou bien, alors, il faut supprimer la publicité. »

FOIN de la publicité, revenons au terrain pour constater qu'histoire de chaussures ou pas, l'équipe de France ne pouvait pas se qualifier dans une compétition où tout était faussé dès le tirage au sort. L'arbitrage de M. Barreto lors d'Italie-Hongrie et celui de M. Dubach lors d'Argentine-France l'ont amplement confirmé. Dans le premier cas, un parti-pris évident sur les petites choses — faute de Tardelli sur Pinter, fauchage de Benetti sur Fazekas, avertissement à Zombori mais rien à Rossi qui rouspète ouvertement — et, tout d'un coup, lorsque l'Italie mène 3-0, un merveilleux penalty d'objectivité accordé aux Hongrois. Dans le second cas, le penalty « historique » sifflé contre Trésor, et des regrets « sportivement » exprimés : « Je n'aurais pas dû... » Mais comment donc, maître !...

La victoire de l'équipe de France sur la Hongrie, acquise sans maillots Adidas et sans coq (est-ce un symbole ?), a rendu nos footballeurs d'élite à leur talent. Elle a fait baisser le ton, en France, à leurs détracteurs. Mais elle a encore entraîné des commentaires paternalistes, et de très mauvais goût. Du genre : « Ils se sont rachetés, et quel dommage qu'ils n'aient pas commencé par là ! »

Voici donc, un peu avant l'heure, nos Tricolores en vacances. Nous leur conseillons vivement de faire ce que faisaient les écoliers : « Les cahiers au feu et les prof' de morale au milieu. »

Pour le reste, la Coupe du monde continue. « La plus belle de toutes celles que j'ai vues », affirme le grand président Havelange. Ou bien il est aveugle ou bien il n'en a vu qu'une.

La seule équipe qui nous ait vraiment plu dans ce Mundial de combines, de herses défensives et de relents politiques c'est la Squadra Azzurra. Une belle Squadra, équilibrée, volontaire, fière, intelligente, avec un petit parfum de Machiavel qui devrait séduire jusqu'aux intellectuels. Pour la vaincre dans la ligne droite on ne voit plus guère que les arbitres. Avez-vous remarqué que, hormis Benetti, la plupart des cartons jaunes et rouges sont allés à des attaquants ? C'est normal : ils n'en finissent pas de casser les jambes à des défenseurs.

FRANCE Football
(Nouvelle série)
N° 1.679

Directeur de la publication : René LAURE
Directeur général : Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef : Jacques THIBERT

REDACTION
Tony ARBONA, Didier BRAUN, Claude CHEVALLY, Jean CORNU, Gérard ERNAULT, Jacques ETIENNE Jean-Marie LORANT, Jean-Paul OUDOT, Victor PERONI, Jean-Philippe RETHACKER, Victor SINET, Philippe TOURNON, Robert VERGNE, Jean-Jacques VIERNE.

DIRECTION ARTISTIQUE
Jacques LEMAIRE
Gilbert CHALEIL (adjoint)
et Hubert LESEURRE

Rédaction-Administration
10, Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09
Tél. : 246-92-33
Service-Vente
25, avenue Michelet
93400 Saint-Ouen
Téléphone : 252-82-15
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique : FRANFOOT PARIS
Abonnement « F.F. »
B.P. 49
93401 Saint-Ouen Cedex

FRANCE
DOM - TOM (voie maritime)
3 mois : 50 F ; 6 mois : 95 F ; 12 mois : 185 F.
ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire)
3 mois : 70 F ; 6 mois : 130 F ; 12 mois : 235 F.
VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande.

• CHANGEMENT D'ADRESSE
Un franc et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour), 2 F

• PUBLICITE
Régie Football :
Services Commerciaux
26 bis, rue François-Ier
75008 Paris
256-90-00
Siège social
et Services techniques
8-10, rue du Fg-Montmartre
75009 Paris
246-92-33
Chefs de Publicité :
Béatrice Blachard,
Charles Train

Commission paritaire
n° 20.078

OJD DIFFUSION · PUBLICITE 1976

Le numéro de « FRANCE FOOTBALL » daté du mardi 6 juin 1978 n° 1.678 a été tiré à 279.121 exemplaires

Impression :
Imprimerie de Montsouris-Massy
et I.C.M. Saint-Ouen

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « France Football » et « Presse-Sports » Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

LE POINT

avec

Jacques FERRAN

Autant de regrets que de promesses

BUENOS AIRES. Ce numéro de *France-Football* contient d'abord, naturellement, l'élimination de la France. Nous ne voulons pas dire que cette élimination a constitué l'événement principal du tournoi mondial. Mais l'impatience avec laquelle la première participation d'une équipe française à la compétition mondiale depuis douze ans était attendue, et l'effervescence dans tout notre pays était si grande qu'il nous est difficile de ne pas commencer notre analyse par ce résultat.

La défaite subie par les Français le premier jour, face à l'Italie, n'était guère, comme nous le supposions, « récupérable ». Une victoire, ou même un match nul, devant une Argentine dont les allures d'épouvantail grandissaient d'heure en heure, auraient tenu, estimions-nous, du miracle. Surtout que, pour rendre l'obstacle encore plus infranchissable, nous avions tous assisté, quelques heures plus tôt, sur nos écrans de télévision, à un nouveau succès de l'Italie, encore moins douteux que le premier. Les étonnants élèves de Bearzot ayant fait le plein de leurs quatre points en deux rencontres, et la Hongrie étant d'ores et déjà battue, l'Argentine avait encore une raison de plus, ajoutée à toutes les autres, de venir à bout d'un onze de France meurtri non seulement par son échec, mais par tout le remue-ménage qu'il avait engendré.

C'est pourquoi, vraiment, nous n'étions pas très fiers, ce mardi 6 juin, en nous rendant, très longtemps à l'avance, vers le stade de River Plate où montait doucement la tempête qu'il était facile de prévoir. Tout paraissait, à vrai dire, parler en faveur de l'Argentine : son public, plus fervent qu'aucun au monde, sa volonté de s'imposer à n'importe quel prix et tout ce qu'elle avait montré d'agressivité brûlante et de réalisme devant la Hongrie.

COMME UN TIGRE

C'est pourquoi le premier paradoxe qui nous frappa, quand les deux formations furent aux prises, fut l'étrange passivité d'une équipe argentine qui semblait prendre longuement la temperature du match et de son adversaire avant de se jeter à l'eau. L'équipe de France, elle, nous proposait, par contraste avec son match de Mar del Plata, une assurance, une maîtrise et un sang-froid plutôt rassurants. Elle non plus ne se projetait pas en avant, elle non plus ne prenait pas de grands risques, mais on la sentait animée d'un esprit de revanche et dotée de possibilités collectives qui déjà laissaient entendre qu'elle n'était pas venue pour subir et pour se coucher. Sans doute les retouches apportées par Michel Hidalgo à sa formation lui donnait, aussi bien en défense, avec Battiston et Lopez, qu'au milieu de terrain, avec Bathenay, et en attaque, avec Rocheteau, plus d'équilibre. Platini lui-même apparaissait beaucoup plus souvent en possession de la balle, et tout le jeu français s'en trouvait enhardi, sans que l'on puisse dire si ce meilleur comportement du Nancéien était dû à un marquage moins impitoyable de la part des Argentins ou à des dispositions personnelles plus favorables.

Cependant, c'est de l'apparente apathie argentine que jaillirent, en première mi-temps, les coups de griffe les plus acérés. L'équipe de Menotti, notons-le bien car on risque d'avoir à en reparler, n'est pas de celles qui gagnent en usant l'adversaire, mais en l'endormant, en le rassurant par une feinte résignation ; et en le saisissant tout à coup à la gorge, un peu à la manière d'un tigre. Des attaquants tels que Luque ou Kempes n'ont besoin ni de préparation ni de patientes manœuvres pour transformer une position d'attente en un danger terrifiant. C'est ainsi qu'à deux reprises au moins, on crut le sort de la France fixé, quand le bas du montant de Berirand Demanes et quand le gardien français lui-même, transformé en poteau, repoussèrent des tirs qui semblaient imparables.

C'est alors que Jean Dubach, l'arbitre suisse, après avoir consulté son juge de touche, le Canadien Werner Winsemann, accorda, juste avant la pause, aux Argentins, un penalty pour une faute de main de Trésor, dont la télévision n'a encore prouvé ni le bien-fondé ni l'injustice. L'équipe de France, au vestiaire, dira plus tard Hidalgo, réagit remarquablement. Au lieu d'être abattue par ce but discutable de la dernière minute, elle s'endurcit, se révolta et revint sur la pelouse avec la volonté de faire souffrir les Argentins, qui leur faisaient maintenant beaucoup moins peur.

POUR UN BRIN D'HERBE

Je ne reviendrai pas sur les détails d'une seconde mi-temps ,dont les péripéties sont encore présentes dans toutes les mémoires et dont le volume et l'envergure ont à ce point enchanté les spectateurs du Mundial qu'ils ne cessent, techniciens, journalistes ou chauffeurs de taxi, de nous féliciter, depuis une semaine comme si nous en étions les auteurs. Les joueurs français auraient eu pourtant le droit après la blessure stupide dont fut victime leur gardien, en détournant une balle invraisemblable de Luque, de croire en leur mauvaise fortune. Pas du tout. Ils réagirent à ce coup du sort, avec un esprit de révolte accru et le but égalisateur de Platini fut construit on peut le dire par toute l'équipe de France, avec une hargne, mais, aussi, une maîtrise obstinée et minutieuse qui émerveillèrent même les Argentins. Désormais, tout était redevenu possible, puisque l'équipe de France, que nous avions là était de celles qui ne craignent personne au monde, comme le prouve sur tous les terrains du globe, depuis quatre ans. Elle avait autant de chance de triompher que sa rivale, peut-être, même, un peu plus. Et sa victoire, en effet, ne tint qu'à un brin d'herbe. Ratage, pour un cheveu, de Six, seul devant Fillol, et de Platini, sur un de ses coups francs favoris. Réussite, à l'inverse, de l'indéracinable Leopoldo Luque, d'un tir fulgurant, sur lequel il nous semble bien que Baratelli démarra une fraction de seconde trop tard.

LE SOUVENIR DES SUEDOIS

Eliminée, sans avoir marqué un seul point, mais après avoir réalisé l'exploit paradoxal d'avoir apporté la preuve qu'elle aurait pu jouer un rôle de premier plan en Argentine, l'équipe de France est revenue, samedi, à Mar del Plata, pour livrer à la Hongrie un match sans enjeu. Hidalgo, cependant, estimait capital pour notre football de remporter au moins une victoire, avant de regagner l'Europe. Il avait, à cet effet, composé une équipe, dans laquelle prirent place tous ceux qui n'étaient pas encore apparus : Dropsy, Bracci, Petit et Papi. Cette décision, plus sentimentale que réaliste, pouvait, également, cacher l'intention de montrer, avant de quitter la scène argentine, toute la richesse encore méconnue du football français.

Hidalgo réussit son coup au-delà de toute espérance. Sans Platini, sans Lacombe, sans Michel, sans Bossis et sans Bertrand-Demanes, tous considérés comme les hommes de base de la sélection française, celle-ci maîtrisa totalement une équipe hongroise composée de tous ses titulaires et qui passa vraiment, sur le terrain crevassé de Mar del Plata, un inconfortable après-midi. Le long retard avec lequel commença cette rencontre, pour une histoire de maillots inadmissibles et sans précédent dans l'histoire de la compétition mondiale, ne parut avoir aucune influence sur le comportement des Français. Après un début de match équilibré, c'est Christian Lopez, qui alluma le feu d'artifice tricolore. Il nous rappela, par son intensité, sa couleur et sa richesse, ceux que, vingt ans plus tôt, une autre sélection française, celle de Kopa, Fontaine, Piantoni et Vinvent avait prodigués sur tous les terrains de Suède.

La différence, cependant, c'est que l'équipe d'Hidalgo ne repose pas, comme celle de Paul Nicolas et d'Albert Batteux, sur quelques footballeurs exceptionnellement doués, mais sur un nombre important de joueurs de qualité et, pour mieux dire, sur l'ensemble de notre football. Quand Michel Platini succéda, après le repos, à un excellent Papi, on n'eut pas l'impression qu'une autre équipe d'un niveau plus relevé remplaçait la première. Platini montra, cependant, par la précision et l'instantanéité de ses ouvertures, qu'après son effacement du premier jour, il était capable de briller, dans ce Mundial, à l'égal des plus grands. Mais il n'était qu'un élément d'une formation aux multiples facettes que la Coupe du monde a perdue au moment où, de l'avis unanime, elle pouvait se mêler à la course au titre suprême.

C'est infiniment regrettable, évidemment, car des occasions de ce genre se reproduisent rarement. Mais ce que l'équipe de France a montré devant l'Argentine, puis devant la Hongrie, est suffisant, aux yeux de tous les observateurs impartiaux, pour la ranger parmi les équipes les plus complètes, les plus assurées et souvent les plus brillantes du monde. Il est évident, ici, pour tout le monde, que cette équipe, ayant appris à bien mesurer ses rivaux et à ne plus craindre une compétition inconnue, aurait eu dans la seconde partie du Tournoi, plus de chance de s'affirmer qu'une bonne partie des concurrents encore qualifiés. On a donc vu disparaître la sélection française, avec beaucoup de regret, mais, aussi, avec le sentiment qu'elle n'avait pas perdu son temps en Argentine et que l'avenir, sans doute, lui sourirait. On se console facilement d'un échec, quand il est porteur de tant de promesses.

MERCI AUX ITALIENS

Sans la France, cependant, le Mundial a poursuivi son déroulement implacable. On n'a pas le temps, dans une compétition pareille, de s'attarder sur ceux qui tombent. Quand l'Argentine et l'Italie se rencontrèrent, quelques heures après France-Hongrie, elles n'avaient en principe qu'un souci en tête, celui de s'emparer de la première place de ce groupe I, qui permettait de disputer les trois matches suivants à Buenos Aires.

On avait certains soupçons à propos de cette rencontre. On allait jusqu'à se demander, du côté italien, si la Squadra de Bearzot jouerait complètement le jeu, et si elle mettrait autant de conviction que son adversaire dans un combat qui n'avait qu'un intérêt somme toute secondaire. Et puis, après les victoires un peu tirées par les cheveux des Argentins sur la Honrie et sur la France, on mettait en doute la possibilité, pour n'importe qu'elle équipe de vaincre sur le terrain de River Plate, là où la foule pèse de toute sa passion sur les acteurs et sur l'arbitre.

Ce match nous a totalement délivré de nos craintes et il a, par sa totale régularité, par son intensité formidable et par son résultat même, libéré la Coupe du monde et le football. Il est venu à point nommé pour nous redonner confiance dans la loyauté d'une compétition menacée par son importance même.

L'Italie a battu l'Argentine après une bataille d'une âpreté et d'un acharnement exceptionnels ; et la foule a accepté ce verdict sans manifestation intempestive. Du coup, toute la compétition a pris une nouvelle dimension et un nouveau visage. L'Argentine n'est pas invincible chez elle, et elle va devoir émigrer à Rosario, loin de la ferveur un peu inquiétante de Buenos Aires. L'Italie, elle, vient de réaliser un des exploits les plus purs de toute sa longue histoire, en remportant, face à trois des formations les plus ambitieuses de l'épreuve et sans jamais se départir de sa maîtrise et de sa ligne droite, le groupe de beaucoup le plus encombré et le plus féroce. Comment l'équipe inquiète, amorphe, épuisée, qui n'arrivait pas à mettre un pied devant l'autre dans ses matches préparatoires, est-elle devenue cette formation à la fois rigoureuse et implacable dans son jeu défensif, et souple, mobile, généreuse dès que s'ouvre une chance d'attaque ? L'équipe de France, si elle avait encore l'impression d'avoir été le 2 juin seulement battue par elle-même, a pu s'apercevoir qu'elle avait été battue également par l'Italie, et qu'il n'y avait pas à en rougir.

UN MUNDIAL EN RACCOURCI

L'Argentine a fait un faux pas. Et Menotti n'aime pas cela. Mais il me semble qu'elle ne sort pas de cet échec aussi meurtrie qu'on pourrait le croire. L'Allemagne aussi avait subi un revers en 1974 et avait dû, elle aussi, accepter la petite humiliation d'une seconde place qualificative. Et puis rien ne prouve que le groupe qu'elle « présidera » à Rosario sera plus redoutable que l'autre. Qui sait après tout, si, à l'issue du second tour, on ne retrouvera pas dans le même River Plate bondé, les deux adversaires de samedi ? Cette fois sans doute, une Argen-

Le Hongrois Zombori s'infiltre entre Janvion qui aura tant déçu durant le Mundial et Petit, porteur de promesses inachevées.

tine qui aurait récupéré Luque et qui disputerait cette finale comme la partie la plus lourde de son existence, serait capable de prendre sa revanche, même avec un arbitrage aussi impartial et aussi courageux que celui de M. Klein. Car il ne faut pas sous-estimer l'équipe de Menotti, ni les prodiges que des hommes comme Ardiles, Gallego, Tarantini, Valencia savent tirer d'eux-mêmes, lorsque le succès est au bout du chemin.

Dans le groupe II, l'Allemagne avait « fait le ménage » dès le deuxième jour, en faisant exploser une attaque complètement silencieuse lors du match d'ouverture. Les Mexicains, dépassés, avaient salué d'eux-mêmes le retour a l'efficacité d'une équipe dont on ne savait pas si elle serait par la suite muette comme devant la Pologne ou intarissable comme devant les Mexicains. Quant aux Polonais, ils avaient eu bougrement chaud, le second jour, face à une équipe tunisienne qui faillit réaliser le deuxième exploit de son histoire. Tomaszewski oubliera sans doute difficilement la crainte qui s'empara de lui quand, à quelques minutes de la fin du match, un tir tunisien, effectué à bout portant, s'écrasa sur le montant de son but alors que l'on croyait l'égalisation des hommes de Chétali inéluctable.

LA MOSAIQUE AUTRICHIENNE

En tenant en échec les champions du monde à Cordoba, la Tunisie termina sa course avec un total de trois points que personne n'aurait songé à prévoir. Songez qu'un seul petit but réussi par Temine ou Akid en fin de match aurait permis au seul représentant de l'Afrique de bouter hors du Mundial le champion du monde en personne, et de prendre place parmi les huit derniers concurrents. Il s'agit d'une prouesse qui va certainement modifier toutes les données d'un problème qui agite régulièrement les milieux du football international, et qui est la représentation du tiers-monde à la phase finale de la compétition. On verra certainement bientôt les délégués d'Afrique et d'Asie réclamer avec plus d'insistance que des places supplémentaires soient réservées à leur continent. Comment un pays comme l'Allemagne pourrait-il s'y refuser alors qu'il n'est pas parvenu à mettre à la raison cet adversaire qu'on jugeait méprisable ?

Quant aux Polonais, dont le succès sur le Mexique ne prouve strictement rien, ils passeront pour commencer un sacré examen sur la pelouse de Rosario face à une équipe argentine décidée à tout pour effacer sa désillusion de samedi. On va donc, là encore, être plongé d'emblée dans quelque chose de passionnant et de décisif.

Le premier qualifié du groupe III fut l'équipe en laquelle bien peu croyaient, celle d'Autriche. Après avoir dominé et battu l'Espagne, elle domina et battit la Suède, d'une manière bien plus nette que la marge d'un simple but ne semble l'indiquer. On a un certain mal pourtant à croire que la sélection d'Helmut Senekowitsch pourra figurer à l'arrivée parmi tes meilleurs.

Le football autrichien est sorti depuis trop peu de temps de sa léthargie pour disposer de l'audace et de la force qui engendrent les triomphes les plus hauts. C'est un peu une mosaïque que ce onze d'Autriche. On y trouve sans doute un noyau de joueurs de cet Austria de Vienne qui vint récemment se faire étriller au Parc devant Anderlecht en finale de la Coupe des Coupes : Obermayer le libero, Robert Sara l'arrière droit et Prohaska, l'animateur du centre. Mais, pour le reste, c'est un mélange de footballeurs opérant en Autriche et de joueurs émigrés dans le riche football d'Allemagne, de Belgique ou de Hollande, comme Hickersberger de Dusseldorf, Jara de Duisbourg, Kreuz de Feyenoord et Krieger de Bruges. Contrairement à beaucoup d'équipes qui placent leurs meilleurs techniciens devant et leurs « déménageurs » derrière. L'Autriche possède, en Robert Sara et en Pezzey, deux défenseurs subtils et raffinés et, en Kreuz et Krankl en attaque, deux fonceurs insatiables. A un poste où les spécialistes de qualité sont nombreux (songeons à Luque, Rossi, Fischer, Sjoberg, Toroczik et même Bernard Lacombe), Johann Krankl a pris une sérieuse option, grâce à son pouvoir d'accélération, à sa mobilité et à sa formidable concentration au moment du tir. Rien que pour lui, il sera passionnant de suivre la course autrichienne au second tour.

Le Brésil, enfin, a évité de la manière la plus pénible, la pire humiliation de son histoire : une élimination en Amérique du Sud infligée par des rivaux que, dans le passé, les footballeurs de Rio et de Sao Paulo n'auraient eu qu'à regarder pour les renverser ! La crise technique et morale traversée par les joueurs de Coutinho parut à un moment si grave qu'on crut qu'elle allait tout emporter. C'est par miracle que, devant l'Espagne, le Brésil n'encaissa pas le but qui eût entraîné sa perte. S'il remporta, face à l'Autriche déjà qualifiée, le plus court des succès et s'il réussit, comme en 1974, à se maintenir dans le tournoi sans avoir connu de défaite, on a de la peine à s'imaginer que, de cette amère victoire, puisse naître une métamorphose réelle. Le Brésil de ce Mundial semble condamné aux galères. Et il est vraisemblable que son rêve le plus cher sera d'éviter le pire dans une compétition qui semble dépasser ses possibilités.

Mais c'est dans le groupe IV, qu'on croyait joué d'avance, que la compétition nous a réservé le plus de rebondissements et de coups de théâtre. Tout semblait joué après le deuxième jour et il n'était plus question que de savoir qui de la Hollande ou du Pérou finirait en tête : c'était à celui qui gagnerait le plus largement son troisième match. C'était sans compter sur une équipe écossaise humiliée par ses échecs précédents et qui, en surprenant à trois reprises la défense hollandaise, faillit jouer à Ernst Happel et à ses joueurs un tour dont seulement des Britanniques sont capables !

UNE STATUE POUR REP

Heureusement, Johnny Rep était là auquel les Pays-Bas devraient élever une statue à côté de celle qu'il aura sûrement à Bastia ! Son deuxième but délivra la Hollande d'une angoisse qui semblait la paralyser et l'offrir aux coups mortels de Dalglish et de Jordan.

Plus détaché que partout ailleurs, c'est dans ce groupe qu'on trouve la révélation de l'épreuve, cette équipe péruvienne que personne ne prenait au sérieux et dont, finalement, les trois « productions » ont été convaincantes. On a attendu à chaque pas l'effondrement de Cubillas et de ses partenaires, et il ne s'est produit ni contre la Hollande ni encore moins contre l'Iran.

Il y a dans cette formation stupéfiante supérieure peut-être à ce qu'elle était en 1970 — une mobilité, une souplesse et une soif de conquête qui rappelle un peu celle des Brésiliens d'hier. Le Pérou, en somme, est venu en Argentine tenir le rôle que le Brésil semble incapable de jouer.

C'est dans ce groupe III dont on attendait monts et merveilles que le jeu fut le plus comprimé et comme châtré. On n'y marqua d'ailleurs que huit buts en six matches !

L'impuissance et le calcul en furent les souverains dérisoires. Une équipe comme celle d'Espagne avait de la générosité, de l'élan et de l'invention, mais ni le spectacle qu'elle fournit ni les performances qu'elle obtint ne furent à la hauteur de ses intentions ; comme si les vedettes étrangères acquises à prix d'or par les grands clubs ibériques avaient chassé des joueurs espagnols d'envergure. Kubala essaya en vain toutes les cordes de son arc, écarta Pirri puis le reprit ; remplaça Cano par Santillana, Dani par Uria : rien ne l'améliora vraiment. L'Espagne fut l'égale du Brésil seulement dans la médiocrité. Et, si elle battit finalement la Suède, c'est davantage au déclin constant des joueurs nordiques qu'elle le dut qu'à sa propre efficacité. Ce Mundial auquel l'Espagne, comme la France ou l'Autriche, demandait la confirmation de sa renaissance ne lui a guère donné à apprendre que son incapacité à renouveler son football. C'est une équipe qui ne nous a rien révélé ni rien apporté.

Quant à l'autre éliminé du groupe, la Suède, elle n'a donné que des promesses par son match nul contre le Brésil qu'on eut sur le moment tendance à croire plus significatif qu'il n'était. Cette solide et tranquille équipe d'un jour s'effilocha contre l'Autriche et tenait à peine debout contre l'Espagne. Elle ne valut pour finir que par son gardien Hellstroem qui lui épargna des mécomptes infiniment plus cruels. « On t'admire beaucoup, mais hélas ! on ne peut rien pour toi », semblaient lui dire ses partenaires après chacune de ses périodes miraculeuses. Hellstroem, en bermudas et en casquette, hochait la tête et ne répondait rien.

LE SECOND ACTE

	GROUPE A		GROUPE B	
	Buenos Aires (River Plate)	**Cordoba**	**Rosario**	**Mendoza**
Mercredi 14 juin	Italie - Allemagne 18 h 45	Autriche ou Brésil - Hollande 18 h 45	Pologne - Argentine 20 h 15	Pérou - Brésil ou Autriche 21 h 45
Dimanche 18 juin	Italie - Autriche ou Brésil 21 h 45	Allemagne - Hollande 21 h 45	Pologne - Pérou 18 h 45	Argentine - Brésil ou Autriche 20 h 15
Mercredi 21 juin	Italie - Hollande 18 h 45	Autriche ou Brésil - Allemagne 18 h 45	Pologne - Brésil ou Autriche 21 h 45	Argentine - Pérou 20 h 15

Finales : troisième place, 24 juin (20 h)
A River Plate : première place, dimanche 25 juin (20 h)
Tous les matches sont télévisés, en direct ou en différé, sur les deux chaînes

LE BRESIL OU L'AUTRICHE ?

On ne savait pas dans la nuit de dimanche à lundi qui, du Brésil ou de l'Autriche, terminait en première position du groupe 3, et en conséquence lequel des deux jouerait avec l'Italie, l'Allemagne et la Hollande dans le groupe A, et lequel des deux jouerait avec le Pérou, l'Argentine et la Pologne.

En effet, le règlement de la Coupe du monde 78 comporte deux articles contradictoires, c'est-à-dire :

Article 24, paragraphe 7 :

« Si les deux équipes classées comme premières du même groupe obtiennent le même nombre de points et la même différence de buts, le tirage au sort décidera qui sera considéré comme numéro 1 et numéro 2 du groupe. »

Article 24, paragraphe 6 :

« Si la différence de buts est la même pour deux ou plusieurs équipes, celle qui aura marqué le plus de buts sera proclamée vainqueur. »

Il était probable, selon les informations reçus de Buenos Aires, que ce serait le paragraphe 7 qui serait pris en considération, et que le tirage au sort aurait lieu le lundi 12 juin, à 15 heures.

GROUPE I

Mardi 6 juin à Mar del Plata

ITALIE bat HONGRIE : 3-1 (2-0)

Temps frais et gris. Vent à l'avantage de la Hongrie en première mi-temps, de l'Italie ensuite. Terrain en très mauvais état. Arbitrage inégal de M. BARRETO (Uruguay). 35.000 spectateurs. Avertissements à ZOMBORI et MARTOS (Hongrie). Buts : P. ROSSI (34e), BETTEGA (35e), BENETTI (61e) pour l'Italie ; J. TOTH (84e sur penalty) pour la Hongrie.

ITALIE. — ZOFF** — GENTILLE ****, BELLUGI***, SCIREA***, CABRINI**** puis CUCCUREDDU*** (80e) — BENETTI*****, TARDELLI*****, ANTOGNONI*** — CAUSIO****, P. ROSSI****, BETTEGA***** puis GRAZIANI*** (85e). Total : 44.**

HONGRIE. — MESZAROS* — MARTOS****, KOCSIS***, KEREKI***, J. TOTH*** — ZOMBORI****, PINTER****, CSAPO*** — PUSZTAI****, FAZEKAS*** puis HALASZ*** (46e), NAGY*** puis A. TOTH*** (46e). Total : 37.**

Mardi 6 juin à River Plate

ARGENTINE b. FRANCE : 2-1 (1-0)

Temps frais, vent nul. Terrain souple. Arbitrage très discutable, voire suspect de M. Dubach (Suisse). 78 000 spectateurs. Avertissement à SIX (France). Buts : PASSARELLA (45e sur penalty), LUQUE (73e) pour l'Argentine ; PLATINI (61e) pur la France.

ARGENTINE. — FILLOL** — OLGUIN***, L. GALVAN****, PASSARELLA****, TARANTINI**** — ARDILES****, GALLEGO****, VALENCIA*** puis ALONSO (61e) puis ORTIZ**** (70e) — HOUSEMEN ***, LUQUE ******, KEMPES****. Total : 43.**

FRANCE. — BERTRAND-DEMANES** puis BARATELLI**** (55e) — BATTISTON****, LOPEZ***, TRESOR****, BOSSIS**** — BATHENAY***, MICHEL****, PLATINI**** — ROCHETEAU****, LACOMBE*****, SIX*****. Total : 44.**

Samedi 10 juin à Mar del Plata

FRANCE bat HONGRIE : 3-1 (3-1)

Temps ensoleillé. Vent à l'avantage de la France avant le repos, de la Hongrie ensuite. Terrain : très médicre état. Arbitrage facile de M. COELHO (Brésil). 15.000 spectateurs. Avertissement : néant. Buts : LOPEZ (23e), BERDOLL (37e), ROCHETEAU (42e) pour la France; ZOMBORI (41e) pour la Hongrie.

FRANCE. — DROPSY** — JANVION***, LOPEZ*****, TRESOR*****, BRACCI*** — PETIT****, PAPI***, BATHENAY*** puis PLATINI*** (46e) — ROCHETEAU**** puis SIX*** (75e), BERDOLL****, ROUYER****. Total : 42.**

HONGRIE. — GUJDAR* — MARTOS***, SALINT**, KEREKI***, J. TOTH*** — ZOMBORI*****, PINTER****, NYILASI*** — PUSTZAI***, TOROCZIK***, NAGY*** puis CSAPO*** (73e). Tot. : 35.**

Samedi 10 juin à River Plate

ITALIE bat ARGENTINE : 1-0 (0-0)

Temps froid. Terrain en bon état. Arbitrage impartial et remarquable de M. KLEIN (Israël). 76.000 spectateurs. Avertissement à BENETTI (Italie). But : BETTEGA (67e).

ITALIE. — ZOFF** — GENTILE*****, BELLUGI puis CUCCUREDDU**** (6e), SCIREA****, CABRINI**** — BENETTI****, TARDELLI***, ANTOGNONI**** — CAUSIO***, P. ROSSI***, BETTEGA*****. Total : 43.**

ARGENTINE. — FILLOL** — OLGUIN***, L. GALVAN***, PASSARELLA****, TARANTINI**** — ARDILES*****, GALLEGO****, VALENCIA**** — BERTONI***, KEMPES***, ORTIZ**** puis HOUSEMAN*** (72e). Total : 40.**

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Italie	6	3	3	—	—	6	2
2. Argentine ..	4	3	2	—	1	4	2
3. France	2	3	1	—	2	5	5
4. Hongrie ...	0	3	—	—	3	3	8

BUTEURS

2 buts : LUQUE (Argentine), P. ROSSI, BETTEGA (Italie).

1 but : BERTONI, PASSARELLA (Argentine), ZACCARELLI, BENETTI (Italie), LACOMBE, PLATINI, LOPEZ, BERDOLL, ROCHETEAU (France), CSAPO, J. TOTH, ZOMBORI (Hongrie).

LE PALE SOURIRE DES BLEUS

(Claude Chevally)

MAR DEL PLATA. — Pour les Bleus, ce n'était pas un match pour rire. La preuve en est que Michel Hidalgo n'a visiblement pas apprécié quand on lui fit la remarque, après coup, que la France était championne du monde des matches amicaux, des matches qui ne comptent pas vraiment. Mais pour beaucoup d'autres, ce France-Hongrie, sans enjeu sinon celui d'une dernière victoire pour l'honneur, était au fond considéré comme un match pour sourire, dont on espérait qu'il serait plaisant, détendu, spectaculaire.

Il le fut effectivement, quand enfin la partie commença. Mais il faut bien reconnaître que l'équipe de France a aussi fait rire bien du monde avec cette histoire de maillots, qui risque maintenant de coûter une bonne vieille amende à la F.F.F., pour avoir négligé de regarder « l'Officiel du Mundial » dans lequel il était mentionné que pour ce match, la France devrait jouer en maillot bleu, short bleu et bas rouges. Moyennant quoi, les Bleus sont passés tout près d'une défaite par forfait, tant cette situation — Hongrois et Français en maillots blancs — regrettable et agaçante, déplut à l'arbitre brésilien M. Coelho. Moyennant quoi aussi, les Français se sont retrouvés avec des maillots de l'équipe locale de Kimberley, à bandes verticales blanches et vertes, ce qui dût rappeler quelque chose à Roger Rocher, assis dans les tribunes, à Rocheteau, Janvion, Lopez et Bathenay, même si celui-ci n'est plus Stéphanois maintenant.

Il faut croire en tout cas que cette mauvaise plaisanterie initiale décontracta carrément les Français, puisqu'ils entrèrent sur le terrain avec le rire au bord des lèvres, conservant d'ailleurs jusqu'au bout cet aspect détendu. Mais pour d'autres raisons.

Car la France a donc réussi sa sortie à défaut d'avoir réussi son entrée en scène huit jours avant. Certes, c'est une petite consolation, cette victoire sur les Hongrois, dont le premier pouvoir a été de faire regretter un peu plus une éventuelle autre issue du « Mundial » pour les Tricolores.

Mais il y avait de toute façon de quoi partir de Mar del Plata avec le sourire, puisqu'au fond, il y avait vingt ans que la France n'avait pas remporté une victoire en phase finale de Coupe du monde. Depuis cette fameuse épopée de 1958, que les Bleus de 1978 souhaitent ne pas voir trop évoquée maintenant.

L'affaire donc ne semblait pas trop bien engagée. On craignait la déconcentration — qui sembla avoir beaucoup plus miné les Hongrois pour la circonstance, — le bouleversement de l'équipe commandée par la générosité d'Hidalgo, soucieux de faire jouer tout le monde. Or, sans nier que ce n'était qu'un match pour l'honneur, il faut convenir, au vu du dernier match, que la sélection française n'était pas si simple à faire la première fois, tant chacun des vingt-deux avait de quoi espérer une place de titulaire.

La démonstration, en tout cas, en a été faite contre la Hongrie.

A l'exception, en effet, des dix premières minutes où Nyilasi, Pinter, Nagy et Zombori firent quelques misères à Trésor et aux siens, par leur sens de l'infiltration et par leur aptitude aux changements de rythme, la France passa le reste du temps dans ses pantoufles, surtout quand Lopez et Berdoll eûrent donné à leurs couleurs de quoi laisser venir.

Mais c'est plus encore la fulgurante réponse de Rocheteau et de l'équipe tout entière au but de Zombori, qui symbolisa bien l'état d'esprit des Français, en ce samedi après-midi frais et ensoleillé, où ils endurèrent bien des sifflets à leur entrée sur le terrain, sans que les pauvres joueurs soient pour quelque chose dans cette histoire de maillots, mais où les Bleus eurent aussi le bonheur d'entendre claquer de sincères applaudissements à leur retour aux vestiaires. Car la France et son football élégant ont décidément beaucoup plu en Argentine.

Grâce à Christian LOPEZ, l'équipe de France s'ouvre les portes de la victoire face à la Hongrie. Le Stéphanois inscrit (ci-dessus) le premier but tricolore d'un tir précis avant d'assister, impuissant, au but de ZOMBORI (ci-dessous).

Michel Hidalgo: une histoire de cœur

(Christian Vella)

BUENOS AIRES. — Aujourd'hui Michel Hidalgo a pris un avion pour Rio de Janeiro. Avec son épouse, avec la plupart de ses joueurs. Il a tourné le dos à l'Argentine, à sa Coupe du monde, à sa passion, à ses problèmes.

Hidalgo avait les traits tirés, le teint cireux et les rides creuses. Ses yeux de porcelaine se sont tournés avec tristesse sur les événements récents qui ont agité le climat de l'équipe de France. Son bonheur ébréché depuis les premiers jours de l'aventure, lorsqu'une tentative d'enlèvement mutila sérieusement sa grande joie, ne put jamais trouver ici de raisons de se reconstruire complètement. Tout cela était donc entamé. Il ne lui restait plus que la possibilité d'une évasion vers le soleil, le repos et les plages de sable fin de la baie de Rio. Quitte à se priver des spectacles plus ou moins fameux que nous promettent les dernières phases de cette Coupe du monde à la mode argentine.

Au football, à ses impératifs, à son environnement, Michel a préféré la tranquillité.

La France absente de ces joutes footballistiques, Michel Hidalgo ne pouvait pas encore infliger à une épouse obsédée par l'absence et les attentes une nouvelle désertion pour cause de football.

« Je n'ai pas eu le cœur, dit Michel, d'imposer à ma femme une course éperdue entre Buenos Aires, Rosario, Mendoza et Cordoba pour voir encore et toujours des matches de football. »

Peut-être Michel Hidalgo était-il lui-même très las de cette vie oppressante que lui impose sa charge ? L'occasion lui était offerte de souffler un peu. Il l'a saisie au vol. Histoire de se reconstituer un moral tout neuf. Car Michel Hidalgo n'est pas sorti intact de ce Mundial. La joie qu'il s'en était faite depuis toujours, la grande fête qu'il s'était imaginée, n'ont plus eu du tout la même signification depuis le jour où deux illuminés lui ont collé un revolver dans le dos. Quelques tourments d'ordre humanitaires l'ont également atteint au plus profond de lui-même. Mais le pire dans tout cela, c'est encore le tintamarre que l'on a fait en France sur un petit fait de rien du tout qui est devenu une affaire d'Etat. Michel Hidalgo nous a avoué à cet effet combien il avait pu être déçu par le genre humain. Jamais il n'avait pu imaginer tant de roueries dans les rapports entre les hommes.

« J'ai beaucoup appris sur ce plan-là, nous dit-il. Je croyais trop en la justice, en l'honnêteté, en la richesse du cœur. Je suis tombé de haut. Je pensais que le sport, et tout ce qui fait son éthique et sa grandeur, pouvait épargner toutes les divisions, les conflits et les injustices. Mais je me suis rendu compte que ce n'était pas tout à fait ça. Je suis déçu. Profondément déçu. »

Depuis la fameuse histoire des chaussures et le prolongement qu'elle a pu avoir, Michel Hidalgo a passé son temps de mises au point en mises au point. On lui a prêté parfois des intentions qu'il n'avait pas. On a fait aussi quelques interprétations de ses propos. D'interviews en interviews, on le pressait de clamer son désenchantement et sa lassitude. Par son souci de satisfaire tout le monde, il a pu parfois encourager certaines audaces. Bref, il a ouvert son cœur ici et là. Et en guise de récompense, personne n'a eu le souci de l'épargner, ce cœur.

D'abord les joueurs qui, dans leur souci de relance de la firme de chaussures en question, n'ont pas jugé utile de le tenir informé. Comme toujours Michel ne leur en a pas voulu. « Je pense que c'est par pudeur qu'ils m'ont laissé hors du coup. Si je suis un peu déçu par le comportement de certains, il n'est pas question que je les blâme ou que je les accuse. Je les ai toujours défendus. Je le ferai encore. Leur démarche était plus une question de principe qu'une affaire de gros sous. Le moment, il faut le reconnaître, était mal choisi, mais tout cela n'a pas eu d'incidence sur notre défaite de Mar del Plata contre l'Italie. On ne peut pas en vouloir à des gens qui défendent leurs intérêts. »

Ensuite, les organes de presse qui, dans leur souci sans cese plus grand d'être les premiers à informer, n'ont pas hésité à soumettre le responsable de la sélection nationale à un mitraillage soutenu de questions dont les réponses lachées dans le feu de l'action pouvaient être sorties de leur contexte général. « Parfois, on a voulu me mettre dans la bouche des choses que je n'avais jamais dites », avoue Michel Hidalgo.

Enfin, on lui a reproché parfois son libéralisme. On a laissé entendre que sa gentillesse bien connue se transformait parfois en faiblesse. Par le fait de la défaite, on oublie un peu trop vite que ce sont justement ces vertus-là qui ont permis à notre équipe de France de trouver à la fois son style et sa dimension. On a effacé de notre esprit la série de dix matches sans défaite, les victoires retentissantes contre le Brésil, la R.F.A. et autres pour ne considérer que la déception née de l'élimination.

On lui a même fait le reproche à propos du dernier match contre la Hongrie d'avoir bâti une équipe avec son cœur en appelant tous ceux qui n'avaient pas participé aux deux rencontres précédentes. Comme si le fait d'appartenir au Groupe France et de faire partie des 22 sélectionnés pour l'Argentine n'était pas un gage de valeur suffisant. « Un comportement de boy-scout » a-t-on même entendu ici et là. « Une réaction à la française qui a fait sourire les autres délégations » ont dit certains autres. Une nouvelle fois Michel Hidalgo a fait front en donnant les raisons de son choix. « Ce n'est pas pour ces joueurs-là une récompense comme la sucette que l'on donne aux enfants qui se sont bien tenus. J'ai fait ce choix en fonction des mérites de chacun, de leur réputation, de leurs qualités et des enseignements de l'entraînement. Il faut tenir compte aussi de la fatigue qui peut frapper les joueurs dans un tournoi de cette importance où les matches sont joués à un rythme accéléré. D'autre part, j'ai tenu compte de l'avis de tous. Et certains, parmi les plus réputés de l'équipe, n'ont pas hésité à m'encourager pour faire ce choix. Michel Platini le premier. »

Jusqu'au tout dernier moment, Michel Hidalgo a dû essuyer les remarques et les reproches. Mais il y a belle lurette qu'il sait que dans chaque Français sommeille un sélectionneur. Il est encore celui-là jusqu'à la fin du mois de juin. Des raisons personnelles ajoutées à l'expérience argentine l'inciteront peut-être à ne pas renouveler son contrat. On s'apercevra sans doute alors combien Michel Hidalgo manquera à l'équipe de France...

LE DERNIER RENDEZ-VOUS

BUENOS-AIRES. — Dimanche matin, à l'Hindu Club, c'était le dernier rendez-vous ponctuel de Michel Hidalgo avec la presse. Le sélectionneur ne le négligea pas. Il traita, bien entendu, de France-Hongrie. « Un match à la française, un match qui m'a fait plaisir. On avait parlé de sélection du sentiment. Or voilà une équipe qui marque trois buts en une seule mi-temps. Et sans Michel Platini que l'on m'avait accusé de laisser sur la touche. » Mais aussi, par touches successives, il fut amené à parler de divers problèmes relatifs à l'équipe de France. A tête reposée, Michel Hidalgo aura l'occasion de s'exprimer dans ces colonnes. Pour l'instant, ce qu'il faut retenir, est principalement :

— **La qualification** : « Nous sommes de peu passés à côté. Les résultats de samedi le prouvent. C'est l'histoire d'une occasion manquée peut-être mardi soir contre l'Argentine, d'un deuxième but « foireux » contre l'Italie. Il y a donc peut-être déception à propos de cette élimination mais aussi satisfaction après les performances réalisées contre l'Argentine et la Hongrie. »

— **L'équipe de France et l'avenir** : Ma grande préoccupation est que ce groupe de joueurs soit maintenu. Il y aura certainement des changements en début de saison prochaine mais pas plus de 20 %. Sentant qu'il s'était peut-être avancé, Michel Hidalgo reprit aussitôt : « Mon éventuel successeur pourrait voir les choses différemment. »

— **Le premier match** : « Il a été décisif. Cela nous servira beaucoup pour la suite. Quant au match de Naples, s'il avait faussé un peu les données de la difficulté réelle dans l'opinion publique tel n'avait pas été le cas des joueurs. On a toujours peur d'un adversaire comme l'Italie. Nous avions sans doute plus peur de l'Italie que l'Italie de nous. »

— **Platini** : « Il a souffert plus que tout autre de l'accumulation de saisons chargées. Il a cependant prouvé contre l'Argentine qu'il était un joueur de haut niveau. Je n'ai aucun doute sur sa valeur. »

— **Hidalgo et la suite** : « Je ne prendrai pas ma décision avant mon retour en France. »

Michel Hidalgo, depuis lundi soir, est parti pour Rio en compagnie de quinze de ses joueurs. Le sélectionneur n'avait pas arrêté la date de son retour en France. Mais, en tout état de cause, il reviendra au dernier délai pour suivre à la télé, à Saint-Savin, la finale de la Coupe du monde le 25 juin prochain. Il pourrait donc être fixé sur son sort dans la semaine qui suivra.

G. E.

Lopez, le stoppeur libero

(Gérard Ernault)

BUENOS AIRES. — Il lui a fallu deux matches pour reprendre l'affaire en main, et offrir contre l'Argentine et la Hongrie le récital de ses tacles, l'exposé de ses aptitudes au combat horizontal et vertical.

Pendant tout le stage qui précéda ici le match contre l'Italie, Christian Lopez avait été aperçu en grande forme. Les tests des médecins confirmaient cette impression visuelle. La blessure de Trésor lui faisait par avance une probabilité d'être aligné contre les Italiens, mais la remontée constante de Marius finit par l'annuler. Lopez murmura le mardi d'avant France-Italie :

« J'ai jeté un œil ce matin sur Marius. Il se porte comme un charme, c'est foutu pour moi. » Mais il le dit sans se démonter, sans finir d'entrevoir, un jour ou l'autre, le remplacement de Superman, ou qui sait celui de Patrice Rio avec lequel il est à la lutte depuis longtemps. La plus grosse épine plantée dans le pied de Christian Lopez s'appelle Tresor, un des meilleurs copains qui soit, de telle façon qu'il ne prit jamais mal le fait de fréquenter souvent le banc de touche. Devant l'évidence on s'incline.

Sur l'articulation de sa charnière centrale préférée, longtemps l'idée d'Hidalgo avait été de faire l'addition Lopez stoppeur + Tresor libero. Il n'additionnait pas ainsi deux talents complémentaires malheureusement. Surtout, il s'éloignait d'une vérité première à laquelle il tient : à chaque poste, un spécialiste. Lopez ainsi était perdu par avance.

C'est un peu la nécessité qui l'a remis dans la course, le besoin pour Hidalgo de dynamiser son équipe contre l'Argentine, d'inclure des joueurs piaffants. Il édifia donc de nouveau ce que déjà il avait détruit. Très vite, il prit la décision de le faire. Vingt-quatre heures après France-Italie, il avertissait Lopez d'avoir à se tenir prêt.

Celui-ci a marqué son premier but de stoppeur devant la Hongrie, donc en match international, de surcroît en Coupe du monde. La balle, à la vingt-troisième minute, partit telle une épée pour rencontrer la lucarne gauche de Gujadar. Il ne convient pas d'oublier ici tout le potentiel offensif du Stéphanois dans son club, puisque les buts de loin lui sont une affaire personnelle, de même que les réussites de la tête, dans le carré des dix-huit. Il existait juste comme réticence à son égard, une relance approximative car trop longue. Lopez, depuis, a raccourci ses distances.

En deux matches, le stoppeur d'occasion a sans doute reconquis une place à coup sûr en sélection, même si le ralenti de la télé nous a répété à l'envie le but vainqueur de Luque et la grande liberté dans laquelle le costaud argentin se trouvait, Trésor et Lopez en l'occurrence étant revenus l'un et l'autre à leurs vieux réflexes de liberos, c'est-à-dire trop en retrait. La nouvelle paire prise une seule fois en défaut, cela n'est pas resté étranger aux yeux de Patrice Rio. Le Nantais racontait dimanche matin à l'Hindou Club que, la trentaine sonnée, il ne ferait pas banquette en sélection, ce n'était plus de son âge. Dans le souci de Rio, s'inscrivait la réussite éclatante de Lopez le stoppeur-libero.

Le coup de poignard

BUENOS AIRES. — Les Argentins, spectateurs et joueurs, avaient conservé l'image d'une équipe de France 1977 entreprenante, audacieuse en attaque, intelligente et variée dans ses manœuvres, au cours d'un match à Boca Juniors qui avait suffi à faire d'elle un dangereux outsider pour le Mundial. Un seul premier match à Mar del Plata contre l'Italie ayant suffi à compromettre presque immanquablement les chances des Tricolores pour la suite du tournoi, le public de River Plate était un peu moins inquiet avant la rencontre, mais après il était bien content d'un résultat final et d'une victoire argentine qui avait été laborieusement obtenue.

Tout avait fort bien marché pendant la première période, et la mi-temps approchait quand une nouvelle percée de l'intenable avant-centre argentin Luque lui permit d'échapper à Lopez et de pénétrer dans la surface de réparation française. Trésor venant alors en couverture pour lui barrer la route, réussit à le tacler et à détourner le ballon hors de sa portée, mais en tombant notre capitaine, posant la main au sol pour se recevoir, vit le ballon rebondir jusqu'à son bras, sans qu'il y ait eu le moins du monde intention de le contrôler volontairement. L'arbitre suisse M. Dubach tendit alors le bras en avant non vers le penalty, mais comme pour faire signe de continuer à jouer. Les Argentins, se précipitant alors sur lui pour réclamer un penalty, obtinrent gain de cause et l'amenèrent à consulter son juge de touche canadien.

Après une longue attente, M. Dubach, ménageant le suspense, accorda le penalty tout à fait injuste et injustifié, que le spécialiste argentin Passarella transformait du gauche en force...

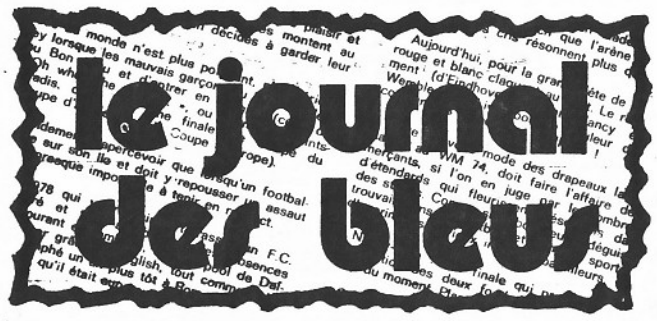
Il est probable que l'affaire ne se serait pas déroulée de la même façon sur un terrain neutre... Toujours est-il que les Français, menés 0-1, reprirent le match après le repos avec un handicap assez injuste. Cela leur redonna pourtant du cœur à l'ouvrage et ils devaient obtenir une égalisation fort méritée après un quart d'heure de jeu. Un tir lobé de Lacombe devant Fillol imprudemment avancé, le ballon rebondissant sur la barre, et c'était Platini qui, une fois de plus, surgissait pour marquer le but français. Rien de nouveau sous le soleil, dira-t-on, puisque c'est bien là le buteur patenté de l'équipe de France.

Après son but, on crut bien que l'histoire n'était pas terminée. Elle l'était, hélas pour les Français : surtout lorsque Didier Six, se présentant seul devant Fillol, voulut placer son tir et ne put trouver le coin de la cage argentine, le gardien de River Plate fermant parfaitement bien l'angle.

C'est un autre joueur de River, évoluant chez lui donc, qui allait crucifier les Tricolores : à la 73e minute, l'avant-centre Luque, qui avait secoué constamment la défense française pendant tout le match, s'approcha de la surface et, de vingt mètres, décocha un tir d'une puissance extraordinaire, qui battait irrémédiablement Baratelli, entré en jeu après la mi-temps pour remplacer Bertrand-Demanes sérieusement blessé dans une chute contre son poteau de but. C'en était fait cette fois des espoirs français.

Roger KRIEGER, André LECOQ, Jean-Claude PICHON, les photographes de « France Football » à la Coupe du monde sont équipés de matériel CANON

GROUPE I



L'affaire des chaussures • Une élimination consommée • Une victoire pour l'honneur

par Gérard Ernault

DIMANCHE 4 JUIN. — *Vent de panique à l'Hindu Club. La veille Michel Hidalgo a participé à deux émissions de radio en direct : « le journal inattendu de RTL », le magazine « football à Europe 1 ». Le sélectionneur a répété sur l'antenne des propos qu'il a toujours tenus : « Je ne sais pas si je renouvellerai mon contrat à la tête de l'équipe de France. » Hidalgo, depuis longtemps, se déclare fatigué par tout ce qui gravite autour de l'équipe de France. Il a hésité avant d'accepter le poste. Il n'a plus de vie de famille, plus une minute à lui. Tout le monde connait sa position mais qu'elle soit réaffirmée publiquement, au lendemain d'une défaite contre l'Italie qui marque déjà la fin de l'aventure des Bleus en Coupe du monde, la dramatise. L'affaire est présentée comme une spectaculaire démission alors qu'il n'y a rien de neuf de ce côté.*

Du neuf, nous en trouvons avec ce qui va devenir l'affaire des chaussures. On ne sait pas qui dans l'entourage de l'équipe de France, a mangé le morceau. Les premiers bruits ont circulé la veille. Dimanche matin on ne parle que de ça. De quoi s'agit-il ?

Les vingt-deux de la Coupe du monde doivent recevoir pour leur participation à la compétition une prime de 5.000 francs de la marque Adidas, prime qui fera l'objet d'une augmentation en cas de participation au deuxième tour. Le montant de la prime a été négocié avec François Remetter, représentant de la marque et membre de la délégation officielle à l'Hindu Club. La négociation, selon Henri Patrelle, a été menée au dernier stage du Touquet et elle aurait abouti. Aussi Patrelle s'étonne-t-il de la « relance » effectuée par les représentants des joueurs, Guillou et Bathenay en tête, qualifiés de « meneurs », car Trésor et Henri Michel se sont désolidarisés du mouvement. La relance est intervenue juste avant France-Italie, elle n'a pas abouti, aussi le mot d'ordre a circulé le matin du match : « On ne peindra pas les trois bandes en blanc. » Michel Hidalgo, au courant de rien, l'apprendra seulement à une heure du match. Henri Patrelle le sait depuis la veille, en principe de la bouche de Trésor, le capitaine, chargé par les autres d'avertir de l'imminence d'une « rébellion » à laquelle il ne participe pas. Les responsables de l'équipe de France ne se décidant pas d'entrée à faire la lumière en compagnie de la presse sur cette affaire, celle-ci fait travailler les imaginations. Elle va faire se développer en France, une lourde campagne contre les joueurs.

A l'heure de la conférence de midi, quand nous attendons de ceux-ci des explications c'est le silence. Trésor passe en coup de vent et file dans la salle à manger. Un policier argentin en interdit l'accès On ne saura pas ce que pense Trésor. Henri Michel fume une cigarette en souriant. L'affaire ? « Je n'en parle pas. Il ne faut pas mélanger le sport et le fric. » Guillou, le premier concerné, brille par son absence. Seul Bathenay répond : « Les joueurs ont le droit de défendre leurs intérêts »

Ce dimanche-là on oublie le jeu, la Coupe du monde, le match de demain soir contre l'Argentine Seul Michel Hidalgo en parle : « Il va y avoir des changements » Nous devinons que Battiston, Bathenay, Rocheteau seront de la partie. En quittant l'Hindu Club, nous croisons Christian Lopez. Il nous dit en confidence : « Hidalgo m'a dit ce matin qu'il pensait à moi comme stoppeur. » Pauvre Hidalgo qui va tout faire dans les jours suivants pour minimiser l'incident. Mais nous savons de source sûre, ce soir-là, qu'il en veut à ceux qui ont oublié de le prévenir.

LUNDI 5 JUIN. — *Dernier entraînement court mais intense sous le soleil de l'Hindu Club avant France-Argentine. Les premiers bruits, venus de France, ont commencé à arriver aux oreilles des joueurs. Ils sont moins nombreux désormais, à descendre au rendez-vous des journalistes fixé à 12 heures. A l'Hindu Club, les coups de téléphone pleuvent en provenance de France. On insulte ou on réconforte les Bleus. Comme prévu, Hidalgo annonce la rentrée de Battiston, Lopez, Bathenay et Rocheteau. L'après-midi sieste et détente. A 19 heures, conférence d'Hidalgo aux joueurs. L'Argentine est évoquée, ainsi que la nécessité de se reprendre pour lutter contre la vague de critiques.*

MARDI 6 JUIN. — *En direct, Michel Hidalgo participe à la « Radioscopie » de Jacques Chancel. Poussé amicalement par Chancel, deux fois sa gorge se noue, ses yeux s'embuent. Chancel vient de toucher un homme à bout de fatigue nerveuse. L'équipe de France a quitté l'Hindu Club en fin d'après-midi. Elle sait depuis la défaite de la Hongrie devant l'Italie, tout à l'heure à Mar del Plata, qu'il lui reste une chance de s'en sortir. Quand les Français arrivent à River Plate, qu'ils sont déjà venus reconnaître la veille au soir, et qui était alors recouvert d'une bâche de matière plastique, ils veulent aller tester le terrain mais on leur interdit. C'est Hidalgo lui-même qui, ayant la permission de fouler*

Enfin des sourires français. Ceux de Platini et de Hidalgo qui ne rentreront pas bredouilles du Mundial.

quelques mètres carrés de pelouse les renseigne. C'est un beau match que jouent les Bleus, mais ils le perdent. Ils regagnent en bus l'Hindu Club où ils dînent ensemble. Jean-Paul Bertrand-Demanes, blessé en retombant sur son poteau droit et conduit à l'hôpital, les rejoint peu après. Plus de peur que de mal pour le « grand ». Les Français sont éliminés et c'est là-dessus qu'ils vont au lit.

MERCREDI 7 JUIN. — *L'élimination est maintenant consommée. Les joueurs, en quarante-huit heures, ont beaucoup appris sur ce qui se dit et s'écrit sur eux au pays. Mais le plus étonné de toute la délégation est sans doute Fernand Sastre. Une chaîne de télévision française a annoncé le lundi soir que le président de la F.F.F., accompagné d'Hidalgo, devait déjeuner le mardi midi avec le général Videla. Sastre a été accablé de coups de fil à ce sujet. Il n'apprécie pas. Hidalgo et les Bleus estiment que le vase a débordé. Le sélectionneur, dès le matin, suggère à ses joueurs une rencontre avec la presse. Quand nous arrivons à l'Hindu Club toute l'équipe de France est rassemblée, portes closes devant Hidalgo, flanqué à sa gauche de Fernand Sastre et Henri Patrelle. Il est question de l'élimination, des dates du retour, des modalités de la rencontre avec les journalistes un peu plus tard. Ces derniers ne semblent pas en odeur de sainteté. Certains joueurs passent sans saluer. Hidalgo dit : « Ce n'est pas aux journalistes que nous voulons parler mais aux hommes. » Pendant ce temps, le président Rocher nous confie : « J'ai vécu une expérience intéressante dans l'entourage de cette équipe de France. Il y a des choses à améliorer. Dans quatre ans, si elle est qualifiée, si je suis toujours vaillant, on verra ça. »*

La rencontre avec les journalistes est informelle. Treize joueurs emmenés par Guillou et Bathenay (qui parlera le plus), Michel Platini aussi, mais sans Trésor ni Michel entourent Michel Hidalgo et font face à la presse. Les micros et les caméras n'ont pas été admis ; les joueurs se demandent pourquoi en France les radios et les journaux les « taillent ». Les journalistes présents ne se sentent pas tous

tre tient conférence. Il revient sur l'affaire des chaussures, le contrat qui lie Adidas à la F.F.F., la vie à l'Hindu Club. Le gros morceau est cependant constitué par l'explication du président sur les motifs qui ont poussé la F.F.F. à déléguer ses pouvoirs à la société Promo-foot pour la réalisation de toutes les opérations de promotion concernant l'équipe de France. Enfin, Sastre confirme qu'il s'entretient de façon permanente avec Hidalgo du renouvellement du contrat de celui-ci, qu'une décision sera prise au retour à Paris. Hidalgo hésite toujours pour la composition de l'équipe qui rencontrera la Hongrie. Va-t-il reconduire l'équipe de River Plate ou faire jouer tous les remplaçants ? Une seule chose est sûre : Dropsy aura sa chance.

VENDREDI 9 JUIN. — *Dernier entraînement de tout le Mundial 78 pour les Bleus, court et nerveux. A 10 heures Henri Patrelle annonce à la presse la composition de l'équipe qu'Hidalgo commentera à 11 h 30 : le sélectionneur a fait la révolution. Tout le monde aura joué. C'est le cœur d'Hidalgo qui a parlé, mais aussi un peu sa raison. Les Papi, Petit, Bracci, Dropsy, Berdoll, Rouyer seront bien plus motivés que les autres pour ce match sans enjeu. Alors que l'équipe de France doit prendre l'avion à 14 heures à Buenos Aires et quitter l'Hindu Club à 13 heures, à 12 h 30 Michel Hidalgo est toujours retenu par la presse. Il remarque alors : « Il faut que je file. J'ai encore ma valise à faire et je voudrais manger un peu. »*

SAMEDI 10 JUIN. — *Aujourd'hui le steak-légumes-compote est à 10 h 30. Jour de match, le dernier. Incident cocasse d'avant-match, unique dans les annales de la Coupe du monde : l'équipe de France n'a pas pris le bon jeu de maillots et l'arbitre menace de donner la France battue par forfait. A un moment, tandis que le public s'impatiente on voit Henri Patrelle, le visage congestionné venir rendre compte à Fernand Sastre qui se trouve dans la tribune d'honneur. Tout finit par s'arranger. En vert et blanc les Français ont bonne mine. Ils jonglent avec leurs adversaires. Le soir, quartier libre. On dîne en chœur à Buenos Aires. Le Mundial est fini pour les Bleus.*

FRANCE-ARGENTINE (1-2)

LE JOUR ET LA NUIT

Comme quatre jours auparavant contre l'Italie, l'équipe de France a autant tiré au but que son adversaire au cours de son match contre l'Argentine (16 contre 17). Mais cette fois, il ne s'agit pas d'une égalité illusoire : les Français ont cadré autant de tirs que les Argentins (7 tirs partout hors du cadre), ils ont réussi presque aussi souvent à entrer dans la surface de réparation adverse (8 tirs contre 10), et ils ont donné plus de travail au gardien adverse que les attaquants adverses à nos deux portiers (6 arrêts contre 3) ; pour finir enfin, ils ont obtenu un corner de plus (6 contre 5). Le jour et la nuit avec Mar del Plata.

Sur le vu donc des tirs au but, le match nul n'aurait pas été usurpé, bien au contraire, pour l'équipe de France. Alors que huit joueurs s'étaient partagé treize tirs contre l'Italie, ils ne furent que six pour seize essais contre l'Argentine. Bathenay ne put se placer en position de tir, et le seul arrière à tenter sa chance fut Christian Lopez, à trois reprises. Les autres artilleurs tricolores furent Michel, Platini, Lacombe, Six (tous trois tirs) et Rocheteau (un tir). Cinq Argentins seulement ont tiré au but français : Luque, Kempes (5), Valencia (3), Ardiles et Passarella (2).

	FRANCE			ARGENTINE		
	1re m. t.	2e m. t.	Total	1re m. t.	2e m. t.	Total
Tirs	6	10	16	8	9	17
Buts	—	1	1	1	1	2
Tirs hors de la surface	4	4	8	1	6	7
Tirs à l'intérieur de la surface	1	5	6	7	3	10
Têtes	1	1	2	—	—	—
Tirs contrés	—	1	1	3	1	4
Tirs hors du cadre	4	3	7	2	5	7
Poteaux et barres	—	1	1	1	—	1
Tirs bloqués ou détournés par le gardien	2	4	6	1	2	3
Corners	2	4	6	2	3	5

Pour cette étude technique des tirs du match France-Argentine, nous avons fait un tableau par équipe et par mi-temps. Les nombres entourés d'un cercle indiquent le numéro du tireur ; les nombres annexes, la minute du tir ; les traits pleins terminés d'une flèche, les buts ; les traits terminés d'un point, les tirs arrêtés ou détournés par le gardien ; les traits courts, les tirs contrés dans le champ ; dans chaque coin, les nombres indiquent la minute de chaque corner.

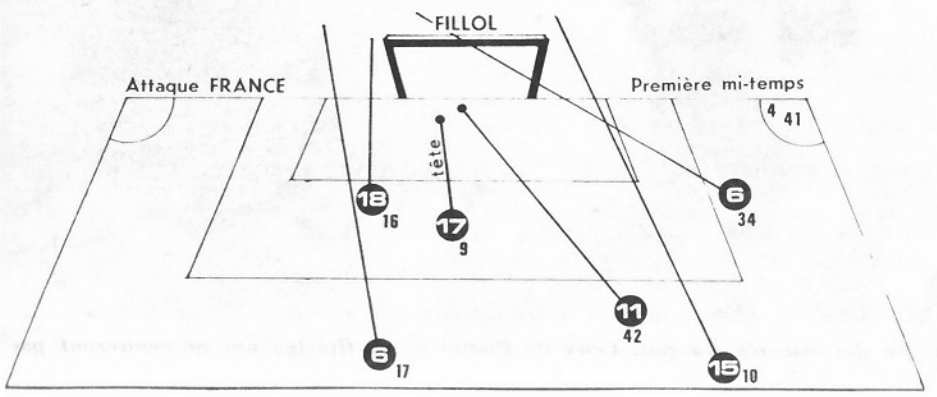
LES TIREURS DU MATCH

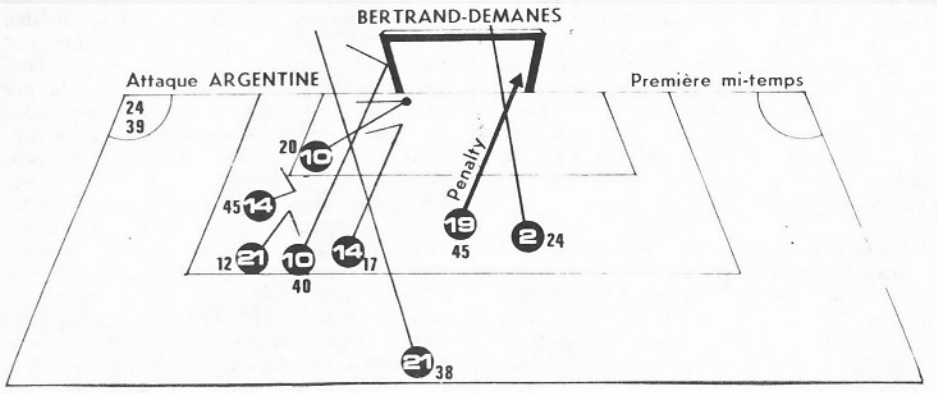
ARGENTINE

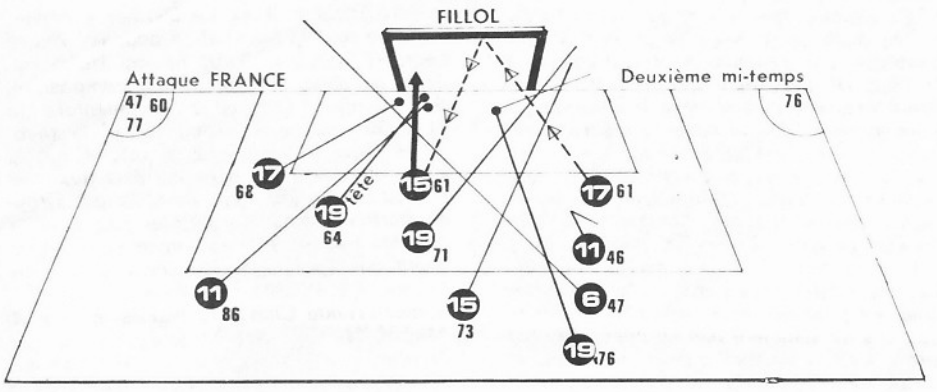
2. ARDILES
10. KEMPES
14. LUQUE
19. PASSARELLA
21. VALENCIA

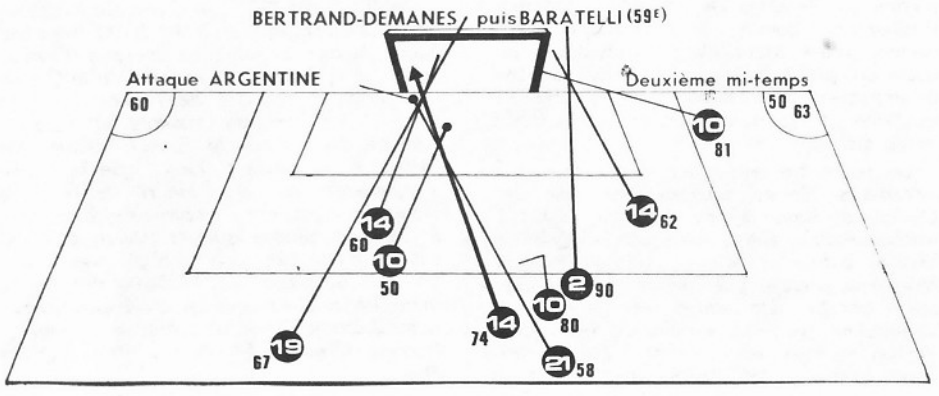
FRANCE

6. LOPEZ
11. MICHEL
15. PLATINI
17. LACOMBE
18. ROCHETEAU
19. SIX









FRANCE-HONGRIE (3-1)

UNE VÉRITABLE ORGIE

Le nombre des tirs de France-Hongrie reflète bien la physionomie d'un match débridé où les attaquants bénéficièrent de beaucoup plus de liberté qu'à l'habitude : 24 tirs contre 15. Les Tricolores se sont trouvés seize fois en position de tirs à l'intérieur des 16 mètres hongrois, une proportion tout à fait inhabituelle qui montre à quel point les petits attaquants français, quand on ne leur impose pas un marquage individuel et un combat physique, sont dangereux et insaisissables.

En dépit des trois buts marqués, on peut dire que la finition n'a pas tout à fait été à la hauteur, du moins en seconde mi-temps, où les Tricolores auraient dû doubler la mise. C'est par 6 ou 7 buts qu'ils auraient pu gagner avec un peu plus de précision et de sang-froid, ce qui ne doit rien retirer à la valeur de leur performance et du spectacle qu'ils ont offert au public de Mar del Plata.

Seuls Bracci et Six n'ont pas tiré. Marc Berdoll a tenté neuf fois sa chance, ce qui confirme sa combativité, sa présence et aussi les progrès qu'il peut encore faire car il aurait dû marquer un ou deux buts de plus. Autres tireurs français : Rouyer (4), Platini, Rocheteau, Bathenay (2), Papi, Trésor, Lopez, Petit, Janvion (1).

	FRANCE			HONGRIE		
	1re m. t.	2e m. t.	Total	1re m. t.	2e m. t.	Total
Tirs	13	11	24	9	6	15
Buts	3	—	3	1	—	1
Tirs hors de la surface	4	3	7	5	3	8
Tirs à l'intérieur de la surface	8	8	16	3	3	6
Têtes	1	—	1	1	—	1
Tirs contrés	—	1	1	2	—	2
Tirs hors du cadre	5	6	11	2	4	6
Tirs bloqués ou détournés par le gardien	5	2	7	3	1	4
Tirs sur les poteaux	—	2	2	1	1	2
Corners	1	7	8	2	—	2

Pour cette étude technique des tirs du match France-Italie, nous avons fait un tableau par équipe et par mi-temps. Les nombres entourés d'un cercle indiquent le numéro du tireur ; les nombres annexes, la minute du tir ; les traits pleins terminés d'une flèche, les buts ; les traits terminés d'un point, les tirs arrêtés ou détournés par le gardien ; les traits courts, les tirs contrés dans le champ ; dans chaque coin, les nombres indiquent la minute de chaque corner.

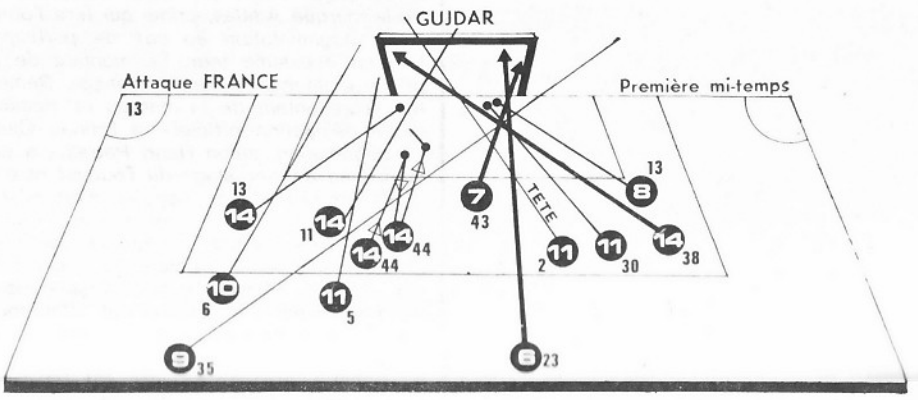
LES TIREURS DU MATCH

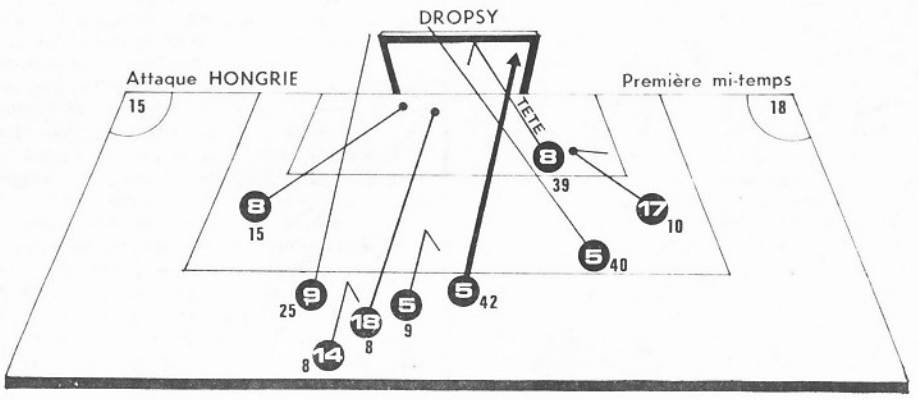
FRANCE

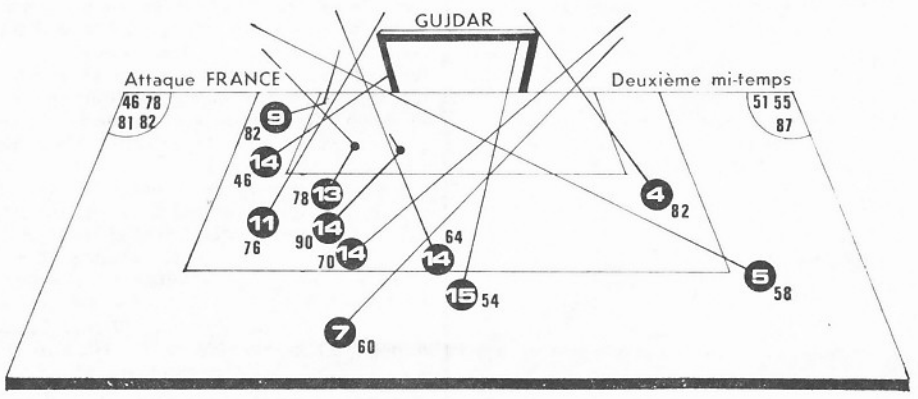
4. JANVION
6. LOPEZ
7. ROCHETEAU
8. TRESOR
9. BATHENAY
10. PAPI
11. ROUYER
13. PETIT
14. BERDOLL
15. PLATINI

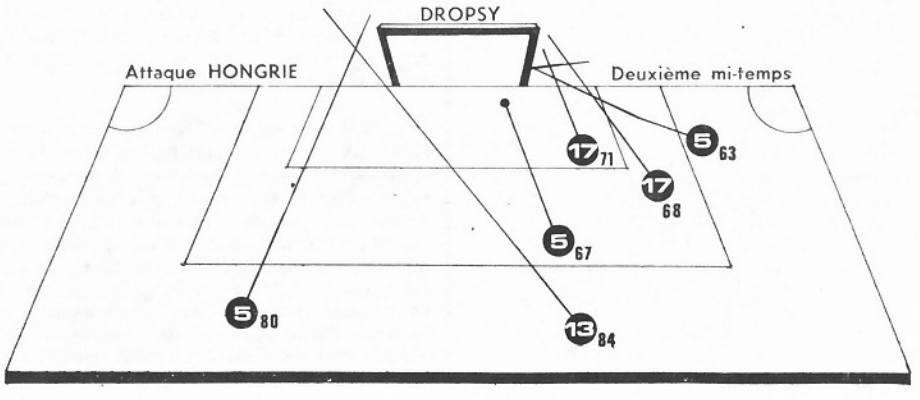
HONGRIE

5. ZOMBORI
8. NYILASI
9. TOROCZICK
13. CSAPO
14. BALINT
17. PUSZTAI
18. NAGY









GROUPE I

Les "Azzuri" ne pensent plus qu'à l'attaque

(Victor Sinet)

BUENOS AIRES. — Nombreux étaient les observateurs qui, dans la nuit de samedi, se demandaient en toute sincérité s'ils ne venaient pas d'assister à une sorte de répétition de ce que sera l'apothéose de ce Mundial 1978. Nous en avons même rencontré qui, pourtant peu enclins jusqu'alors à reconnaître les mérites du football italien, nous disaient que cette Squadra new-look avait vraiment beaucoup changé et s'était métamorphosée en une extraordinaire machine de combat, bien capable après tout de décrocher la timbale dans cette Coupe du monde.

Le fait est que l'on a vu, à l'occasion de ce dernier match du groupe I, un spectacle auquel nous n'avions pas été jusqu'alors accoutumés au « monumental », un spectacle d'une intensité et d'un niveau tels que quatre-vingt-dix minutes durant chacun en fut profondément impressionné.

On sait que les Argentins, soucieux d'une part de mieux soigner le spectacle, et d'autre part désireux de partir pour Rosario, étaient résolus à tout tenter pour gagner ce match et l'on put constater d'entrée qu'ils se trouvaient effectivement dans les meilleures dispositions. Rien de commun en vérité entre cette équipe beaucoup mieux organisée et surtout plus pénétrante et celle qui avait éprouvé tant de difficulté pour battre la Hongrie d'abord et surtout la France ensuite.

Une mi-temps durant cette « seleccion » devait d'ailleurs combler de joie ses si enthousiastes supporters par sa verve et sa fraîcheur physique, menant attaque sur attaque, sous la conduite d'un extraordinaire Oswaldo Ardiles. Mais il y avait en face une Squadra pour sa part bien déterminée à ne pas céder de terrain, une Squadra que les circonstances obligèrent certes à se replier, mais qui ne le fit jamais dans le sens négatif, comme c'était autrefois le cas pour l'Inter de Milan et tant d'autres adeptes du catenaccio.

Arc-boutés sur leur but, les Italiens ne manquaient pas une occasion de relancer le jeu dans les meilleures conditions, à commencer par leurs propres arrières latéraux et l'on retrouvait souvent trois ou quatre « azzurri » aux avant-postes. C'est dire que cette équipe admirablement bien préparée, jour après jour, par Bearzot, n'était pas seulement là pour défendre. Elle était aussi venue pour prouver comme on le savait déjà qu'elle se posait de plus en plus en candidate au titre.

Ainsi put-on assister à une confrontation extrêmement captivante tant par la tension nerveuse qu'elle engendrait que par l'engagement total des vingt-deux acteurs en présence. Même au point de vue technique, il y avait beaucoup de choses de concret et au bout du compte le seul reproche que l'on puisse adresser aux Argentins est d'avoir manqué, en l'absence de l'infortuné Leopoldo Luque, d'un véritable finisseur. Ce finisseur était censé se nommer Kempes, mais comme devant la France, le super « goléador » d'Espagne ne fit pas grand-chose de bon, d'autant qu'il fut neutralisé avec une extraordinaire assurance par le stoppeur d'un soir Claudio Gentile.

Ce fut donc la Squadra qui, après avoir laissé passer l'orage, tira les marrons du feu grâce à son potentiel offensif qui aura vraiment été une révélation pour beaucoup depuis le début de cette Coupe du monde. En l'occurrence, les Italiens qui avaient joué le coup avec beaucoup d'intelligence et de sang-froid — un peu comme les Autrichiens face à la Suède — portèrent l'estocade par le biais d'un mouvement de grande envergure, parti de Antognoni et poursuivi par Bettega et Rossi, dont le une-deux à toute allure, au cœur de la défense argentine, fut comme un trait lumineux dans la nuit.

Ce but de Roberto Bettega, assurément on s'en souviendra longtemps parmi les « tifosi », comme on se souviendra en fait des prouesses répétées de la Squadra en général, une Squadra qui n'avait jamais si bien réussi en Coupe du monde depuis l'ère fameuse du commandatore Vittorio Pozzo.

Indépendamment de ces considérations d'ordre technique, on apprécia aussi au cours de cette soirée mémorable le comportement extrêmement sportif d'un public qui, certes tout acquis à la cause de l'Argentine, sut se montrer très digne dans la défaite et poussa d'ailleurs son ingénuité à présent bien connue jusqu'à manifester bruyamment sa confiance à travers les rues de la ville et fort tard dans la nuit.

Ce fut en fait le match qui nous rassura sur tous les chapitres car si le public chercha un moment à faire pression sur l'arbitrage, il sut finalement rester maître de lui, au contraire d'un Kempes qui chercha trop souvent à ameuter la foule par ses gestes d'indignation théâtrale.

Comme on pouvait le prévoir, la confrontation fut évidemment très musclée et pour tenir les deux camps bien en main, il fallait de toute évidence un arbitre à la mesure de l'événement. Ce fut le cas avec l'Israélien M. Abraham Klein qui fut pour ainsi dire parfait d'un bout à l'autre, ne laissant rien passer — c'est ainsi qu'il infligea un avertissement mérité au vieux baroudeur Benetti — et ne se laissant pas prendre d'autre part au piège de certaines provocations argentines.

Oui, cet Argentine-Italie qui a donc envoyé Menotti et les siens à Rosario aura servi à beaucoup de choses. Menotti parlait avant le match de clarification. C'est effectivement ce qu'on a eu. A tous les points de vue.

Les Italiens ont réussi à faire chuter l'ogre argentin dans son antre de River Plate, grâce à un but de Roberto Bettega malgré un tacle désespéré de Tarantini.

Gentile l'homme à tout faire

BUENOS AIRES. — *Lorsque Beluggi, le titulaire du poste de stoppeur se blessa, au début du match, contre les Argentins, ceux qui ne connaissent pas bien le football italien purent se demander si la Squadra n'allait pas payer cher cette infortune.*

C'était mal connaître les grandes ressources de l'équipe italienne dans ce domaine, où Bearzot pouvait aligner dans Claudio Gentile.

Gentile, qui est un peu l'homme à tout faire de la défense transalpine, devait être une révélation pour les 80.000 spectateurs de River Plate, puisque, à partir du moment où il marqua le canonier hispano - argentin Mario Kempes, il lui laissa si peu d'initiative que le rendement de l'attaque argentine en fut complètement perturbé.

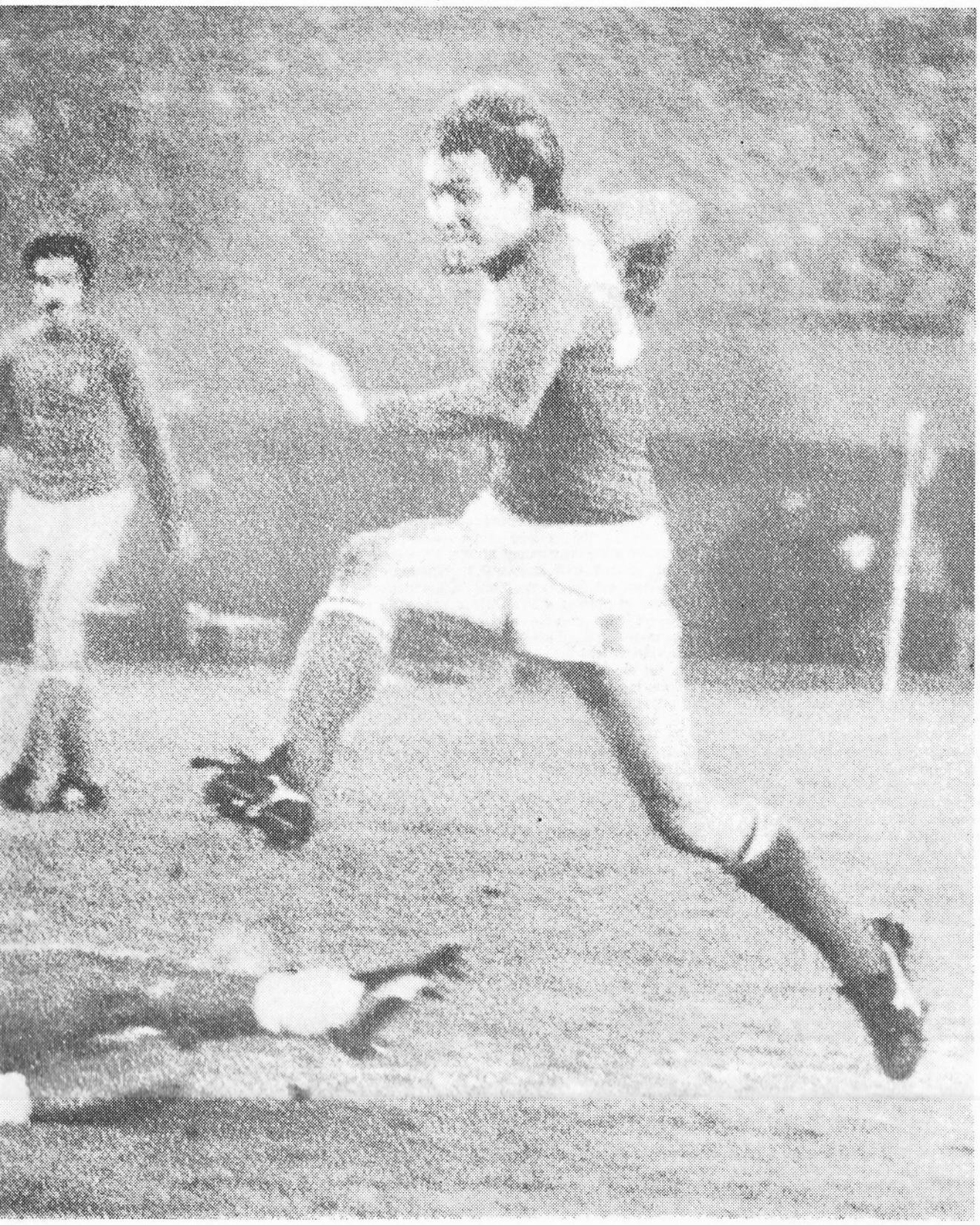
Nous avions vu, personnellement, Claudio Gentile, en position de stoppeur, lors du match décisif, qui avait permis à l'talie de se qualifier pour cette Coupe du monde, au détriment de l'Angleterre, en novembre 1976, à Rome, et ce jour-là, Gentile avait, comme on dit, mis le puissant avant-centre britannique Channon complètement sous l'éteignoir.

Voici trois ans que Claudio Gentile passe pour l'un des piliers de la Juventus, où il a débuté, parmi les cadets et sous la houlette de Jampierro Boniperti. Gentile, tout comme le Sicilien Furino, le Sarde de Cucurreddu, le Tarantais Causio et le Pisan Morini est l'un des nombreux Sudistes de l'équipe qui domine le Calcio, depuis une dizaine d'années.

Comme tant d'autres sont venus du Mezzogiorno, pour s'installer dans la richissime capitale du Piémont et, c'est ainsi que, Claudio a pu faire toutes ses classes à la Juventus, modelé par Trappatoni, Gentile passe, à présent, pour l'un des plus intraitables défenseurs de la péninsule et il a été encore parmi les principaux artisans des succès de son équipe en Championnat comme en Coupe d'Europe, d'un bout à l'autre de la saison, qui s'est achevée au mois de mai. Mais si Gentile occupe habituellement un poste d'arrière latéral, c'est bien en tant que stoppeur qu'il exprime le mieux ses qualités. Kempes, après tant d'autres, a pu se rendre compte combien il était difficile d'échapper à la vigilance de ce garçon, dont les atouts principaux, indépendamment de son énergie indomptable sont la vivacité et la puissance physique.

Gentile, qui symbolise, en quelque sorte, la nouvelle vague du football italien (rappelons qu'il n'a pas encore 24 ans), offre la particularité sur le plan physique de ressembler à un Nord-Africain. Mais ceci n'est pas, à proprement parler, étonnant, car ce garçon, venu de loin, est effectivement né à Tripoli, d'un père italien et d'une mère lybienne. C'est, sans doute, cela qui lui confère à la fois autant de tempérament et de sang-froid dans le jeu.

Et vous verrez que, dans ce modèle, d'autres que Kempes éprouveront des difficultés, face à Gentile. Gentile, stoppeur, bien entendu, car, on s'en doute bien, à présent, Bearzot va lui faire entièrement confiance à ce poste si primordial, d'autant que Beluggi est sérieusement diminué. — V. S.



LA SORTIE MANQUÉE DE LAJOS BAROTI

(Claude Chevally)

MAR DEL PLATA. — *Imprudent, le « professeur » Baroti... car lorsqu'il annonça, en février dernier, après avoir vu Italie - France, à Naples :*

« Je n'ai peur de rien, et je crois que la Hongrie a des chances très sérieuses de se qualifier dans son groupe, parce que ma sélection est très forte collectivement », *il ne se doutait évidemment pas qu'il se retrouverait trois mois et demi plus tard, à la tête d'une sélection, dont la particularité est d'être l'une des deux seules, avec le Mexique, à n'avoir pas remporté le moindre point au cours de son mini-périple argentin.*

« Oncle Louis », *encensé, une fois la qualification pour le Mundial acquise, ne pouvait, certes pas, deviner que, dès le premier match, tout serait consommé ou presque, avec l'expulsion de ses deux joueurs les plus réputés. Mais il aurait quand même dû savoir que le tempérament hongrois est un mélange imprévisible de panache et d'aptitude à l'égarement.*

Depuis toujours.

La Hongrie aussi fait partie de ces nations, dont on dit qu'elles sont capables du meilleur comme du pire, et ce n'est pas pour rien que Toroczik, son génie, est le porte-drapeau actuel du football hongrois. Brillant contre l'Argentine, jusqu'à ce qu'il s'énerve pour de bon et se fasse expulser, absent par conséquent, face à l'Italie, alors que c'était le match à gagner, inconstant contre la France, sans que l'on sache très bien si ce fût la faute d'une certaine déconcentration ou du marquage remarquable.

Ainsi, la Hongrie a manqué le coche, une fois de plus. Ainsi, Lajos Baroti, qui était, ici, l'entraîneur le plus âgé, finit-il sa carrière sur une grosse déception, une énorme contrariété. Bien avant le Mundial, il avait annoncé que ce serait sa dernière expérience comme entraîneur d'une sélection nationale, et c'est peut-être pour cette raison qu'il s'était laissé aller à espérer un joli bouquet final. Au risque de l'imprudence...

En guise de quoi, sa mine, plutôt dessinée pour les doctes analyses, les échanges de bons procédés, les causeries au calme, s'est creusée de jour en jour, pendant une semaine. Ce fut d'abord ce gros plan des cameramen argentins, le soir où Toroczik et Nyilasi lui firent monter le rouge de la honte et de la colère au visage. Ce furent ses confidences délivrées au compte-gouttes avant le match contre l'Italie, où déjà, Baroti paraissait avoir rangé l'essentiel de ses ambitions. Ce fut, enfin, pour couronner le tout, cette dernière apparition fugitive à la conférence de presse du match France - Hongrie...

Michel Hidalgo avait déjà pris place dans son fauteuil, aux côtés de M. Richard, attaché de presse de l'équipe de France. A sa droite, deux délégués de la FIFA, venus là pour donner la version officielle de l'affaire des maillots. Et plus de place pour Lajos Baroti et ses jambes de séxagenaire. L'air accablé par cette troisième défaite, l'entraîneur hongrois essaya bien de se glisser jusqu'aux micros. Mais son costume marron ne le prédisposait peut-être pas à se faire remarquer. Alors, il profita de ce que la porte d'entrée était entrouverte, et il fila en douce. Un officiel tenta bien de le rattraper, mais en vain. Celui-ci ne revint dans la salle de conférence que pour dire :

« M. Baroti s'excuse de ne pas pouvoir converser avec les journalistes. Il se sent trop fatigué. »

Or, on se souvient que, dès le premier match contre l'Argentine, pour rester, l'entraîneur hongrois avait déjà été amené à s'excuser au nom de ses deux chenapans de vedette. C'était une entrée en matière pour le moins imprévue au programme. Mais Lajos Baroti avait-il imaginé qu'il serait aussi obligé de s'excuser, devant une autre collectivité, au moment de faire le bilan... Non, il n'avait sûrement jamais pensé qu'il était si triste de s'en aller pour de bon.

...en direct du mundial...

■ Les Argentins apprécient beaucoup Lacombe, le vainqueur du chronomètre en or attribué au buteur le plus rapide du Mundial 1978 (et de toute l'histoire de l'épreuve) : il est aimable, coopératif et il dit des choses gentilles sur Kempes. « J'ai vu Kempes sous le n° 10 et sous le n° 11, plus souvent que sous le n° 9. Mais je crois qu'avec n'importe lequel des trois, il est le meilleur. »

■ Commentaire d'un confrère italien sur Franco Causio : « En ce moment il dribble comme d'Artagnan ! »

■ Toroczik et Nyilasi pourraient être suspendus pendant deux mois à leur retour au pays. C'est du moins le bruit qui court.

■ Les joueurs français, qui gardent leur humour, ont surnommé leur bourreau argentin « Lucky Luque ». Celui qui tire plus vite que son ombre.

LE PIED DE KEMPES

Kemps souffre du pied droit, et c'est une vieille histoire. « Cela date du match de Championnat d'Espagne contre Rays Vallecano, raconte-t-il. A un moment j'ai senti un coup et je ne m'en suis pas inquiété. Nous avons gagné 7-0, et j'ai marqué 4 buts. Depuis, la douleur ne m'a pas quitté, malgré les soins. Je me suis fait une raison : je jouerai tout le Mundial avec. »

■ Un milliardaire argentin d'origine italienne, Luis Pescarmona, a mis gracieusement à la disposition des dirigeants italiens son « jet » privé pour se déplacer d'une ville à l'autre du Mundial.

■ Roméo Benetti (sacré Roméo !) fume quarante cigarettes par jour. A 32 ans ça ne l'empêche apparemment pas de courir. « Mais ce n'est pas à recommander », admet Benetti.

■ Le Sporting de Gijon, qui a déjà engagé l'Argentin Killer, s'intéresse de très près au défenseur Tarantini. Miera, entraîneur de Gijon, est à Buenos Aires pour observer l'intéressé.

■ Daniel Bertoni, l'Argentin, a signé son contrat pour Séville. Il a beaucoup parlé avec Kempes des conditions de vie, des salaires et des meilleurs moyens d'investir ses économies.

LE VINGT-TROISIEME HOMME

Cesar Menotti avait choisi vingt-trois joueurs dès le mois d'avril, mais dix jours avant le début du Mundial, il dut trancher et élimina Victor Bottaniz. Celui-ci supplia et obtint qu'on le laisse vivre l'aventure jusqu'au bout en compagnie de ses coéquipiers. Une sorte de Facchetti argentin, mais lui ne sert pas « d'espion » à Menotti.

■ Tarantini, qui a 22 ans, vit un grand roman d'amour avec une chanteuse-danseuse très connue, Pata Villanueva. Si Alberto César part en Espagne, elle est décidée à partir avec lui.

■ A Mar del Plata, Buenos Aires ou Rosario on ne les voit pas l'un sans l'autre. Qui ? Radice et Trapattoni, entraîneurs respectifs de Torino et de la Juve, en vacances (studieuses) au Mundial.

LES NON-CARTONS HONGROIS

Saviez-vous que la Hongrie est le seul pays en Europe et peut-être au monde, qui ne pratique pas l'usage des cartons jaune et rouge, pour les avertissements et les expulsions infligées sur le terrain ? C'est pourtant vrai.

La décision de ne pas faire comme tout le monde vient, paraît-il, de l'ancien arbitre international Szolt qui a voulu imiter les Anglais parce qu'il est extrêmement anglophile et qui, comme les Britanniques, veut retarder le plus possible l'adoption de la mesure que tout le monde a appliquée depuis longtemps. Cela a d'ailleurs peut-être, sur le plan psychologique, des conséquences sérieuses. Car les footballeurs hongrois n'ont pas pour habitude de réagir devant l'apparition d'un carton jaune. Et c'est comme ça qu'ils se font expulser.

■ Benetti, qui est de Bolzano, dans le Tyrol italien, a servi d'interprète aux reporters de la T.V. allemande venus interviewer les Azzurri.

■ L'Italie n'avait pas battu la Hongrie depuis 31 ans (11 mai 1947 à Turin, 3-2), avant son succès de mardi dernier à Mar del Plata.

NYILASI LE CUISINIER

Les Hongrois avaient eux aussi leurs cuisiniers en Argentine. Mais il ne s'agissait pas d'un professionnel venu spécialement de Budapest pour préparer les sauces des footballeurs magyars. Pour faire des économies, les dirigeants avaient emmené en effet dans le lot des joueurs sélectionnés, deux experts capables de mettre le nez dans les casseroles. Il s'agissait de Nyilasi et de Pusztai, qui sont tous deux élèves de l'école hôtelière et qui savent donc faire la cuisine. Chaque jour les deux gaillards allaient faire un tour à la cuisine pour goûter les sauces et pour conseiller le chef argentin de leur hôtel. Un jour même, ce sont eux qui s'installèrent devant les fourneaux et qui préparèrent un goulasch pour toute la délégation.

A défaut de jouer tous les matches, Nyilasi aura au moins servi à quelque chose pendant sa suspension.

■ Antognoni plein d'humilité auprès de nos confrères argentins : « C'est gentil à vous de me dire que je suis le meilleur italien. Mais je n'en crois rien. Il y en a plein comme moi en Italie. » Menteur !

■ De Gigi Riva : « Pour moi pas de doute : l'Italie se classera dans les quatre premiers du Mundial. »

■ « Pour entraîner l'équipe nationale, il suffit d'être honnête, de savoir parler aux joueurs, de travailler sérieusement et consciencieusement et de connaître le football international. C'est pour cela que le contrat de Bearzot a été prolongé de deux ans », a expliqué Franco Carraro, le président du Calcio.

GROUPE II

Mardi 6 juin à Rosario

POLOGNE b. TUNISIE : 1-0 (1-0)

Temps relativement frais. Vent presque nul. Pelouse en bon état. Arbitrage excellent de M. MARTINEZ (Espagne). 20.000 spectateurs. Avertissement : néant. But : LATO (43e).

POLOGNE. — TOMASZEWSKI**** — SZYMANOWSKI ****, GORGON ***, ZMUDA****, MACULEWICZ**** — NAWALKA***, KASPERCZAZ***, DEYNA*** — LATO****, LUBANSKI*** puis BONIEK*** (75e), SZARMACH** puis IWAN**** (59e). Total : 37.

TUNISIE. — NAILI**** — DHOUIB****, JEBALI****, JENDOUBI***, KAABI*** — GASMI****, GOMMIDH****, AGREBI****, TARAK***** — TEMINE****, AKID***. Total : 42.

Mardi 6 juin à Cordoba

ALLEMAGNE b. MEXIQUE : 6-0 (4-0)

Temps ensoleillé mais frais. Vent nul. Bonne pelouse. Arbitrage de M. Bouzo FAROUK (Syrie). 45.000 spectateurs. Avertissements à BONHOF (Allemagne) et VAZQUEZ-AYALA (Mexique). Buts : Dieter MULLER (14e), Hansi MULLER (29e), RUMMENNIGGE (36e et 71e), FLOHE (43e et 88e).

ALLEMAGNE. — MAIER**** — VOGTS****, RUSSMANN****, KALTZ****, DIETZ**** — BONHOF****, FLOHE*****, H. MULLER***** — RUMMENIGGE*****, FISCHER****, D. MULLER****. Tot. : 47.

MEXIQUE. — REYES**** puis SOTO*** (43e) — MARTINEZ-DIAZ***, TENA***, RAMOS***, VAZQUEZ-AYALA**** — DE LA TORRE****, MENDIZABAL***, CUELLAR**** — LOPEZ*** puis LUGO*** (46e), RANGEL***, H. SANCHEZ***. Total : 37.

Samedi 10 juin à Rosario

POLOGNE b. MEXIQUE : 3-1 (1-0)

Temps frais. Vent avantageant la Pologne en première mi-temps, le Mexique en seconde. Terrain souple. Arbitrage dépourvu d'autorité de M. NAMAR (Iran). 25.000 spectateurs. Avertissement : néant. Buts : BONIEK (42e et 83e), DEYNA (56e) pour la Pologne ; RANGEL (51e) pour le Mexique.

POLOGNE. — TOMASZEWSKI**** — SZYMANOWSKI ***, GORGON ****, ZMUDA****, RUDY*** puis MACULEWICZ*** (84e) — MASZTALER ***, KASPERCZAZ****, BONIEK*****, DEYNA***** — LATO****, IWAN*** puis LUBANSKI*** (75e). Total : 42.

MEXIQUE. — SOTO*** — FLORES****, GOMEZ***, CISNEROS***, VAZQUEZ-AYALA**** — CARDENAS**** puis MENDIZABAL**** (46e), DE LA TORRE****, CUELLAR*****, ORTEGA**** — RANGEL***, H. SANCHEZ***. Total : 40.

Samedi 10 juin à Cordoba

ALLEMAGNE et TUNISIE : 0-0

Temps splendide. Léger vent. Excellent terrain. Arbitrage pointilleux mais impartial de M. ORROSCO (Pérou). 38.000 spectateurs. Avertissements à TARAK et JEBALI (Tunisie).

ALLEMAGNE. — MAIER *** — VOGTS***, RUSSMANN****, KALTZ***, DIETZ*** — BONHOF***, FLOHE****, H. MULLER**** — RUMMENIGGE***, FISCHER***, D. MULLER***. Total : 36.

TUNISIE. — NAILI**** — DHOUIB****, JEBALI****, JENDOUBI***, KAABI**** — GASMI ***, AGREBI ****, TARAK *****, GOMMIDH**** — TEMINE***, AKID*** puis BEN AZIZA (81e). Total : 41.

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p	c.
1. Pologne	5	3	2	1	—	4	1
2. Allemagne ..	4	3	1	2	—	6	0
3. Tunisie	3	3	1	1	1	3	2
4. Mexique	0	3	—	—	3	2	12

BUTEURS

2 buts : FLOHE, RUMMENIGGE (Allemagne), BONIEK (Pologne).

1 but : VASQUEZ-AYALA, RANGEL (Mexique), KAABI, GOMMIDH, DHOUIB (Tunisie), LATO, DEYNA (Pologne), Dieter MULLER, Hansi MULLER (Allemagne).

La surprenante place de la

ROSARIO. — Jacek Gmoch, l'entraîneur polonais n'y croyait pas. Après le « carton » réalisé à Cordoba par les Allemands devant les Mexicains, il n'envisageait absolument pas de terminer à la première place du groupe 2. Pour tout dire, être second suffisait à son bonheur, compte tenu de la médiocrité de son équipe. Il bluffait devant les journalistes mais il ne pouvait se leurrer lui-même. Il est trop intelligent pour cela. Or, la divine surprise a eu lieu. Il en eut un sursaut d'orgueil. Cette place d'honneur clouait le bec à tous ses détracteurs. A tous ceux qui ergotaient sur la performance de ses joueurs, face à une modeste formation mexicaine, il ne cessait de répéter : **« Que trouvez-vous à redire. Seul le résultat compte... »**

Il avait déjà tenu le même langage lors du dernier match qualificatif face au Portugal à Katowice, où ses hommes avaient dû partager les points (1-1) : **« Nous sommes qualifiés pour l'Argentine. C'était bien le but recherché ? Il est atteint, alors ne m'ennuyez plus avec vos questions saugrenues... »**

Tel est Jacek Gmoch, le réaliste parmi les réalistes. L'on s'en est rendu compte devant le Mexique. Logiquement, eu égard à sa réputation et face à un adversaire à la dérive et profondément traumatisé, la Pologne aurait dû empoigner le match, imposer sa loi, faire le jeu en un mot. Son entraîneur n'avait-il d'ailleurs pas déclaré après avoir rencontré la Tunisie : **« Nous chercherons à plaire devant les Mexicains. »** Paroles de circonstance prononcées pour calmer la critique. Il n'en pensait pas un mot...

Ainsi, la Pologne a joué avec quatre joueurs au milieu : Deyna, Boniek, Kasperczak et Masztaler. Surprenant non ? Les Mexicains purent donc s'approcher du but polonais et développer un jeu offensif plaisant à défaut d'être efficace. Mais ils étaient solidement attendus et se cassèrent les dents sur ce milieu renforcé, sans parler des défenseurs, solides au poste et habitués à ce genre de match.

Est-ce à dire que les Polonais sont restés uniquement sur la défensive ? Evidemment non. Mais tout comme ils l'avaient fait contre les Tunisiens, ils adoptèrent la tactique du contre, c'est-à-dire des mouvements offensifs amorcés de loin, au cours desquels on alternait le jeu court et le jeu long. A l'initiative de ces actions on trouvait le plus souvent Deyna. Un Deyna plus en verve que face à la Tunisie, davantage inspiré parce qu'il trouvait autour de lui des partenaires qui multipliaient les appels de balle à l'instar de Lato.

C'était propre, bien fait, sans éclat excessif. On devinait des joueurs aux possibilités nettement au-dessus de celles de leurs adversaires, mais qui ne tenaient pas à brûler toutes les cartouches. Le calcul, toujours le calcul.

Le football de haute compétition, tel que nous l'avons vu à Rosario depuis le début du Mundial, a perdu de son panache et de son attrait spectaculaire. Essentiellement par la faute de la Pologne qui a trop souvent refusé de se livrer.

Le déroulement du match en fut la démonstration. Les Polonais durent attendre l'approche de la mi-temps pour ouvrir le score. On se demande comment ils auraient pu y parvenir avant. Forts de ce but réussi par Boniek, ils pensaient probablement vivre sur leur avance et ménager leurs forces en vue des batailles futures quand l'égalisation survenue grâce à un centre de Flores et une reprise à bout portant de Rangel, vint déranger ce bel ordonnancement.

Un grand coup d'accélérateur, une attaque rondement menée, une défense mexicaine qui s'affole devant la pression adverse et Deyna d'un superbe tir, suite à un faible renvoi, redonna l'avantage à son équipe.

Le troisième but réussi à nouveau par Boniek, quel canonnier celui-là, concrétisait en quelque sorte, une supériorité d'ensemble qui ne s'était manifestée que par épisodes.

Sur le plan du jeu, les troisièmes de la précédente Coupe du monde ont donc largement déçus. Mais encore une fois Gmoch n'en a cure. Il est premier, mettez-vous bien ça dans la tête et il pavoise. Il fallait voir son air triomphant à l'issue du match contre le Mexique, mais nous croyons qu'il s'agissait, chez lui, d'une attitude de façade. Il a certainement conscience des problèmes qui existent... Car il n'est ni idiot ni aveugle.

Nous attendons avec une certaine curiosité la suite des événements. Un tantinet fanfaron, le coach polonais a annoncé qu'il aurait aimé rencontrer l'Argentine... pour la finale. Il en sera tout autrement et les Argentins seront demain à Rosario. Si l'on devait s'en tenir à ce que nous avons vu d'une part ici, et d'autre part à la TV concernant l'équipe de Menotti, le pronostic serait rapide : la Pologne n'existerait pas.

Mais cette logique un peu simpliste risque d'être bouleversée. Dans quelle mesure le jeu « à l'envers » des Polonais ou plutôt le refus de jouer, ne relevait pas d'un plan prémédité.

Gmoch n'a-t-il pas quelques munitions en réserve, qu'il va sortir au moment voulu ? On attend...

Il nous semble pourtant qu'il manque une véritable avant-centre. La petit forme de Szarmach, la difficulté qu'éprouve Lubanski pour redevenir lui-même, un Iwan visiblement un peu tendre à un pareil niveau, réduisent incontestablement les virtualités offensives des Polonais. Il est vrai que Deyna et surtout Boniek peuvent pallier la carence des avants de pointe parmi lesquels seul Lato est égal à lui-même, comme ils l'ont fait contre les Mexicains. Mais sera-ce possible face à une équipe aussi motivée et remarquablement organisée que celle des Argentins ? On peut évidemment en douter...

Bref, l'heure de vérité va enfin sonner pour la Pologne. Il est enfin temps pour elle d'abattre ses cartes.

La balle a rebondi sur Rangel. Tomaszewski se détend en vain. Le Mexique égalise provisoirement.

première Pologne

Jacques Étienne

Boniek marque le premier but polonais en reprenant un centre à bout portant en dépit de l'intervention d'Ayala et du gardien Soto.

La Tunisie avait déjà frôlé l'exploit

ROSARIO. — Les joueurs tunisiens et leur entraîneur Majid Chetali ne sont pas près d'oublier leur match face à la Pologne. Ils sont passés si près d'un exploit retentissant que le soir — et tard dans la nuit — ils n'avaient pas encore retrouvé leurs esprits. Ils réalisaient après coup, avec le recul, qu'ils avaient bien failli terrasser les Polonais.

Des regrets certes, mais pas d'amertume. A défaut d'avoir pu vaincre, ils avaient conquis l'estime de tous — à commencer par le très connaisseur public argentin — par la qualité de leur jeu, leur détermination et leur enthousiasme. Toutes qualités qui avaient singulièrement manqué à leurs adversaires.

Un spectateur peu averti des choses du football, et qui serait venu par hasard au stade de Rosario Central, aurait pu croire que les troisièmes de la précédente Coupe du monde étaient non les Polonais, mais les Tunisiens...

C'est assez dire d'une part que la Pologne est assez loin du niveau qui fut le sien il y a quatre ans, et d'autre part que la Tunisie a confirmé ses indéniables progrès. Si nous étions très méchants, nous dirions que Jacek Gmoch a amené en Argentine une bande de vieillards. Des joueurs qui traînent les pieds, incapables d'une accélération, des « gagne-petit » des footballeurs, en un mot, qui ne sont plus que l'ombre de ceux qui nous enchantèrent en Allemagne.

Il est certain que des garçons comme Deyna, Szarmach, Lubanski notamment ont perdu beaucoup de leur vivacité et ne paraissent guère motivés par le Mundial. La lassitude de gens qui « tournent » à longueur d'année et qui sont peut-être blasés ou à tout le moins saturés.

Gmoch en a parfaitement conscience, qui se propose de reprendre sa troupe en main sur le plan psychique... mais il aura fort à faire pour redonner du tonus et galvaniser une équipe à bout de souffle sur tous les plans.

En regard, la Tunisie a apporté sa « fraîcheur » de néophyte et a exprimé, face à des adversaires désabusés, toutes ses valeurs foncières à base d'engagement et de technique : deux qualités de base qui se complètent et font la force des grandes équipes. En vérité, les hommes de Chetali ont dominé dans tous les compartiments du jeu et auraient mérité cent fois de l'emporter. Malheureusement — et ce fut déjà visible lors de la première mi-temps — il manquait un finisseur, un joueur opportuniste, face à Tomaszewski pour transformer en but le remarquable travail préparatoire de Tarak et de Temi:. e, voire de Gommidh ou d'Agrebi.

Les Polonais s'en seraient retournés avec un 0-0 peu glorieux si, peu avant la mi-temps, Lato — le seul qui harcelait la défense tunisienne — n'avait profité d'un ratage de Kaabi pour donner aux siens un avantage qu'ils ne méritaient pas. On se prit alors à penser que les Tunisiens allaient renouveler le coup du Mexique. Menés 0-1 juste avant le repos, en raison d'un penalty transformé par Vazquez-Ayala, ils s'étaient complètement retrouvés en seconde période pour enlever la décision en marquant trois buts.

Mais les Polonais, à défaut de se montrer brillants dans le jeu offensif, furent beaucoup plus vigilants et organisés en défense que ne l'avaient été les Mexicains. Cela n'a pas empêché les Tunisiens d'offrir un spectacle de première grandeur dans les dernières vingt minutes de la partie, bombardant à qui mieux mieux le but de Tomaszewski. Que rien ne soit passé relève positivement du miracle.

Après ce constat de faillite, en dépit d'une courte victoire qui vaut de l'or, on s'interroge naturellement sur l'avenir de la Pologne dans ce Mundial. Qu'est-ce qui va provoquer le déclic ? Que peut faire Gmoch pour ressusciter une formation vacillante ? Comment redonner enthousiasme et vigueur à des footballeurs que l'on croirait démobilisés ? Bien malin qui pourrait répondre à ces questions.

La Pologne battra probablement un Mexique moribond, ou alors ce serait à désespérer de tout. Mais tous les problèmes ne seront pas résolus pour autant...

J. E.

BONIEK : la nouvelle vague

Rosario. Il a un prénom impossible à prononcer pour un Français : Zbigniw. Il n'est pas très beau : un visage ingrat comme un chat maigre surmonté de boucles rousses. Mais sur un terrain il est terriblement efficace. Boniek a réveillé l'attaque polonaise, jusque-là en veilleuse, en marquant deux buts aux Mexicains. Deux boulets de canon qui ont fait trembler les filets de Soto. Deux maîtres-tirs dont le gardien mexicain gardera le souvenir.

Boniek a donc fait une entrée fracassante, comme titulaire, dans le Mundial. Sacré meilleur joueur polonais de la dernière saison nos confrères polonais s'étonnaient que Gmoch ne l'ait pas fait jouer dès le premier match contre l'Allemagne ni lors du second face aux Tunisiens dès le coup d'envoi. Le problème n'est pas nouveau. Boniek est un intrus qui vient — avec ses 22 ans et son ambition — troubler la chapelle des « anciens », ceux de 1974 encore présents et qui font la pluie et le beau temps auprès de leur coach.

Et qui donc a été troisième en Allemagne ? Pas Boniek évidemment, jeune junior à l'époque. Les « vieux » qui tiennent à leur place n'apprécient pas les jeunes loups aux dents longues...

Mais on ne peut rien contre le talent. Et les vieux ont été jeunes également. Qu'ils s'en souviennent un peu.

Boniek appartient à un vieux club polonais mais qui n'a pas actuellement le prestige de son grand rival local. Il y a à Lodz, grand centre de textile, deux clubs qui se sont toujours tirés une bourre terrible : un peu comme United et City à Manchester.

L'un tient le haut du pavé parce qu'il compte dans ses rangs Tomaszewski, Masztaler, Terlecki absent du Mundial à cause d'une blessure. C'est le L.K.S. L'autre ne compte qu'une vedette, c'est Boniek.

C'est la Widzew, autrement dit, le club des travailleurs. La Widzew s'est pourtant mise en vedette la saison passée lorsqu'elle a éliminé Manchester City de la Coupe de l'U.E.F.A. et à Manchester Boniek fut le bourreau des Anglais en marquant deux buts.

Mais ce n'est pas à Lodz qu'il a débuté. C'est un homme du Nord. Il jouait à Zawizsza Bydgoszcz, un club non loin de la Baltique aujourd'hui en Deuxième Division. Club militaire, Boniek y jouait alors qu'il effectuait son service. Bydgoszcz est une ville très industrielle où il existe entre autres une importante usine où l'on fabrique des bicyclettes. Il n'y est pas resté car ce jeune homme doué visait plus haut.

Il fait partie de la race des grands attaquants qui aiment développer leurs actions avec un large champ devant eux. Ce pourrait être, si Gmoch le veut, le Platini polonais. Pas seulement parce qu'il porte le numéro 10, mais en raison de son double pouvoir de constructeur, d'animateur et de finisseur. Il n'a peut-être pas le flair et l'adresse diabolique du Nancéien à l'approche du but, mais sa puissance de tir est phénoménale : à assommer un bœuf.

Nous aurions aimé parler avec lui — mais ce n'est guère possible — car nous savons que Boniek est un garçon très intéressant qui a des idées sur beaucoup de choses. Sa femme est d'ailleurs étudiante en littérature française et lui-même s'intéresse beaucoup à notre pays. Peut-être aurons-nous cette chance avant la fin du Mundial, pour peu que la Pologne renouvelle son exploit de la W.M. 74.

Ce footballeur ambitieux et doté d'une gamme de qualités qui peuvent en faire une authentique vedette de la Coupe du monde ne demande évidemment que cela. Un fameux atout dans la manche de Gmoch.

Jacques ETIENNE.

Médecine du football

par A. DUREY, A. BOEDA & Collaborateurs.

Cet ouvrage est à la fois un livre d'éducation, de prévention, de diagnostic et de thérapeutique, où les auteurs ont cherché à apporter beaucoup de rigueur dans la précocité de détection de la lésion, dans la conduite à tenir devant le traumatisme, dans la précision des critères de reprise de compétition dans les soins de réadaptation.
Ce souci de sérieux doit éviter en matière de traumatologie les séquelles secondaires, sachant que les interventions palliatives réalisées à distance de l'accident sont souvent grevées d'échec.

Ce livre transporte le lecteur dans les domaines les plus variés qui concernent les qualités physiques, physiologiques, psychologiques nécessaires à la pratique de ce sport, l'hygiène sportive, les bases physiologiques de l'entraînement, les moyens de détecter les jeunes élites, de les préparer à la compétition et les thérapeutiques mises à la disposition des joueurs pour assurer une meilleure prévention des traumatismes
La traumatologie est envisagée d'un point de vue très spécifique, traitant des affections originales ou le plus souvent rencontrées en matière de Football. Rien n'est oublié, pas même l'arbitre, les journalistes sportifs, le sport féminin, mais aussi le matériel, les chaussures, les sols...

C'est le premier livre français — et sans doute mondial — consacré exclusivement à ce sujet.
296 pages, 88 figures, 75 F.

Collection de monographies de médecine du sport
coordonnée par P. MOST

Pour commander l'ouvrage : Médecine du Football par A. DUREY, A. BOEDA et coll., 75 F (prix au 30.05.78) où recevoir une documentation, adressez-vous à votre libraire ou retournez ce bon accompagné de votre règlement, s'il y a lieu, aux Editions Masson, 120, Bd Saint-Germain, 75280 Paris cedex 06 (Commande par correspondance : joindre 5 F de participation aux frais de port).

Nom et adresse : _____

_____

F. F. 06.78

MASSON

GROUPE **II**

Le trône de l'Allemagne est miné

(Jean Cornu)

L'Allemagne n'a pas bu battre la Tunisie ; pire, elle n'a pu lui marquer le moindre but. Or le moindre but marqué contre elle par l'équipe nord-africaine eût signifié son élimination pure et simple.

La superbe, l'agilité, la facilité, la souveraineté qu'elle avait affichée devant le Mexique était loin. Oubliés le brio, les actions claires et bien conduites menées rapidement. C'est une équipe laborieuse, comme elle est apparue ces temps derniers, que nous avons retrouvée devant la Tunisie.

L'Allemagne, toujours championne du monde en titre, a joué sans inspiration, et la peur au ventre, un match dont, d'une seule et même voix, Boby Charlton, Netzer, Haller et Schultz ont dit : **« Quelle tristesse d'avoir assisté à un aussi pauvre match de la part de l'équipe allemande. »**

Ainsi, l'illusion qu'avait fait naître les six buts marqués devant le Mexique est tombée. Tous les maux dont souffre cette équipe ont ressurgi d'un seul coup. Son trône de champion du monde est plus vacillant que jamais. Plusieurs confrères allemands — et non pour nous consoler ou pour nous faire plaisir — nous ont dit :

« Il est dommage de penser que la France, qui a joué un si joli football, un vrai football, auquel il n'a manqué qu'un rien d'efficacité et de réussite, soit obligée de quitter cette Coupe du monde alors que notre équipe, qui n'est qu'un corps sans tête, soit toujours là. »

Contre la Tunisie, l'Allemagne avait une peur panique de perdre. Au lieu de chercher à s'imposer, elle s'est mise à trembler, hésitant sur la conduite à adopter : ou laisser venir l'adversaire, ou l'attaquer franchement en essayant de le déborder par un jeu rapide, précis, qui l'aurait mis hors de position. Or les Allemands jouèrent d'une manière statique, comme des fonctionnaires d'un autre siècle assis sur leur rond de cuir, et retomberent dans leur jeu stéréotypé de longues courses, de longues balles et de centre aériens.

Chetali, l'entraîneur tunisien, les connait bien.

Il a passé une année à l'école des sports de Cologne. Il a étudié avec Hennes Weisweiller qui lui a d'ailleurs donné son diplôme. Pendant son séjour en Allemagne, il s'est marié avec une jeune fille de Dusseldorf et retourne souvent outre-Rhin ou il a l'occasion de suivre des matches de la Bundesliga. Ainsi ne perd-il pas le contact avec le football germain.

Il connait donc bien le jeu de l'équipe de Schoen. De plus, il a observé très attentivement le match qu'elle a joué contre le Mexique et il ne s'est pas laissé prendre à cette victoire « en trompe l'œil ». Aussi a-t-il conçu un plan qui devait gêner considérablement Flohe et les siens, car il avait perçu rapidement que le danger essentiel ne venait pas des deux avants-centres que Schoen avait placés et difficiles à tenir. Aussi renonça-t-il au marquage individuel pour tendre devant l'excellent Naili un filet à cinq mailles avec Dhouib, Gasmi, Jendoubi, Jebali et le grand Kaabi. Et ce filet arrêta presque constamment les Allemands, d'autant que les cinq hommes remontaient rapidement le terrain, « à la hollandaise », pour repousser les Allemands dans leur camp, lorsque l'occasion s'en présentait. Et si d'aventure un tir ou un centre parvenait à traverser ou à contourner ce mur, Naili était là, un Naili impeccable qui ne commit pas la moindre faute, ni sur sa ligne ni dans ses sorties.

En seconde mi-temps, les Allemands semblèrent bien se séparer de cette peur qui leur collait à la peau. Ils sentaient qu'ils étaient à la portée du moindre but et, à la trente-neuvième minute, ils avaient frôlé « la correctionnelle » : Agrebi, qui, pour la seconde fois, se présentait seul dans la surface de réparation allemande, fut « gentiment » descendu par Russmann qui ne partage pas forcément le romantisme de Schiller. Le penalty était indiscutable, mais comme M. Orozco, l'arbitre péruvien, s'était montré assez tolérant pour une faute de même nature commise peu avant sur la personne de Dieter Muller (30e minute), il ferma les yeux pour ne rien voir, ce qui enflamma le stade qui, depuis un moment, avait nettement pris position en faveur de la Tunisie non pas seulement parce que le public aime voir dévorer le dompteur, mais parce que l'équipe de Tunisie jouait le meilleur football et lui donnait les joies les plus grandes par la pureté de son football, par l'enthousiasme de ses joueurs.

Mais en cette seconde partie du match, les Allemands ne purent pas prendre plus efficacement qu'en première le contrôle de la partie. Ils dominèrent davantage, adressèrent des tirs plus nombreux, débordèrent même deux fois la défense tunisienne par Fischer d'abord et Dieter Muller ensuite, mais les deux joueurs commirent la même faute : au lieu de lever la tête et de centrer sur deux partenaires entièrement libres, ils tirèrent les yeux fermés d'un angle impossible et gâchèrent ainsi leur excellent travail préparatoire.

Ainsi, la Tunisie va rentrer chez elle. Comme l'équipe de France, elle aura marqué cette Coupe de sa présence et aura montré les progrès de ce football nord-africain qui peut, du moins par ses chefs de file, rivaliser avec l'élite du football mondial.

Quant à l'Allemagne, elle termine deuxième de sa poule, comme il y a quatre ans, mais aura-t-elle les mêmes ressources au second tour que chez elle ? C'est douteux. Ce n'est plus la même équipe, elle a perdu ses meilleurs joueurs et n'a remplacé ni leur talent ni leur personnalité.

Il est probable que nous en aurons la confirmation dès son prochain match, demain à Buenos Aires, contre l'Italie. Et ce n'est pas en retirant Hansi Muller, comme il semble en être question, qu'elle améliorera son rendement et se guérira de tous ses maux.

Duel au sommet entre l'Allemand Bonhof et le Tunisien Agribi : un engagement physique total.

Des Tunisiens sans complexe qui inquiètent la RFA à l'image d'Akid face à Sepp Maier.

L'Allemagne avait étrillé le Mexique

Le 6-0 devant le Mexique a fait impression.

Ce n'est pas la première fois que l'Allemagne réussit un gros score en Coupe du monde. Souvenez-vous, en 1954, du temps du vieil Herberger, auquel le football d'outre-Rhin a élevé une statue, l'Allemagne avait, en huitième de finale, battu l'équipe turque par 7-2 et, dans la même compétition, en demi-finale, elle avait écrasé l'Autriche 6-1, ce qui avait permis à Gabriel Hanot d'écrire au matin de la finale, et à la grande stupeur de tout le monde, que l'Allemagne serait championne du monde alors que la Hongrie était largement favorite.

Cela peut paraître ridicule après coup, mais Schoen craignait ce Mexique qui venait d'encaisser trois buts devant la Tunisie et contre lequel l'Allemagne avait fait match nul voilà un an, à Mexico (2-2) à la fin de sa tournée américaine. C'est que le sélectionneur allemand n'était pas sûr de son équipe.

Il tentait une expérience : deux avants-centres en pointe et un milieu de terrain assez rénové avec Bonhof, l'homme de la sécurité, Flohe, qui devait être le meneur de jeu mais qui ne s'était pas montré particulièrement brillant ces temps derniers, Rummenigge, ailier à peine repenti, plus individualiste que collectif, et Hansi Muller, qui ne s'était pas encore situé dans cette équipe.

L'équipe s'est soudée et a marqué quatre buts en une demi-heure, dont le plus beau par Rummenigge. Récupérant une balle sur coup franc donné par les Mexicains, il partit de ses vingt mètres, traversa tout le terrain, évita trois adversaires et s'en alla marquer un but imparable.

Toutefois cet exploit ne fut possible qu'avec le soutien de Dieter Muller qui l'accompagna dans sa course et fit ainsi hésiter la défense mexicaine sur la conduite à tenir, déposséder Rummenigge du ballon ou empêcher la passe à Dieter.

Flohe, qui s'épanouit vraiment au cours de ce match, en ajouta un quatrième avant la mi-temps et, après le repos, ce même Flohe et Rummenigge en obtinrent deux autres pour compléter l'addition.

La tactique des deux avants-centres n'est pas nouvelle. Même en Allemagne, puisque Shoen l'avait déjà employée au Mexique en 1970. Elle a été payante, grâce à l'excellent soutien du milieu de terrain qui a abattu un travail considérable, avec une classe extraordinaire.

Naili s'envole
Fisher s'incline

Mokhtar Naili le Tunisien volant

Cette Coupe du monde, à défaut de révéler de grands attaquants, mettra peut-être en lumière une série de grands gardiens de but.

Qui connaissait Quiroga ? Qui connaissait Naili ?

Le premier avait été dédaigné par son pays natale, l'Argentine, et, pour sortir de l'anonymat, il a dû se faire naturaliser Péruvien.

Le second, Mokhtar Naili, eût, si l'on peut dire, la malchance de jouer au même club que le « dieu » tunisien de la spécialité, Attouga. Pendant deux années, il resta sur le banc de touche du Club Africain de Tunis, parce que Attouga continuait à séduire les foules. Il faut même ajouter que, selon les spécialistes la Tunisie doit une grande partie de sa qualification au fantastique Attouga, notamment au cours du fameux match contre le Maroc qui se décida aux pénalties.

Et ce fut un cas de conscience pour Chetali, de déposséder Attouga de sa couronne de titulaire pour la poser sur la tête de Naili. Mais si le cœur disait Attouga, la raison répondait : Naili.

Mokhtar fit ainsi ses débuts dans l'équipe nationale à Lille devant la France, il a joué ensuite un match amical contre Sao Paulo et ce fut tout de suite pour lui, la Coupe du monde.

Le mérite d'Attouga fût de comprendre la situation. Il accepta son nouveau sort avec philosophie et déclarait, lorsqu'on lui demandait s'il n'en avait pas quelque amertume : « Non, maintenant, je me sens un peu de l'encadrement. »

Naili, né à Tunis, dans le quartier du Club Africain, a déjà plus de vingt-quatre ans. Ce nn'est plus un jeune, mais pouvait-il percer plus vite à l'ombre d'Attouga ?

C'est par le travail qu'il est arrivé à s'imposer. Il copia d'abord son seigneur, celui qu'il avait admiré durant des années, puis il prit son style et sa personnalité.

« Seul le travail paie », **dit ce garçon qui n'est pas bavard, qui se tient toujours sur la réserve, qui se mêle rarement au jeu de cartes de ses camarades.** « C'est pourquoi je travaille cinq heures par jour sur le terrain. Je suis employé à Tunis Air. Je fais mon dispatching le matin et ensuite c'est l'entraînement avec les camarades puis l'entraînement spécifique du gardien. C'est passionnant. »

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'après l'entraînement, il ne traîne pas, il rentre à la maison, chez papa et maman, car il est toujours célibataire. Il est tellement pris par le football et par son travail, qu'il n'a pas le temps de sortir avec une petite amie.

Pas rancunier Maier qui félicite ici le Tunisien Naili à la fin du match.

Cependant il roule une idée dans tête : il aimerait améliorer son sort et il ne refuserait pas une offre qui lui permettrait de devenir professionnel. Il ne pense ni au pétro-dollars ni aux Emirats, mais à l'Europe et surtout à la France, où il ne serait pas dépaysé puisqu'un penchant naturel l'entraîne vers la culture française. C'est André Nagy qui l'a formé et qui le dirigerait volontiers vers l'Hexagone.

Il est permis de se demander pourquoi il existe tant de bons gardiens de buts en Tunisie en dehors d'Attouga, l'ancien, et de Naili, le jeune. On parle beaucoup aussi à Tunis de Halimi du Stade Tunisien.

Un de nos confrères tunisiens nous disait que cela tient au côté spectaculaire de la fonction.

« Nous joueurs aiment le spectacle, ils adorent plonger, voler, mais les meilleurs sont ceux qui, bien sûr, savent ajouter la pondération, le coup d'œil à leurs qualité naturelles. »

Et Naili est de ceux-là. Il est dommage qu'il nous quitte si vite. Il eût à peine le temps de se révéler sur le plan mondial, mais c'est un sujet à suivre.

Après le match contre l'Allemagne, il se précipita vers Maier pour lequel il nourrit une grande admiration. Les deux hommes ne pûrent échanger aucune parole, mais la tape amicale de Maier sur son épaule fût pour lui le meilleur des encouragements.

J. C.

...en direct du mundial...

■ Le joueur mexicain Enrique Lopez-Zarza (numéro 8) est le joueur le plus en souffle du Mundial. Au test de Cooper, il a couru 3.800 m en douze minutes. Ça eût payé, mais ça paye plus...

■ Dieter Muller pas content. Une femme de chambre a jeté aux ordures sa bonne paire de chaussures. Malgré ses recherches, il ne les a pas retrouvées. Et il a dû s'en « faire » d'autres à l'entraînement.

■ Avant d'engager Krankl, Barcelone avait offert 700 millions de centimes à Schalke pour Fischer. L'avant-centre allemand avait réservé sa réponse.

■ Temime (qui compte 73 sélections avec l'équipe de Tunisie) est, on le sait, le seul joueur professionnel de son pays. On dit qu'il pourrait aller jouer, la saison prochaine, en Bundesliga.

■ La Fédération allemande offre à chacun de ses joueurs un appel téléphonique de trois minutes chez eux, mais par semaine. Les autres communications leur seront facturées à la fin du séjour. Commentaire de Bonhof : « Ça va faire une belle note ! »

■ On n'arrête pas les braves. Les Allemands savent déjà qu'ils joueront en Irlande et en Islande en mai 1979.

BERND LA TRISTESSE

Les Français, dont on moque volontiers les mœurs pantouflardes, ne sont pas les seuls à avoir des problèmes d'adaptation. Helmut Schoen, chaque fois qu'il croise Hoelzenbein, lui prend affectueusement la tête dans ses mains et lui dit : « Bernd, ne fais donc pas cette tête triste. »

Hoelzenbein s'ennuie. Hoelzenbein s'inquiète. Son épouse, restée au pays, attend son deuxième enfant pour le mois de juillet. « Je sais bien qu'il n'y a pas de complications à prévoir, et qu'elle a un bon médecin. Mais c'est ainsi : ça tourne dans ma tête, à 12.000 kilomètres de la maison. »

Les attentes de Hoelzenbein au téléphone sont devenues un véritable motif de rigolade pour les joueurs allemands qui ne comprennent pas le sentimentalisme exacerbé de leur copain. Méchants camarades !

■ Rinus Michels, entraîneur des Hollandais, finalistes de 1974, est allé faire une petite visite à Helmut Schoen, à Ascochinga. Il a été reçu en copain.

■ Fischer était un peu inquiet, avant Mexique-Allemagne, d'avoir à affronter Cisneros qui, avec ses 192 cm et ses 90 kg, est surnommé « la Tour de Toluca ». La tour a tremblé !

■ Les Allemands, prudents, ont amené leur chauffeur de bus avec eux : Walter Kohr, 41 ans, de Mannheim.

■ Hansi Muller est le huitième joueur de ce nom à opérer dans l'équipe d'Allemagne.

■ Le match d'ouverture Allemagne - Pologne a permis à la TV allemande de battre tous ses indices d'écoute : 67,5 %.

TONTON SEPP ET LES ECOLIERS

A la veille de son match contre la Tunisie, la délégation d'Allemagne de l'Ouest a ouvert sa retraite d'Ascochinga aux enfants des écoles de la ville. Ceux-ci ont assisté à l'entraînement du matin des champions du monde. Accueillis par Tonton Schoen en personne, ils ont pu, certains d'entre eux du moins, tirer des penalties à Sepp Maier (qui les a presque tous « encaissés ») avant de boire le café avec Vogts, Bonhof et Fischer. Même les fillettes d'Ascochinga ont participé à cette opération « portes ouvertes ».

■ Le hasard fait parfois curieusement les choses. Pour Allemagne-Mexique, ce sont les deux Muller qui ont dû se soumettre au contrôle antidoping. Contrôle négatif, bien entendu.

■ René Courte, vice-président de la FIFA, a dit, après le match Pologne-Mexique : « **A partir de la semaine prochaine, j'espère, enfin, que vous verrez un beau match.** » Un connaisseur, M. Courte...

HANSI QUI MONTE QUI MONTE

Hansi Muller, le mince et élégant meneur de jeu de Stuttgart, fait son chemin dans l'équipe allemande. Il est toujours très modeste (« Je suis un débutant et je remercie Flohe de m'avoir accepté à côté de lui en sélection... Je suis encore trop mou dans les contres et le jeu de tête »), mais Napoléon perce quelquefois sous Bonaparte (« Je veux effacer mon image de petit boy-scout... Je ne veux être ni Netzer, ni Overath, ni Bezkenbauer, mais simplement Hansi Muller... »). En attendant le voilà désormais titulaire indiscuté.

■ Les joueurs polonais ont été encouragés par de nombreux supporters lors de leur match contre le Mexique. Un bateau de commerce battant pavillon polonais a fait escale à Buenos Aires, et tous les marins ont pris le chemin de Rosario pour encourager leurs joueurs.

■ Le doyen de la délégation mexicaine, Francisco Larios Perez, a 73 ans. Toujours bon pied bon œil, il songe à sa retraite de dirigeant. Pour se reposer ? Non. Pour se lancer dans la fabrication de chaussures de football. « Je veux rester dans le milieu », dit-il. Etonnant...

■ Les joueurs polonais ont visiblement reçu des consignes pour ne pas parler aux journalistes. Un confrère, qui a proposé à Lubanski de parler avec lui en anglais, en allemand et même en hollandais, s'est vu répondre : « Désolé, je ne parle que le polonais ! » Or, Lubanski est un garçon cultivé et joue en Belgique...

■ « Il manque une chose essentielle à l'équipe d'Allemagne, a dit Uli Stielike, le réprouvé da la sélection, c'est Franz Beckenbauer. »

● RIVERA PAS CONTENT

Gianni Rivera, qui commente le Mundial pour une chaine privée de télévision, a déclaré que maintenir Causio à la place de Graziani constituait une erreur.

« Notre défense n'est pas très forte, et pour cela nous ne pouvons faire autre chose qu'attaquer toujours, affirme Rivera. Aussi Bearzot doit aligner l'attaque idéale, c'est-à-dire Rossi, Graziani, Bettega. »

L'Italie qui trouve son salut dans l'attaque, les temps changent. Selon l'ex-Bambino de oro » de la Squadra, l'Italie possede trois attaquants que tout le monde lui envie, et Bearzot « doit absolument les aligner », en sacrifiant Causio. »

D'autre part, Rivera qualifie de médiocre le niveau technique de ce Mundial, et dit être déçu par les individualités présentes. Deux joueurs seulement ont retenu son attention, l'Italien Paolo Rossi et le Hongrois Torocsik.

■ Les éprouvettes du contrôle anti-doping sont transportées jusqu'aux laboratoires chargés des analyses par des camions blindés de l'armée argentine.

■ On estime à 5.000 le nombre de touristes européens présents à Buenos Aires pour le Mundial. C'est l'Espagne qui fournit le plus gros contingent devant l'Allemagne et l'Italie.

■ Les sifflets dont sont équipés les arbitres du Mundial viennent d'Espagne, d'Alicante très précisément. Ils valent 55 pesetas pièce (3,30 F).

■ La veille du match France-Hongrie, Bernard Lacombe est allé faire un tour sur le port de Mar del Plata, attiré par le spectacle des éléphants de mer qui, par dizaines, s'ébattent à proximité des bateaux de pêche. Il a pu y rencontrer par hasard... Roger Rocher, son nouveau président de club.

■ Les dirigeants de Kimberley qui assistaient au match France-Hongrie ont été satisfaits de la manière dont les Tricolores ont honoré leurs maillots : « Pour nous, ce match France-Hongrie est de toute façon le meilleur match que nous ayons vu à Mar del Plata. »

■ Le club de Kimberley fut vraiment à l'honneur samedi dernier, puisque non seulement la France a porté ses couleurs l'espace de 90 minutes, mais encore les Brésiliens Nelinho, Gil, Reinaldo et Rodrigues Neto sont allés ce jour-là profiter des bains turcs, joyaux des installations de ce club, qui compte la bagatelle de 42.000 membres associés.

■ Réflexion d'un journaliste allemand qui assistait au match France-Hongrie et qui s'impatienta un peu en attendant l'entrée des deux équipes sur le terrain : « La France, c'est vraiment Clochemerle ! »

■ Les Hongrois n'ont pas fait la moindre déclaration à l'issue du match contre la France. Triste ou vexée, la sélection de Baroti ?

■ La fédération hongroise a dépêché elle aussi en Argentine un quatuor de techniciens et d'entraîneurs nationaux chargés d'observer les matches et les équipes du Mundial. Parmi les quatre hommes se trouve l'entraîneur de M.T.K. Gyorgi Mezey, dont on dit qu'il est le technicien numéro un du football magyar de demain et peut-être de l'équipe nationale. Quand il est arrivé au M.T.K., il y a trois ans, l'équipe était au bord de la relégation, et cette saison elle a fini à la troisième place en pratiquant un football séduisant.

■ L'immense tableau lumineux qui domine le stade de River Plate n'est pas utilisé que pour la formation des équipes ou les buts marqués. Il rappela par exemple, au cours de France-Argentine, que 1979 serait l'année mondiale de l'enfant et que la 23e Olympiade d'échecs se déroulerait en octobre prochain en Argentine.

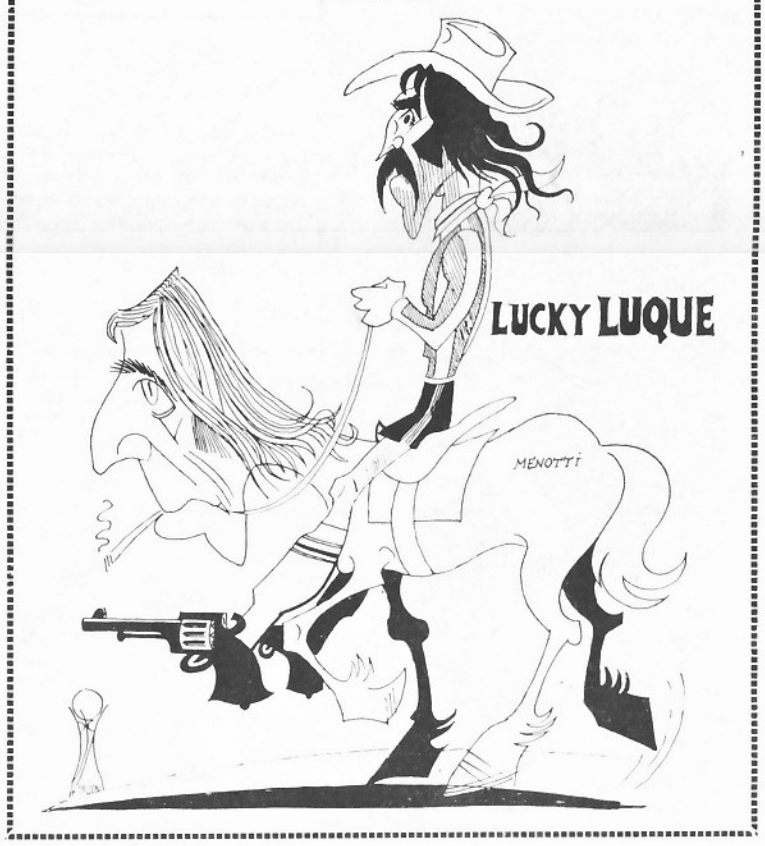
■ Les Argentins ont été un peu surpris de l'affirmation énergique de Michel Platini affirmant que la piste d'athlétisme qui ceinture le terrain de River Plate était « complètement inutile ». Cette déclaration ayant été largement diffusée, ils se demandent si Platini a voulu se moquer d'eux ou... s'il n'aurait pas raison.

■ Le jour du match Italie-Honrie, Mar del Plata s'était un peu mis à l'heure italienne. Ainsi, une messe a été dite dans la cathédrale de la ville à l'intention des Transalpins, tandis qu'un encart de deux pages, rédigé en italien, était inséré dans le journal local « La Capital ».

● LE COUP DE FILET DE LUCIEN

La nouvelle du retentissant transfert de Hans Krankl à Barcelone a fait beaucoup de bruit en Argentine, car la presse a révélé tous les détails de l'opération : c'est Lucien Muller en personne, qui avait déjà vu le canonnier autrichien à Vienne, qui est venu lui faire des propositions concrètes à Buenos Aires. L'affaire est conclue sur la base de 3 millions et demi de nos francs lourds, chiffre bien modeste par rapport à la fabuleuse somme versée en Italie par Lanerossi Vicence pour s'assurer la propriété définitive de Paolo Rossi !

DÉRO



Blancs maillots (Christian VELLA) et maillots blancs

MAR DEL PLATA. — Les équipes se font attendre. On les attend déjà depuis vingt bonnes minutes. Le public manifeste. On apprend que l'équipe de France n'a pas amené le bon jeu de maillot. Elle s'est retrouvée en blanc comme la Hongrie. Il a fallu alors s'en procurer d'autres. Finalement les français sont entrés sur le terrain avec la tunique rayée vert et blanc de l'équipe de Kimberley qui joue dans le Championnat amateur de la ligue de Mar Del Plata.

Un fait exceptionnel dans toute l'histoire de la Coupe du monde. Et il faut que ça tombe sur cette équipe de France déjà bien égratignée depuis une autre affaire fameuse pour une histoire de bandes de chaussures.

Mais à qui la faute ?

La FIFA avait distribué depuis le 31 mai une circulaire qui fixait à toutes les délégations participantes la liste des matches du premier tour, le lieu et la couleur des maillots. D'après cette liste, la sélection française aurait dû se présenter devant la Hongrie à Mar Del Plata dans le match numéro 10 avec des maillots bleus, des shorts blancs et des bas rouges. La Hongrie tout en blanc. Dans un premier temps, Henri Patrelle, le responsable de l'intendance du côté français, a dit qu'il n'avait jamais pris connaissance de cette note. Mais en recherchant bien, il a pu mettre la main sur cette circulaire et a plaidé coupable. « Je suis l'unique responsable de cette négligence. C'est ma faute... »

Pendant les vingt minutes d'attente réglementaire, l'arbitre brésilien de la rencontre avait pensé annuler le match par forfait des Français. Il s'est heureusement ravisé et la rencontre a pu avoir lieu avec trente minutes de retard sur l'horaire prévu. Ce qui a fait bondir l'Eurovision qui a perturbé bon nombre de programmes de télévision en Europe et qui aurait, paraît-il, l'intention de se retourner contre l'équipe de France. Mais l'information n'a pas été confirmée.

En outre, un rapport a été transmis par le délégué de la FIFA à la commission d'organisation de la fédération internationale et il est à prévoir que l'équipe de France sera frappée d'une très lourde amende dont on ne connait pas encore le montant exact. Une bien curieuse affaire qui a fait sourire bon nombre d'observateurs ici, mais qui aurait pu se transformer en un nouveau drame si la France avait connu son troisième revers contre les Hongrois.

■ Dario Borgogno, secrétaire de la Fédération italienne, a raconté, en arrivant à Buenos Aires, comment toute l'Italie était en ce moment suspendue aux chaussures de ses footballeurs. « En une semaine, a-t-il révélé, les marchands de téléviseurs ont, d'après leur propre estimation, vendu un million de postes. Et d'innombrables supporters se préparent à partir pour l'Argentine si la Squadra continue de se bien comporter. »

■ Giancarlo Antognoni, le milieu de terrain de l'équipe d'Italie, est peut-être celui qui a donné le moins de satisfaction jusqu'ici mais le Florentin a confiance : **« J'ai mis du temps à récupérer d'une blessure à la jambe, mais je suis tout près de retrouver la grande forme. »** Ce qui, bien entendu, servira les intérêts de l'Italie au second tour.

■ L'un des joueurs les plus remarqués de la sélection argentine, Passarella, pourrait jouer la saison prochaine en France, annonce-t-on dans la presse espagnole, à Nancy plus exactement.

■ Il est fort possible qu'un Suédois vienne jouer en France dès cette saison. Pour tenir compagnie à Linderoth, en quelque sorte. Roy Andersson paraît être celui qui est le plus intéressé par notre pays.

■ Les Autrichiens ont été gâtés pour leur arrivée à Mar del Plata, à la veille de leur match contre le Brésil. Les jeunes filles du collège Saint-Vincent-de-Paul avaient été réquisitionnées pour tenir de grands panneaux permettant de lire : « Herzlich Wilkommen » (de tout cœur, bienvenue). Et l'ambassadeur d'Autriche en Argentine était là également pour les accueillir à l'aéroport.

■ Au sujet du but manqué par Cardenosa devant le Brésil, Di Stefano a dit : « C'est un crime de manquer un but pareil. »

● LA GRANDE PEUR DE LEOPOLDO

Plâtré pour quelques jours à la suite de la luxation du coude dont il a été victime au cours du match contre la France, Leopoldo Luque, le « dinamitero » argentin, a dit au soir du match Argentine-Italie, qu'il suivit évidemment en spectateur : « Lorsque, déséquilibré par un défenseur français, je suis malencontreusement tombé sur mon coude, j'ai ressenti une douleur si insupportable que je me suis cru perdu ! M'ême après avoir pris des calmants, j'avais la tête qui me brûlait. Je pensais avoir, en effet, le bras cassé et être hors course dans ce Mundial auquel je tiens par-dessus tout ! »

Luque devrait être en principe déplâtré aujourd'hui et en état de reprendre sa place en fin de semaine.

■ Les Français ont donc joué le match contre les Hongrois avec les maillots de l'équipe de Kimberley, formation de Mar del Plata de Deuxième Division. Ce qui autorisa les supporters de cette équipe modeste à déployer en deuxième période de grandes banderoles aux couleurs de Kimberley, dont on n'aurait jamais pensé qu'elles sortent des placards pendant la Coupe du monde.

■ Le capitaine espagnol, Pirri, monument du football ibérique, en a gros sur le cœur. Il n'a pas joué face au Brésil. « C'est une profonde désillusion, plus encore. Jamais, je n'aurais pensé que Kubala m'écarterait ainsi. Sans aucune explication de sa part. C'est la première fois que cela m'arrive. » Très dur.

■ Le Polonais Lubanski a disputé contre la Tunisie son 75e match international. Un record qui aurait été plus marquant encore si grièvement blessé avant la précédente Coupe du monde il n'avait dû suspendre pendant plusieurs années son activité internationale.

LE DERNIER PÉPIN

Dans la droite ligne de ses histoires d'intendance, l'équipe de France a connu sûrement le dernier, dimanche matin avant de quitter l'Hindu Club pour une partie de campagne à 90 kilomètres de là. En effet, en se rendant au camp des Français, le bus, en accomplissant une marche arrière rentra dans... une grue à l'arrêt. Le pare-brise arrière vola en éclats. Comme le délai était insuffisant pour réparer, une bâche en plastique fut fixée à l'arrière du car et on recommanda aux Bleus de se vêtir chaudement.

● Six joueurs de l'équipe de France seront aujourd'hui de retour au pays (Baratelli, Petit, Dalger, Dropsy, Battiston), Six crochet par Rio. Tous les autres resteront une dizaine ou une quinzaine au Brésil.

● Dimanche matin, à l'Hindu Club, Benetti qui lisait un journal se leva sur le passage d'Hidalgo et le salua. Le sélectionneur tapa sur l'épaule de l'Italien et lui dit : « Félicitations ».

● Le président Rocher qui s'était toujours tenu en retrait à l'occasion des conférences de presse d'Hidalgo, se trouvait à la gauche du sélectionneur dimanche à l'occasion de la dernière. Il ne tiqua même pas à la réponse d'Hidalgo sanctionnant la question suivante : « Que pensez-vous des critiques formulées contre l'équipe de France par certains dirigeants ?

Elles ont beaucoup moins d'importance pour moi que celles venues de la presse. »

● Michel Hidalgo, sollicité par la presse eut un moment d'énervement dimanche matin quand on vint le chercher pour lui annoncer que le car de l'équipe de France était prêt à partir, qu'il était attendu. « J'ai des obligations et j'y ferai face », répondit-il. Finalement, il fut convenu qu'il prendrait une voiture en compagnie de son épouse pour rejoindre le reste de la troupe.

● A chaque fois que l'équipe de France aura quitté l'Hindu Club aura été constitué un véritable convoi. Qu'on en juge : deux policiers motorisés pour précéder le tout, une voiture de police, un mini-bus pour les membres de la délégation, un bus pour l'équipe, une Mercedes blanche équipée d'un radio-téléphone et occupée par des policiers en civil, une voiture de la police pour fermer la marche. C'était encore le cas dimanche, et assez impressionnant.

Cette attaque, si on lui ajoute Wisnieski, absent ici, fut l'une des reines de la Coupe du monde, en 1958. **De gauche à droite : *Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent.*** **(Photo SAM-Schachmes.)**

■ Pour préparer leurs coups-francs, les Brésiliens utilisent à l'entraînement un bout de tôle de deux mètres de haut et trois de large, qui figure le mur adverse. A ce jeu, les plus forts sont Zico, Rivelino et Nelinho.

■ Dans les magnifiques installations de l'Hindu Club jouent chaque matin au football, non loin de leurs idoles, huit « poussins», huit petits parisiens de l'école de la rue Saint-Merri (dans le IV[e] arrondissement).

Ils sont là sur l'initiative (et en compagnie) de leur professeur d'éducation physique, M. Christian Raynal. Ayant appris que l'un de ses élèves, ayant des parents à Buenos Aires, allait s'envoler pour l'Argentine, il voulut récompenser sept autres méritants. Il se mit en rapport avec la compagnie aérienne argentine qui offrit le voyage.

Auprès de la Banque nationale d'Argentine, il obtint des billets pour les matches et le docteur gynécologue de Buenos Aires proposa d'accueillir la troupe de huit poulbots heureux comme des rois.

■ Helenio Herrera, qui se prodigue comme à son habitude dans tous les sens, passe son temps à vouloir tout voir et tout entendre. C'est ainsi qu'il assiste à la projection en direct et en couleurs, au centre de presse de Buenos Aires, de tous les matches qu'il ne peut pas suivre de visu. Et comme il prend d'abondantes notes, il s'arrange toujours pour être au premier rang de l'assistance !

■ La télévision couleur n'existant pas encore en Argentine pour les particuliers, les gens qui n'ont pas les moyens de se rendre dans les stades peuvent tout de même assister à certains matches en couleur en allant au cinéma. C'est ainsi qu'à Buenos Aires, sept des plus grandes salles du centre de la ville diffusent en direct, et ensuite en différé, les parties les plus importantes.

Les places coûtent de 4.000 à 11.000 pesos (25 à 70 francs) selon l'intérêt de la rencontre. Et l'on voit ainsi dans des rues désertes de la capitale à l'heure des matches des queues se former seulement devant les cinémas. Quant aux télévisions particulières, leur vente a fait un bond prodigieux en Argentine. On a estimé à 15 millions, sur les 25 du pays, le nombre de gens qui ont assisté chez eux ou dans des lieux publics à la transmission du match d'ouverture, et cé chiffre dépasserait 20 millions pour les matches de l'Argentine.

■ La pelouse de Mar del Plata n'a vraiment donné satisfaction à personne. Trop tendre, parce qu'implantée depuis trop peu de temps, elle s'arrache en effet par plaques dès les premiers tacles ou les premières glissades, faussant à la longue les trajectoires du ballon. On dit maintenant que cette pelouse repartirait à destination de l'Allemagne dès la fin du Mundial, tandis que toutes les autres installations « luxueuses » du stade de Mar del Plata seront récupérées par l'armée.

● BOURREAU ET HOMOSEXUEL

Il était, certes, prévu que les journalistes étrangers ne pourraient se rendre à Villa Marista, lieu de résidence des Brésiliens que le lundi et le samedi. Mais, à la suite des remous qui secouèrent un peu la ville de Mar del Plata jeudi dernier, les représentants des journaux du monde entier attendaient une « mesure de faveur » de la part de Coutinho pour ce jour-là. Coutinho ne voulut rien savoir, n'acceptant que les journalistes brésiliens, comme d'habitude. Pour la circonstance cependant, il prit soin de justifier cette discrimination en chargeant l'attaché de presse de la délégation brésilienne de dire : « Aucun journaliste étranger ne rentrera parce que deux journaux au moins m'ont diffamé. Un journal italien a dit que je faisais partie de « l'escadron de la mort » dans mon pays, tandis qu'un organe de presse argentin a avancé que j'étais homosexuel. C'est inadmissible. »

■ La Banque centrale du Brésil a enjoint à toutes ses succursales de suspendre leur activité pendant les 90 minutes de Brésil-Espagne. Argument officiel : raison de sécurité, mais surtout parce que les clients seraient rares, inexistants même aux guichets.

■ En 1982, pour la Coupe du monde en Espagne, les trios d'arbitre seront de même nationalité. Ça évitera les malentendus !

La vérité sur le penalty qui élimina la France

Pourquoi Jean Dubach, l'arbitre suisse de France-Argentine, a-t-il consulté son juge de touche avant d'accorder aux Argentins ce penalty de la 45[e] minute qui contribua fortement à l'élimination de l'équipe tricolore ? Il est extrêmement rare, comme le soulignèrent de nombreux observateurs, qu'un arbitre se fie, pour une décision de cette importance, à un autre que lui-même. Ou il a vu la faute, et il donne penalty ; ou il n'a pas vu, et il se tait.

La vérité sur cette attitude étrange a été révélée à Jacques Ferran par l'ancien arbitre français Barde, qui fait partie de la Commission d'arbitrage de la FIFA et qui suit donc de très près l'activité des arbitres — qu'il contribue à désigner — pendant le Mundial.

Barde, troublé par la décision de Dubach, le suivit dans sa chambre de l'hôtel Carlton, le soir du match, et lui demanda des explications :

« On s'est trompé sur le sens de mon geste, explique l'arbitre suisse. J'avais bien vu la faute de Trésor et j'avais, en mon âme et conscience, estimé qu'elle était passible d'un penalty, car j'étais à moins de dix mètres de l'action. Mais, juste avant cette faute de main, le ballon, caché par des joueurs, avait disparu de ma vue pendant quelques secondes. Et je me suis demandé si, pendant ce laps de temps, il n'avait pas franchi la ligne de but. C'est pour m'en assurer, et pour cela seulement, que j'ai décidé d'aller consulter mon juge de touche. J'ai donc sifflé auparavant (soit penalty soit sortie de but) et je suis allé poser au juge de ligne canadien Werner Winseman, en allemand, la question simple suivante : aus (dehors) oder in (dedans) ? Il m'a répondu : in. Et j'ai accordé aussitôt le penalty ».

Dubach étant suisse, parle allemand, ainsi que Winseman, qui est d'origine allemande. « Mais, ajoute le Dr Barde, si le juge de touche fonctionnant de ce côté avait été le Péruvien, Orosco, Dubach, craignant de ne pas se faire comprendre, aurait peut-être renoncé à le consulter et n'aurait pas, par scrupule, sifflé ce penalty.

A quoi tient tout de même une performance en Coupe du monde !

● LA CONFESSION DE CARDENOSA

MAR DEL PLATA. — Incroyable, mais vrai, ce but raté par Cardenosa, en milieu de deuxième mi-temps, du match Brésil - Espagne. Incroyable, au point qu'il n'en revenait pas lui-même au bout du compte :

« Quand je me suis aperçu que Santillana avait réussi à prendre le meilleur sur son adversaire direct et était parvenu à me donner le ballon, j'ai vu le but tellement « gros », que j'en suis resté un instant abasourdi. C'était vraiment incroyable. J'étais seul, à 3 mètres, et j'ai tiré du droit... mais le temps que j'arrête le ballon, la défense brésilienne avait anticipé, Amaral était revenu et il a bloqué le ballon sur la ligne.

Vraiment dommage, car nous avons mieux joué que contre l'Autriche. Il reste que nous avons eu tort de trop respecter le Brésil, avant le match, car il ne nous a rien montré du tout. »

■ Indignation du sélectionneur italien quand on lui demanda s'il ne craignait pas un arbitrage défavorable et parallèlement une « vendetta » argentine en cas de succès sur la « Seleccion » : « Si on ne croit plus aux arbitres, protesta Beargot, il faut rentrer à la maison. Quant aux Argentins, ce sont les gens les plus accueillants du monde... »

■ Répondant aux critiques de ceux qui reprochent à l'Argentine d'avoir plutôt mal joué au début, Luis Cesar Menotti a assuré : « Aucune importance, il fallait d'abord nous qualifier. C'est seulement au second tour que se situe l'épreuve de clarification. Et nous la subirons avec succès ! »

■ Remarque de l'ex-bombardier sarde Gigi Riva, recordman absolu des buteurs « azzurri » : « Je crois que Paolo Rossi peut être celui qui me dépassera un jour ! »

■ Rencontré au casino de Mar del Plata : Brindisi, qui faillit venir à Valenciennes il y a trois ans et qui a encore un an de contrat avec le club espagnol de Las Palmas. **« J'aimerais bien jouer en France à la fin de la saison prochaine »,** a-t-il laissé entendre.

■ Rares ont été les visiteurs et les habitants de Buenos Aires à pouvoir dormir quelques heures dans la nuit qui a suivi la victoire des Argentins sur la France. Farandoles, défilés en voitures surchargées et ornées de drapeaux, feux de joie et ce jusqu'aux petites heures.

■ A un jeune garçon qui lui demandait un autographe et qui avait un pied dans le plâtre, Giacinto Facchetti, qui possède un solide sens de l'humour, a dit : « Tiens, tu as croisé Benetti dans les parages ? »

Cet Italien émigré en Argentine a remis son ancien habit de carabinier pour venir soutenir son équipe.

(Photo ASL Lausanne)

HISTOIRES D'ARBITRAGE

Les arbitres semblent très satisfaits de leur sort pendant ce « Mundial ». Ce n'est pas comme en Allemagne 1974 où plusieurs s'étaient plaints de leurs conditions de travail, des transports ou de la nourriture.

Ils logent tous à l'hôtel Carlton de Buenos Aires, d'où, chaque jour, quand ils ne dirigent pas un match, de petits cars les transportent sur des terrains d'entraînement assez proches.

La veille des matches qu'ils ont à diriger, ils se rendent par avion dans la ville où a lieu la rencontre. Ils sont accueillis, à l'aéroport, avec tous les égards, et conduits dans un hôtel de premier ordre où la nourriture a été adaptée à leurs obligations.

Si enfin ils sont pris en charge par les services de sécurité, cela se fait, paraît-il, avec tant de gentillesse qu'ils s'en aperçoivent à peine...

● L'arbitre du match France-Argentine, Jean Dubach, dînait, après la rencontre, dans un restaurant de Buenos Aires, en même temps que des Français. Plusieurs d'entre eux, qui le reconnurent, l'injurièrent grossièrement et le menacèrent. Il fallut, pour être consolé, qu'il retrouve, à l'hôtel Carlton, le soutien de ses camarades.

● La commission d'arbitrage de la FIFA n'a pas beaucoup aimé que Clive Thomas, le Gallois, siffle la fin du match Brésil-Suède (1-1), pendant que la balle allait du point de corner au but suédois. « Il avait peut-être mathématiquement raison, pensent les experts de la FIFA, mais un bon arbitre, dans ce cas, s'arrange avec son chronomètre pour siffler la fin soit avant le corner soit après. » Pourtant, la protestation officielle du Brésil a été, naturellement, sans effet, l'arbitre étant le seul maître du temps.

● L'arbitre de RDA, Adolf Prokop, a terminé le match Hollande-Pérou alors qu'à la pendule du stade et de la télévision il restait près d'une minute à jouer. Circonstance aggravante : il aurait dû décompter le temps de plusieurs arrêts de jeu (blessure de Neeskens).

● Deux arbitres du Tiers-Monde, l'Iranien Jafar Namdar et le Sénégalais Youssouf N'Diaye, ont dirigé des matches du premier tour de la Coupe du monde. Ce fait est assez rare pour être signalé.

FOOTBALL DANS VOTRE CINÉMA A DOMICILE

des centaines de films super 8 sur les **Coupes du monde** (depuis 1954), Coupes d'Europe (1960), **Grands Matches internationaux, Histoire du Football,** etc.

D'autres sports : **Boxe, Jeux olympiques, Ski, Rugby anglais, Golf, Basket-ball, Automobilisme.**

Le choix le plus important en films de sport. Exportation dans le monde entier et prix avantageux. **Demandez notre catalogue** (contre 1,50 F en timbres-poste ou coupon-réponse international).

Nos très nombreux clients en France vont recevoir le **nouveau catalogue** après le Mundial en Argentine.

Nous cherchons encore quelques distributeurs et dépositaires **SPORTFILM,** B.P. 1, CH-8152 Glattbrugg (Zurich), Suisse.

...en direct du mundial...

■ Sept joueurs autrichiens seulement sont professionnels : Krankl, Soulier d'Or européen, Hattenberger, Hickerberger, Jara (qui joue en Allemagne), Krieger (qui opère au F.C. Bruges), Kreuz (qui porte les couleurs de Feyenoord) et Pezzey.

■ Le jour du match Brésil-Espagne, une pochette de documents personnels fut retrouvé par un employé du stade. Elle appartenait au roi Pelé, tout simplement. Celui-ci alerté retourna donc le soir au stade pour récupérer son bien, et l'on veut croire que si l'employé lui demanda un autographe, Pelé le lui accorda bien volontiers.

■ Les Espagnols ont un supporter de choc en Argentine. Julio Iglesias suit en effet tous les matches de la sélection ibérique, profitant de l'occasion pour tester sa popularité en Argentine. Julio a en tout cas conscience que l'Espagne n'est pas irrésistible. « La tristesse et la déception des joueurs espagnols sont si poignantes que cela m'inspirerait presque une chanson. »

■ Franco Causio, l'une des grandes satisfactions italiennes du premier tour, ne va pas manquer d'augmenter sa popularité en Argentine, puisqu'il a dit : « **Je crois que l'Argentine jouera la finale.** » Contre l'Italie, Franco ?

■ Leal, le Barcelonais, a beaucoup intrigué le public de Mar del Plata avec sa main bandée. Tout le monde crut ici que c'était à cause d'une blessure quelconque. Quelle ne fut pas sa surprise quand il sut que c'était par superstition que Leal portait un bandage à la main.

■ Ils sont nombreux à encenser maintenant Enzo Bearzot, l'entraîneur comblé de la Squadra Azzura. Mais Bearzot n'est pas dupe et il a rapidement dit : « **Je constate que ceux qui me jettent des fleurs après cette qualification pour le second tour sont ceux qui m'ont beaucoup critiqué juste avant de venir en Argentine. Autant vous dire donc que je n'accorde pas tellement d'importance à tous ces éloges.** »

● UN SUPPORTER DE POIDS

Un supporter venu d'Italie n'est vraiment pas passé inaperçu à l'occasion du match entre la Squadra Azzura et la Hongrie. D'abord, parce que le tifoso, en question, pèse la bagatelle de 190 kg, faisant bien sûr la joie des photographes et des cameramen, et ensuite, parce que tout à la joie du premier but de Paolo Rossi, l'obèse italien a absolument voulu embrasser quelqu'un pour libérer sa joie. C'est comme ça qu'il y eut une longue accolade entre un tifoso et un policier argentin, qui, pour l'occasion, ne fit pas le poids.

■ En l'absence de Rivelino, c'est Leao, le gardien aux tempes vaguement grisonnantes, qui était capitaine de la sélection brésilienne lors du match Brésil-Espagne.

TOUT SUR LE "MUNDIAL 78"

le reportage sur tous les matchs
innombrables photos en couleurs
tout sur les joueurs
tous les classements
en un luxueux volume relié

un volume relié
sous jaquette en couleurs
256 pages
format 20,5 × 27 cm ~~98 F~~
Prix de souscription :
89 F.

● Un reportage complet sur toutes les rencontres

Au fil des pages, vous revivrez toutes les rencontres du « Mundial », les meilleurs moments de chaque Match, les buts, les actions qui furent décisives. Vous trouverez également tous les résultats classés par groupe, jusqu'à la finale.

● Un commentaire écrit par les plus grands journalistes sportifs

15 reporters du monde entier ont été choisis pour leur compétence et leur connaissance du football, des équipes et des joueurs. Ils réaliseront ce livre comme un journal, transmettant leur articles en Europe au fur et à mesure des rencontres.

● Des centaines de photos dont plus de la moitié en couleurs

L'ouvrage sera avant tout un prodigieux document illustré qui vous fera revivre comme dans un film tous les exploits de la coupe du monde. Les meilleures photographies sélectionnées sur place seront envoyées à l'éditeur tous les 2 jours. Cette diligence permettra d'achever le livre en un temps record (3 semaines environ après la fin du « Mundial »).

● Un chapitre consacré aux vedettes des matchs

Les joueurs qui se seront distingués au cours des rencontres trouveront à la fin de l'ouvrage une place privilégiée. Vous ferez ainsi plus ample connaissance avec les meilleurs joueurs du monde.

● Les meilleurs buts du « Mundial »

De la même façon, les meilleurs buts du « Mundial » vous seront largement expliqués par le texte et par l'image. Vous aurez ainsi en résumé les instants les plus palpitants de la coupe du Monde 78.

● Un merveilleux souvenir, un luxueux volume.

Édité par la Société Française du Livre (S.F.L.), cet ouvrage, par l'originalité qui préside à sa réalisation, la qualité des commentaires et des photographies, deviendra sans nul doute un document unique que tout amateur de football aimera posséder.
Présenté sous la forme d'un luxueux volume relié sous jaquette en couleurs de 256 pages, format 20,5 × 27, cet ouvrage deviendra en outre un des ornements principaux de votre bibliothèque.

● Un prix de souscription exceptionnel

Grâce à un tirage international d'une importance considérable, le prix de cet ouvrage a pu être maintenu dans des limites très raisonnables : 98 F. En outre, nous sommes heureux de faire profiter les souscripteurs qui nous adresseraient leur commande avant le **30 juin** de conditions exceptionnelles.

- **Expédition franco de Port**
- **Prix de souscription : 89 F au lieu de** ~~98 F~~.

Hâtez-vous donc de nous adresser le bon de commande ci-dessous car passé le 30 juin, le prix définitif de 98 F sera appliqué.

Bon de commande à découper ou à recopier et à adresser à : **Le Livre partout** - 115, quai de Valmy, 75010 PARIS. Tél. : 607.00.20 FF

Veuillez m'adresser Franco l'ouvrage « **LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL 1978** » au prix de souscription exceptionnel de **89 F** au lieu de 98 F.

Je vous prie de trouver ci-joint mon règlement par : ☐ chèque bancaire ☐ chèque postal ☐ mandat

Offre valable jusqu'au 30 juin 1978

NOM..... (en majuscules) Prénom..... RUE..... N°.....

VILLE..... CODE POSTAL..... Date..... Signature.....

L'économie de marché

Les multiples activités publicitaires de plusieurs joueurs-vedettes du football ouest-allemand, dont la plupart sont en Argentine, suscitent de nombreuses critiques en R.F.A. Plusieurs journaux, se faisant en cela l'écho du malaise resssenti par de nombreux supporters au vu des mauvaises prestations du « onze » de Helmut Schoen lors des derniers matches de préparations au « Mundial », ont reproché aux footballeurs une « course aux contrats publicitaires ». Le quotidien **Die welt** évoque ainsi « les onze millionnaires », cependant qu'une revue économique titre : « Ils empochent tant d'argent qu'ils ne savent même plus courir. » Les joueurs concernés par ces critiques rappellent pour leur part que l'Etat récupère 56 % de leurs gains et que la carrière d'un sportif est éphémère.

Il convient en fait de faire quelques distinctions entre les joueurs, qui gagnent, selon le talent qu'on leur reconnaît, entre 200.000 et 500.000 marks (plus d'un million de francs) par saison. Seules quelques grandes vedettes raflent, en effet, les gros contrats publicitaires tels Sepp Maier et surtout Berti Vogts.

Berti Vogts apparaît depuis quelques semaines sur les publicités pour une marque de chocolat, pour des téléviseurs, une société immobilière, des lunettes de soleil portant son nom et une pommade pour sportifs. On le voit également entouré de mobilier anglais et déclarant : « Déjà en 1966, lors de la Coupe du monde en Grande-Bretagne, ces meubles m'avaient tellement plu. »

Une publicité douteuse lorsque l'on sait que la première sélection du joueur de Moenchengladbach en équipe nationale ne date que de mai 1967. Berti Vogts a également écrit une brochure sur le « Mundial » éditée à 100.000 exemplaires.

La revue économique **Wirtschaftswoche** croit savoir que les sommes ainsi gagnées par le capitaine du « onze allemand » tripleront son revenu annuel qui s'élèverait, selon ce journal, à 350.000 marks (87,5 millions de francs).

Pour 100.000 marks, le gardien Sepp Maier s'est pour sa part engagé à fournir chaque jour depuis l'Argentine, un bref commentaire sur son équipe qui passera à la télévision allemande sous forme d'un spot publicitaire pour un fabricant de téléviseurs. Interrogé à ce propos, M. Willy Meyer, président de la Fédération ouest-allemande des Sports, a déclaré : « C'est la loi de l'économie de marché. »

Certains commentateurs sportifs se demandent pourtant ce que représente désormais pour ces vedettes la prime de 60.000 marks par joueur que donnera la Fédération de football en cas de nouveau titre de champion du monde. Ils oublient sans doute le plaisir de jouer et de gagner. En attendant de démontrer qu'ils sont restés les meilleurs sur les pelouses vertes, les footballeurs allemands jouent les vedettes du hit-parade. Ils ont enregistré un disque, « Buenos Dias, Argentina », déjà vendu à 700.000 exemplaires en R.F.A. Chaque joueur a touché 83 pfennigs (près de 2 francs) par disque vendu, soit au total l'équivalent de sa prime en cas de victoire en Argentine.

LE CONGRÈS NE S'EST PAS AMUSÉ

(Jacques FERRAN)

BUENOS AIRES. — Ce qui s'est passé le mardi 30 mai à Buenos Aires dans une immense salle de l'hôtel Sheraton mérite d'être connu, car cela nous concerne tous. Le football ne se déroule pas en effet seulement sur les terrains de jeu. Il est également tributaire des décisions et des querelles qui interviennent dans des salles comme celle de l'hôtel Sheraton.

La F.I.F.A. y tenait son 41e congrès et, d'ordinaire, il ne se passe rien dans un congrès de la F.I.F.A. On fait venir 250 personnes des quatre coins du monde. Cela coûte très cher. Mais on se contente en public de banalités et d'amabilités. Les choses sérieuses sont évoquées et réglées en comité exécutif, ou dans les diverses commissions.

A l'ordre du jour de ce congrès figurait, comme d'habitude, le problème de la Chine. Il empoisonne la plupart des fédérations internationales, comme il a longtemps empoisonné l'O.N.U. Il apparaît chaque année plus difficile d'ignorer près d'un milliard de Chinois, qui commencent à multiplier les occasions de rencontres et de compétitions internationales. C'est le représentant de l'Iran qui a cité ce chiffre impressionnant : depuis 1972, la Chine a joué avec la bénédiction de la F.I.F.A. contre des équipes de soixante-dix-neuf pays du monde entier par rencontres aller et retour. « **Vous ne ferez donc,** a-t-il dit en commentant ce chiffre, **que légaliser une situation qui existe et reconnaître une réalité.** »

Cependant, on le sait, la Chine populaire, dont tout le monde souhaite le retour officiel au sein du football mondial, y met une condition : l'élimination de Taiwan, cette île de presque 30 millions d'habitants, qui s'obstine à prétendre représenter, elle aussi, toute la Chine, alors qu'elle n'en est qu'une province.

HAVELANGE LOUVOIE

Cependant, si l'on était d'accord pour accueillir la Chine, beaucoup répugnaient à sacrifier Taiwan. « **Qu'avait fait de mal à la F.I.F.A. la petite île séparée ?**» demandèrent avec éloquence des pays comme l'Uruguay et l'Argentine. « **Doit-on être éliminé parce qu'on est petit ?** » On était, depuis plusieurs heures, et comme cela se passe chaque fois que ce problème est évoqué, dans l'impasse, lorsque Joao Havelange, qui présidait, proposa de passer au vote non sur l'élimination de Taiwan (motion iranienne), mais sur un amendement du Brésil tendant à confier au comité de la F.I.F.A. et au président le soin de décider qui devait désormais représenter la Chine.

La manœuvre, inspirée de toute évidence par le propre président de la F.I.F.A., était cousue de fil blanc. Havelange n'a jamais caché à ses amis sa volonté d'être le président qui ramènera la Chine dans la famille du football. Mais il sait bien qu'il n'obtiendra pas avant longtemps la majorité des trois quarts nécessaire à la radiation d'un membre. Alors, il avait trouvé ce subterfuge. L'amendement brésilien, n'ayant besoin que de la majorité relative, fut adopté par 57 voix contre 46 et quelques abstentions. Le tour semblait joué.

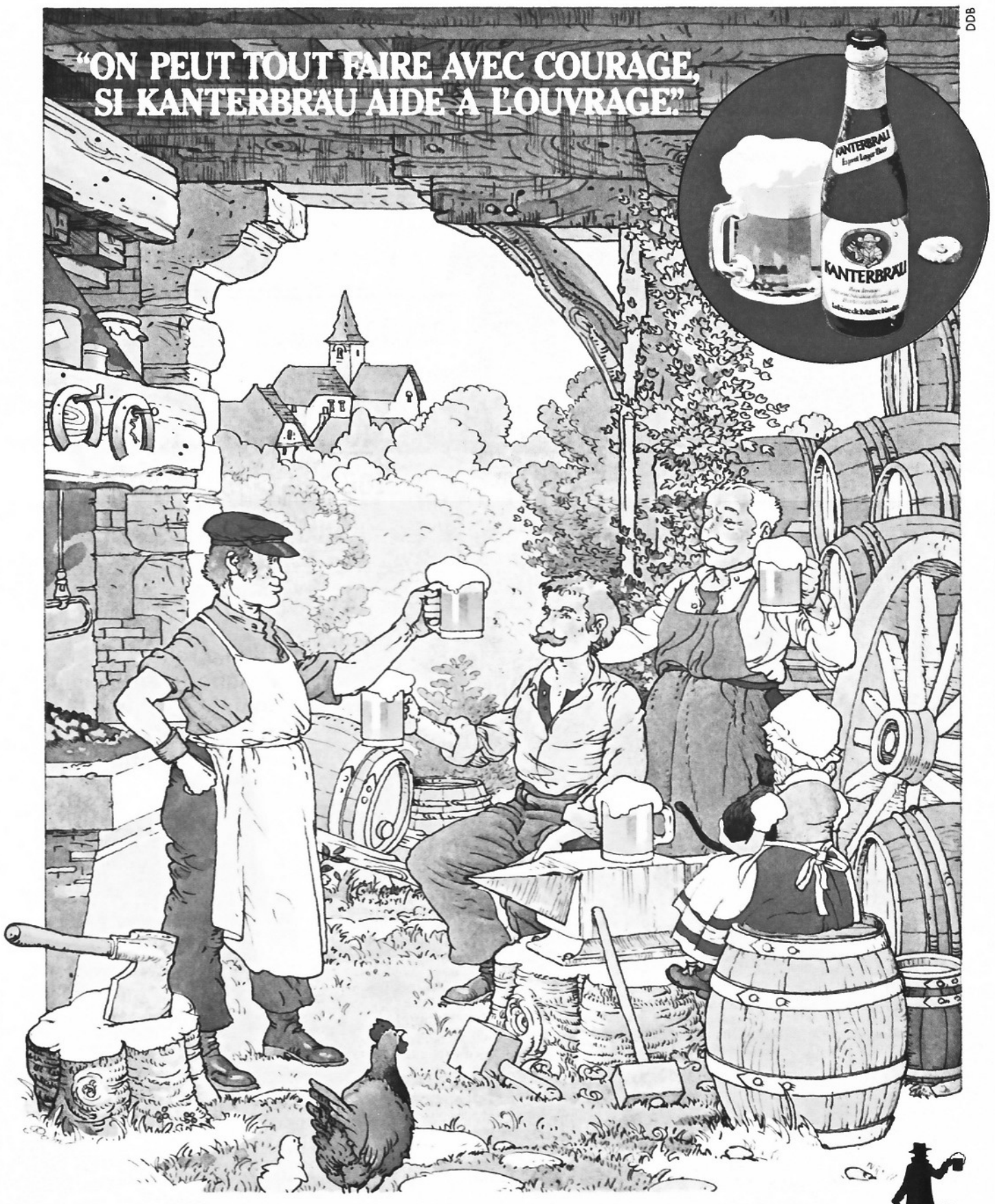
C'était compter sans l'Europe occidentale, et notamment la France, l'Italie, la Belgique, qui estimèrent que la ficelle était trop grosse et incompatible avec la loi et la morale. « **Il est faux,** affirma avec force l'avocat belge, président de sa Fédération, Wouters, **de dire que le congrès est à ce point souverain qu'il peut déléguer ses pouvoirs essentiels à son président. Je ne parle pas de la Chine ou de Taiwan, mais de vous et de moi. N'oubliez pas que ceux que gênent aujourd'hui la règle des 75 % peuvent demain en être les victimes. S'ils ont raison sur la Chine, qu'ils aient raison à la majorité statutaire et non par des manœuvres.** » On eut alors nettement l'impression, pendant un moment, que, si Havelange maintenait sa position et la lettre de l'amendement qui venait d'être voté, la F.I.F.A. allait éclater. Plusieurs délégués menaçaient en effet de quitter la séance.

16, 20 OU 24

Finalement, Havelange s'en tira en interrompant le congrès et en réunissant un comité d'urgence qui décida d'accepter l'amendement, mais de ne l'appliquer qu'après le vote d'un nouveau congrès ordinaire ou extraordinaire. Ainsi avait été éludé, une fois encore, le problème pourtant urgent du retour de la Chine. Les principes étaient saufs, mais on avait le sentiment que les partisans de Taiwan venaient de livrer une bataille pour rien, qui ne faisait que reculer le dénouement inévitable. Et je parie d'ores et déjà pour la participation de la Chine à la prochaine Coupe du monde.

On n'est pas plus avancé, en revanche, sur une autre question dont on espérait que le congrès s'emparerait : le nombre de pays finalistes qui disputeront en 1982 le Mundial en Espagne. On se contenta d'inscrire dans les statuts de la F.I.F.A. cette possibilité. Quant au représentant de l'Espagne, le président Porta, il déclara qu'il accepterait vingt-quatre finalistes en 1982 à condition que le pourcentage des équipes de chaque continent soit le même que maintenant. Ce qui lui attira les foudres de Ganga au nom d'une Afrique qui souhaite toujours voir son quota augmenter. 16, 20, 24 ? Les paris sont ouverts. Havelange a préconisé que, pour intéresser davantage les pays du tiers-monde, on constitue des groupes éliminatoires mixtes rassemblant, par exemple, une équipe d'Europe, une d'Afrique et une d'Asie. Mais ce projet est combattu aussi bien par les Européens, qui répugnent à dépenser du temps et de l'argent pour aller jouer des matches sur d'autres continents, que par les Africains qui pensent qu'ils seraient irrémédiablement éliminés. « **C'est,** affirma Ganga, **comme si je disais à Artemio Franchi : je voterai pour vous comme président de la F.I.F.A. si vous sautez deux mètres en hauteur.** » Peut-être mais on ne voit guère d'autre solution pour amener les joueurs d'Afrique à se frotter plus souvent à plus fort qu'eux et donc à progresser.

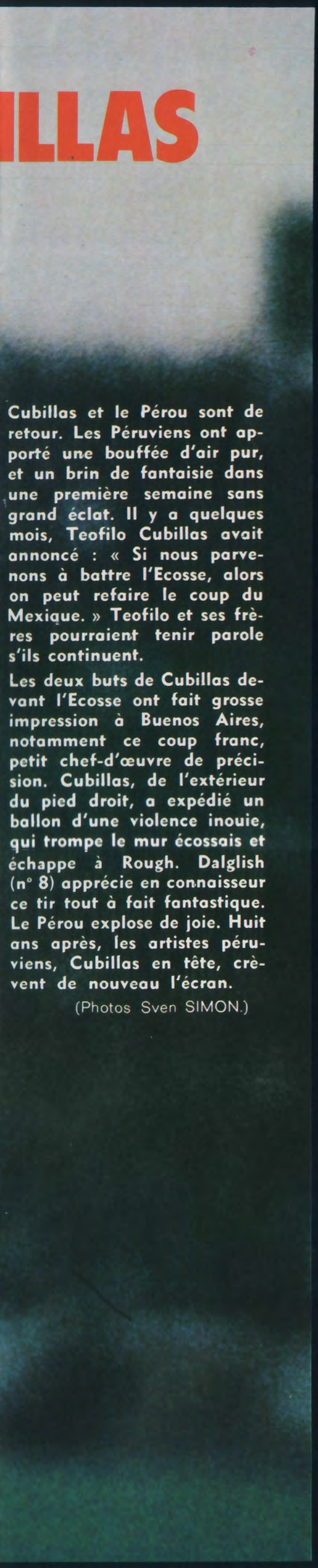
— Les Maximes de Maître Kanter —



Kanterbräu. La bière de Maître Kanter.

LE COUP DE CANON DE CUE

ILLAS



Cubillas et le Pérou sont de retour. Les Péruviens ont apporté une bouffée d'air pur, et un brin de fantaisie dans une première semaine sans grand éclat. Il y a quelques mois, Teofilo Cubillas avait annoncé : « Si nous parvenons à battre l'Ecosse, alors on peut refaire le coup du Mexique. » Teofilo et ses frères pourraient tenir parole s'ils continuent.

Les deux buts de Cubillas devant l'Ecosse ont fait grosse impression à Buenos Aires, notamment ce coup franc, petit chef-d'œuvre de précision. Cubillas, de l'extérieur du pied droit, a expédié un ballon d'une violence inouie, qui trompe le mur écossais et échappe à Rough. Dalglish (n° 8) apprécie en connaisseur ce tir tout à fait fantastique. Le Pérou explose de joie. Huit ans après, les artistes péruviens, Cubillas en tête, crèvent de nouveau l'écran.

(Photos Sven SIMON.)

LE RENDEZ-VOUS DES ETO

(3)

OILES

Le deuxième tour de la Coupe du Monde est terminé, et la moitié des équipes bouclent actuellement leurs valises pour le retour au pays. Mais les images restent, saisies dans l'instant par les yeux magiques de nos reporters photographes. Migueli l'Espagnol, dit « Tarzan », promène sur le jeu son regard de conquistador. Jansen le Hollandais grimace sous la morsure d'un tacle sans pitié et irrégulier de l'Iranien Sadeghi.

Dans une équipe italienne constellée d'étoiles, Romeo Benetti est le véritable pourvoyeur de balles des Bettega, Rossi et autres Cansio. Au four comme au moulin, il s'interpose avec fureur sur un tir de Michel (à gauche) *avant de réconforter le vaincu, en véritable gentleman.*

(Photos Krieger, Lecoq, Pichon)

BENETTI

un drôle de Roméo !

(Victor SINET)

BIENTOT trente-trois ans, dont quinze passés à écumer tous les stades de la péninsule, une réputation nullement surfaite de dur, le désespoir des journalistes, le physique (blond) de l'emploi, c'est Benetti l'anthithèse de Bettega au sein de la Squadra régénérée depuis dix jours. Autant celui qui passe pour le pursang et la « tête d'or » du Calcio peut être avenant, charmant et très causant, autant lui, le percheron, plus souvent occupé à faire comme on dit le ménage sur les terrains, est taciturne, d'un commerce peu agréable. Tout le contraire, en somme, d'un romanesque.

Et, pourtant, il s'appelle Romeo !

Et, pourtant, ce sombre personnage qui semble échappé d'un roman noir de James Hadley Chase n'a d'autre but, dès qu'il a un moment de libre, que celui de retourner chez lui, là-haut, dans l'âpre montagne de l'Adige, pour embrasser sa vieille mère et se consacrer à son hobby : l'élevage des canaris !

Ce ne sont évidemment pas les mauvais coups qui font défaut dans l'historique de sa carrière et l'on cite toujours son règlement de comptes de Bologne, où, provoqué par un jeune audacieux du nom de Liguori, il lui porta un tacle sanglant qui fit hurler le public.

Est-il besoin de l'ajouter, le Liguori en question, « cisaillé » à hauteur des deux genoux, ne reparut pas de sitôt sur un stade — on dit même qu'il ne s'en est jamais remis — et durant de longs mois, l'Italie entière entonna le refrain chaque fois que l'implacable Romeo entrait sur un terrain :

« Benetti assassino, Benetti fuori !... »

Mais le bougre, on s'en serait douté, possède une force de caractère et un courage à la dimension de son rude apostolat, de sorte qu'il a surmonté ce cap, comme tous les autres, sans en paraître autrement affecté dans le jeu :

« Ce qu'il y a d'extraordinaire en Benetti, disait toujours le vieux patron technique du Milan A.C. Nereo Rocco (qui avait, lui aussi, une âme de flibustier !), c'est qu'au contraire des autres il ne pleure jamais. Et, pourtant, il lui arrive de prendre autant de coups qu'il peut en donner ! Mais ce n'est pas pour autant qu'il renonce à sa tâche et, au bout du compte, on peut considérer qu'il remplit son métier bien plus honnêtement que beaucoup de ses pairs. »

Il faut croire que Giovanni Trappatoni n'est pas loin de penser comme son ancien entraîneur puisque, depuis son arrivée à la Juventus — dont il est aujourd'hui le « mister » très estimé — qu'il a fait de Romeo Benetti l'un de ses hommes de confiance. « Il Trap », comme on l'appelle à Turin, est mieux placé que quiconque pour savoir ce que vaut exactement Romeo. Ils ont, en effet, joué ensemble à Milan il y a sept ou huit ans et l'on dit que déjà, à cette époque, Trappatoni était l'un de ceux qui s'entendaient le mieux avec Benetti.

Au demeurant, l'entraîneur de la « Juve » peut toujours alléguer que l'arrivée de Benetti a contribué pour beaucoup à muscler davantage le jeu de son équipe, précisément accusée d'avoir jusqu'alors manqué de rigueur. Et le résultat, avec Benetti, a été singulièrement positif, puisque les « bianconeri », en deux saisons, ont enlevé deux couronnes de champions, et la Coupe de l'U.E.F.A. 1977, n'échouant d'autre part que par malchance en demi-finale de la dernière Coupe d'Europe des champions !

« Quand vous faites le bilan, remarque le Trap, vous constatez que, l'un dans l'autre, Romeo est toujours au nombre des plus réguliers et, j'ose le dire, des plus consciencieux. »

UN PERSONNAGE A PART

Romeo Benetti, pourtant, n'était pas au mieux de sa forme — ça lui arrive aussi — lorsque la Squadra s'envola pour l'Argentine. Il avait, certes, été l'un des moins mauvais, quelques jours auparavant, face à la Yougoslavie et quelques « tifosi » étaient alors venus lui demander des autographes à la sortie du stade olympique.

Mais à l'instar de tous ses camarades, qui forment comme on le sait, l'ossature — et même davantage ! — de l'équipe nationale, Benetti éprouvait le besoin de souffler un peu : la saison avait été exténuante, tant au point de vue physique que nerveux.

On put se demander à cet instant-là si Bearzot n'allait pas sacrifier son vieux baroudeur qui n'en avait « pas piqué une » lors du dernier match de préparation contre le Deportivo Italiano à la « Bonbonera », le stade si typique de Boca Junior. Mais le commissaire technique italien, qui n'est ni moins lucide que Trappatoni, ne céda pas à la tentation d'incorporer Zaccarelli :

« Ragazzi, déclara-t-il aux journalistes, Benetti n'est pas fait, vous le savez bien, pour ce genre de test. C'est notre homme de choc et il le restera ! » Bearzot ne croyait pas si bien dire...

Que les journalistes aient profité de la circonstance pour l'égratigner une fois de plus, voilà qui ne pouvait que laisser l'intéressé de marbre. Depuis le temps, il a de ses rapports avec la presse en particulier, et de ses rapports humains, en général, une conception si spécifique que cet à-côté du métier lui échappe complètement. Nous nous souvenons personnellement d'un petit incident survenu en 1974 à Ludwigsburg, près de Stuttgart, alors que la Squadra préparait la dernière Coupe du monde : nous bavardions ce jour-là avec Sandro Mazzola, qui était le plus délicieux des footballeurs, et comme la conversation durait un peu plus que de coutume, nous vîmes arriver deux fois Romeo Benetti, avec son visage grêlé et sa moustache de travers, qui tira par le bras l'ami Sandro en l'exhortant à se rendre au téléphone :

« Ne faites pas attention, avait souri Mazzola. Certains de mes camarades n'ont pas une idée précise de ce que doit toujours être leur profession... »

A CHACUN SON METIER

On comprend, cependant, que le personnage Benetti, tel qu'il est dans la vie ou sur un terrain, ne soit pas aussi réceptif qu'un Mazzola ou un Bettega à ce genre de considérations :

« A chacun son métier », répondit-il un jour, parodiant un certain Duffuler que nous avons bien connu dans les années 50, à un confrère qui persistait à le faire parler.

Et d'ajouter avant de tourner le dos : « Moi, le football, c'est sur le terrain que ça se passe ! »

Toujours est-il que ce « sentimental » d'un genre particulier possède assez d'aptitudes morales, physiques et techniques pour faire bon an mal an son bonhomme de chemin et, à vrai dire, ce que bon lui semble. On raconte à ce propos qu'il demanda lui-même à s'en aller de Milan, voilà maintenant deux ans, lorsque Gianni Rivera — qu'il ne prisait qu'à demi — chercha à prendre les commandes du club. D'après ce qui se dit, les deux hommes auraient eu une méchante explication et comme Rivera était du côté du manche, Benetti fut échangé avec Cappello, à charge pour Milan d'ajouter un bon paquet de lires. Et dans l'histoire, c'est la richissime Juventus qui a réalisé sa meilleure opération de tous les temps, puisqu'on l'a même payée pour engager un des meilleurs joueurs de la péninsule !

Roméo Benetti, à entendre ses (rares), intimes, notamment Cuccureddu le Sarde, se donne encore deux ou trois ans avant de songer à retourner parmi ses canaris multicolores (et parallèlement auprès de ses parents) à Bolzano. Dans l'immédiat, ce célibataire endurci — il vit, paraît-il, maritalement avec une Turinoise — espère bien poursuivre avec son flair et sa vista de vieux briscard, la double mission que lui ont conjointement confiée Bearzot et Trappatoni.

Quinze ans après ses modestes débuts en série C à Bolzano — d'où il était parti pour Sienne, puis pour Tarante et Palerme, rien que des équipes du Sud et de seconde zone — voici que d'ancien « rossonero » (il joua six ans au Milan AC) se présente en Argentine comme un superbe « condottiere » de la Squadra participant au jeu avec une autorité de bon aloi et marquant même son petit but (contre la Hongrie) de la même façon qu'il « plante ses pions », de temps à autre — et à intervales assez rapprochés — pour le compte de la Juventus.

Un sacré bonhomme tout de même, ce diable de Romeo !

GROUPE III

Mercredi 7 juin à Velez Sarsfield

Autriche bat Suède : 1-0.

Temps printanier. Terrain en parfait état. Bon arbitrage de M. CORVER (Hollande). 40.000 spectateurs. Avertissement : néant. But : KRANKL (43e sur penalty).

AUTRICHE. — KONCILIA**** — SARA*****, PEZZEY*****, OBERMAYER****, BREITENBERGER**** — KRIEGER**** puis WEBER**** (72e), PROHASKA*****, HICKERSBERGER****, JARA**** — KRANKL******, KREUZ****. Total : 49.
SUEDE. — HELLSTROEM***** — BORG****, ROY ANDERSSON***, NORDQVIST****, ERLANDSSON*** — BO LARSSON***, LINDEROTH*** puis EDSTROEM*** (46e), L. LARSSON ***, TAPPER**** puis TORTENSSON*** (36e) — SJOEBERG***, WENDT***. Total : 39.

Mercredi 7 juin à Mar del Plata

Brésil et Espagne : 0-0.

Temps frais et gris. Vent presque nul. Terrain catastrophique, très vite transformé en champ de labour. Arbitrage incohérent de M. GONELLA (Italie). 40.000 spectateurs. Avertissement à REINALDO (Brésil).

BRESIL. — LEAO*** — NELINHO**** puis GIL*** (70e)), OSCAR***, AMARAL***, EDINHO*** — CEREZO***, BATISTA***, DIRCEU****, ZICO*** puis MENDONCA*** (83e) — TONINHO**, REINALDO***. Total : 34.
ESPAGNE. — MIGUEL ANGEL**** — URIA*** puis GUZMAN*** (79e), MIGUELI**** puis BIOSCA*** (50e), MIMARCELINO*** — SAN JOSE***, LEAL***, ASENSI***, CARDENOSA*** — JUANITO***, SANTILLANA****. Total : 36.

Dimanche 11 juin à Mar del Plata

BRESIL b. AUTRICHE : 1-0 (1-0).

Temps frais avec soleil. Vent favorable à l'Autriche en première période, puis au Brésil. Terrain épouvantable. Arbitrage spectaculaire de M. Wurtz (France). 43.000 spectateurs. Avertissement : néant. But : ROBERTO (40e)

BRESIL. — LEAO**** — TONINHO***, OSCAR***, AMARAL****, RODRIGUEZ NETO*** — CEREZO*** puis CHICAO*** (71e), BATISTA****, DIRCEU****, MENDONCA*** puis ZICO (83e) — GIL**, ROBERTO****. Total : 37.
AUTRICHE. — KONCILIA**** — SARA*** puis Weber*** (61e), PEZZEY***, OBERMAYER***, BREITENBERGER**** — PROHASKA****, HICKERSBERGER***, KRIEGER*** puis HAPPICH (83e), KREUZ*** — KRANKL***, JARA****. Total : 37.

Dimanche 11 juin à Velez Sarsfield

ESPAGNE b. SUEDE : 1-0 (0-0).

Temps lumineux et doux. Terrain en parfait état. Arbitrage impeccable de M. Biwersi (R.F.A.). 50.000 spectateurs. Avertissement à BORG (Suède). But : ASENSI (75e).

ESPAGNE. — MIGUEL ANGEL**** — MARCELINO****, BIOSCA****, OLMO*** puis PIRI**** (46e), SAN JOSE**** — LEAL****, ASENSI*****, CARDENOSA****, URIA*** — JUANITO*****, SANTILLANA*****. Total : 44.

SUEDE. — HELLSTROEM***** — BORG***, Roy ANDERSON***, NORDQVIST***, ERLANDSSON*** — BO LARSSON***, L. LARSSON***, NILSSON***, NORDIN*** — SJOEBERG*** puis LINDEROTH**** (67e), EDSTROEM*** puis WENDT**** (60e). Total : 35.

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Autriche	4	3	2	—	1	3	2
2. Brésil	4	3	1	2	—	2	1
3. Espagne	3	3	1	1	1	2	2
4. Suède	1	3	—	1	2	1	3

BUTEURS

2 buts : KRANKL (Autriche).
1 but : REINALDO, ROBERTO (Brésil), SCHACHNER (Autriche), SJOEBERG (Suède), DANI, ASENSI (Espagne).

LA PREMIÈRE FINALE DU

MAR DEL PLATA. — Il n'y aura donc pas de révolution au Brésil, du moins pour l'instant, puisque Roberto, l'avant-centre préféré du président de la C.B.D. Heleno Nunes, a réussi à la trente-neuvième minute à marquer aux Autrichiens le but qui qualifie son pays pour le second tour.

On comprit d'ailleurs, à entendre les chœurs et les fanfares, les furies et les radio-reporters brésiliens, que c'était surtout la victoire qui était demandée pour l'instant aux Brésiliens à défaut de leur réclamer du beau jeu, des combinaisons somptueuses, des envolées dignes du passé.

Car il ne faut pas se leurrer, le Brésil est toujours convalescent. Cette semaine, il a vécu quelque chose d'un peu confus sans que l'on sache très bien si Coutinho a effectivement manqué de « sauter » après le match nul — à tous les points de vue — contre l'Espagne. On sait cependant que Heleno Nunes et la commission technique ont maintenant un rôle bien plus important pour contrebalancer les théories rigoristes de Coutinho. La preuve en est que Roberto, Rodriguez Neto et Mendonça ont fait leur apparition contre l'Autriche. Avec un certain bonheur, en vérité, puisque Roberto a marqué le but de la qualification, tandis que Rodriguez Neto remplissait son contrat et que Mendoça n'était pas loin d'être le meilleur joueur de son équipe.

Mais il reste que le Brésil n'a pas vraiment de quoi claironner, ne battant pas la véritable Autriche, celle de Buenos Aires rigoureuse, méthodique, implacable.

Malgré tout ce que peut en penser Senekowitsch, entraîneur malin, qui a dit après coup: « Nous n'étions pas venus pour spéculer, bien entendu. Nous avions tout intérêt à terminer en tête du groupe 3, parce qu'à tout prendre il est peut-être finalement mieux de tomber avec l'Allemagne au second tour. Alors il faut bien savoir que nous avons donné le maximum devant le Brésil. Simplement nous n'avons pas très bien joué parce que le terrain nous a défavorisés. »

Curieux, à propos, cet acharnement sur une pelouse, dont tout le monde reconnaît qu'elle est très mauvaise mais qui se trouve être la même pour les deux équipes lors d'un match. A son tour, Senekowtsch s'est donc réfugié derrière le même argument que Coutinho lors des deux premiers matches.

Car, pour une fois, l'entraîneur brésilien a trouvé le terrain de Mar del Plata acceptable, comme si le simple fait d'avoir gagné le match et d'avoir obtenu la qualification pour le second tour lui avait fait prendre conscience qu'il n'était pas vraiment sérieux d'accuser le mauvais état du terrain pour justifier les piètres parties jouées contre la Suède et contre l'Espagne.

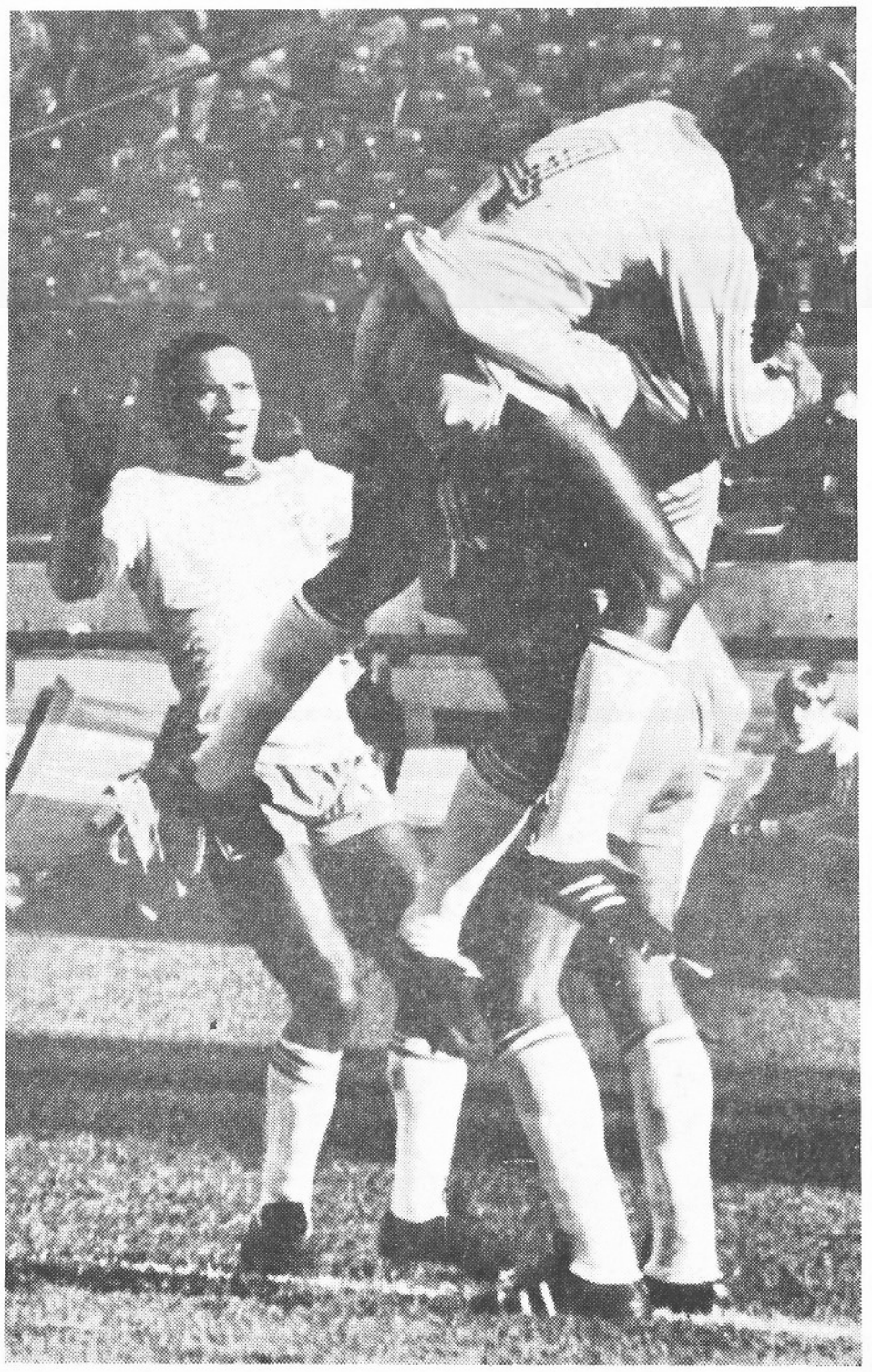
Au vu de son match contre l'Autriche un peu plus percutant que les deux précédents, il est en effet probable que le Brésil 78 vaut quand même mieux que ce qu'il a montré en ces deux tristes occasions. Parce que des garçons comme Dirceu, Mendoça, Roberto ont donné contre l'Autriche une image plus reluisante du football de leur pays. Parce qu'il est vraisemblable que les changements de joueurs ont été profitables à l'ensemble. C'est d'ailleurs Coutinho lui-même qui remarquait après le match :

« Roberto et Mendoça m'ont vraiment donné satisfaction. Le premier car il est pénétrant et possède une bonne frappe de balle. Le second, parce que c'est un fin technicien capable d'apporter du rythme à l'ensemble. »

Mais Coutinho ne veut pas non plus enterrer Reinaldo et Zico, dont il a pris résolument la défense dans ses commentaires d'après match. En pensant certainement aux épines qui l'attendent maintenant.

L'entraîneur du Brésil ne se cache pas de toute façon que les affaires sérieuses vont seulement commencer, même s'il lâcha d'abord après la victoire de son équipe sur l'Autriche : « Nous venons de gagner notre première finale. » Bien vite il nota : « Le vrai Mundial va démarrer avec le second tour puisqu'il reste les grandes équipes. Or c'est là que l'on peut parler de moments décisifs, d'heures difficiles. Mais je continue de croire en nos chances. »

Il faudra simplement que la pagaille ne s'installe pas dans son équipe puisque dorénavant quelques remplaçants à l'origine ont pris la place de ceux qui se croyaient « titulaires pour toujours ». Il faudra aussi que ce Brésil dont Coutinho raffole de dire qu'il a une bien meilleure défense qu'en 1970 se mette à marquer des buts. Car pour l'instant, Reinaldo et Roberto, les avants-centre, n'ont levé ls bras qu'une fois chacun. Et encore Roberto a-t-il bénéficié dimanche de l'erreur d'appréciation de Pezzey, le libero autrichien. Sans quoi, le Brésil n'aurait peut-être pas gagné un seul match lors du premier tour. Et Coutinho aurait certainement eu l'air moins détendu qu'en cette fin d'après-midi ensoleillée où Mar del Plata se mit à danser la samba. Comme si cette «première finale» gagnée était la vraie, la grande du 25 juin...



Roberto vient de marquer le but qui qualifie le Brésil pour le second tour. Amaral l'étreint. Mendoza accourt pour faire de même.

Kurt Jara : l'Autrichien du soleil

MAR DEL PLATA. — Dimanche, devant les Brésiliens, à Mar del Plata, le numéro 11 autrichien, Kurt Jara, faillit bien réaliser un exploit. Il rata d'un cheveu l'égalisation, en deux occasions, au cours de la seconde mi-temps, réalisant alors deux actions techniques d'une grande pureté. Sur la première, il effectua une reprise de volée du pied gauche qui expédia le ballon au ras de la transversale brésilienne, et sur la seconde, après s'être placé toujours sur son pied gauche, il décocha un tir d'une puissance inouïe qui faillit bien là aussi tromper Leao. Jara fut, somme toute, le seul attaquant autrichien dangereux pour le gardien brésilien ; il évolue pourtant en faux ailier gauche, et le plus souvent au milieu du terrain, d'où il aime partir pour des tentatives de débordement. Ainsi retrouve-t-il le rôle d'avant de pointe qu'il tenait au début de sa carrière, bien qu'il ait depuis enrichi son bagage tactique au cours de ses pérégrinations à travers l'Europe. A vingt-huit ans, Kurt Jara a traîné en effet ses guêtres un peu partout et en particulier en Espagne. Il est d'ailleurs le seul Autrichien du Mundial, avec son entraineur Senekowitsch, à parler l'Espagnol. Il est vrai qu'il a joué pendant trois ans à Valence, en Espagne, où il fut le partenaire de Keita, qui était son grand ami et avec lequel il sortait souvent aux environs de Valence, au bord de la mer. Jara possède d'ailleurs un nom assez ibérique, que les Espagnols prononçaient à leur façon (Rara), et il s'était très bien adapté au climat et à l'ambiance espagnols, mais quand Kempes, l'Argentin, arriva, il y a deux saisons, à Valence, Jara dut faire ses bagages et remonter vers le nord. Il ne repartit pourtant pas directement en Autriche, mais signa dans la Bundesliga allemande pour le club de Duisbourg, dont il porte toujours les couleurs.

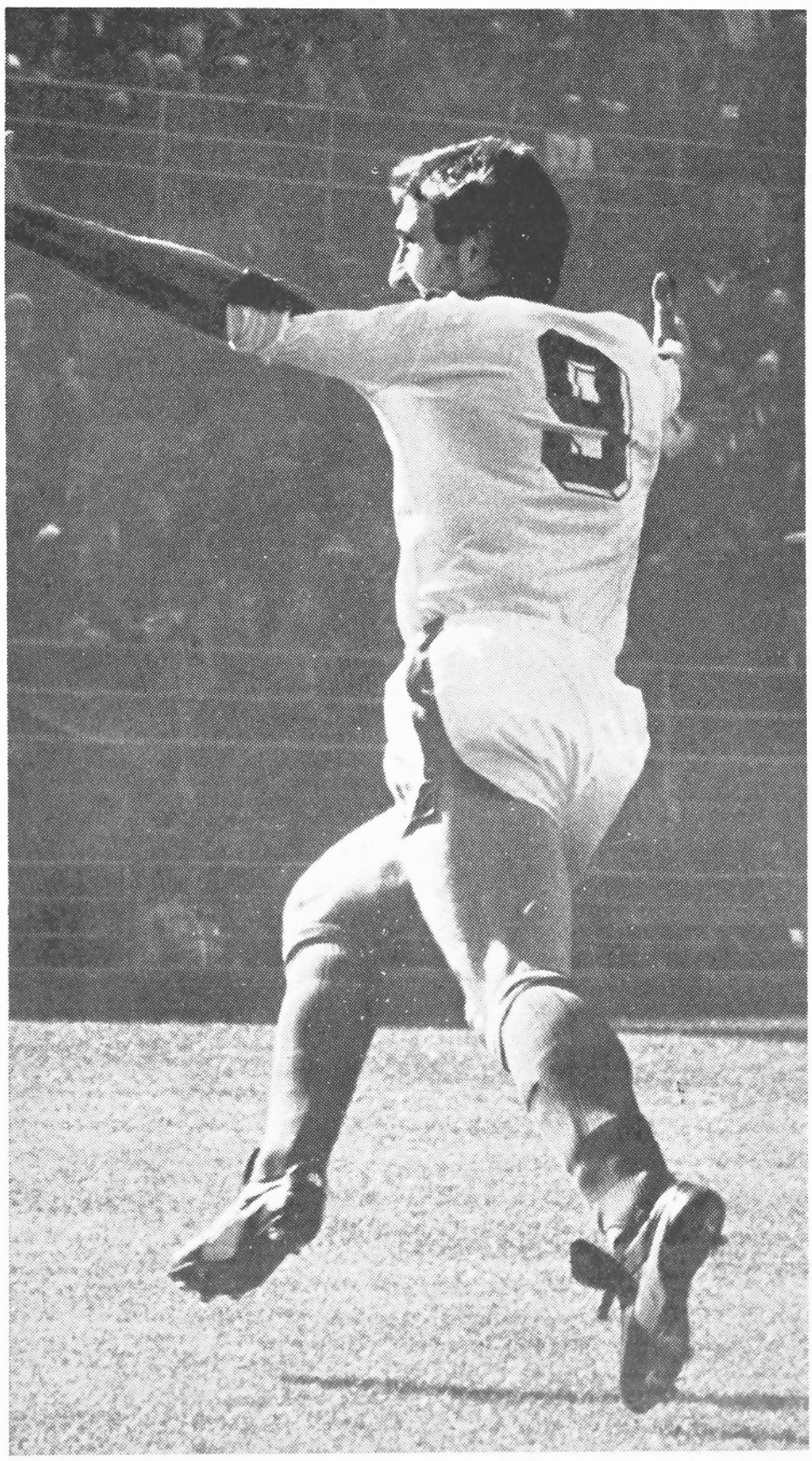
Il fait ainsi partie des « légionnaires » de Senekowitsch, ces joueurs autrichiens évoluant à l'étranger que le sélectionneur a rappelés pour la circonstance et qui confèrent à l'équipe autrichienne plus d'expérience et de maturité. Ainsi, Jara a-t-il contribué avec Krankl à hisser le football autrichien jusqu'au second tour de ce Mundial, dont il aura été l'une des révélations.

J.-Ph. R.

BRÉSIL

Claude Chevally

L'Autriche aura été une des révélations de ce premier tour avec une qualification qu'elle doit, en partie, à son avant-centre Johann Krankl.



Il explose de joie après son but contre l'Espagne.

AUTRICHE : FATIGUE OU DÉCONTRACTION ?

(J.-Ph. Rethacker)

MAR DEL PLATA. — On n'a pas reconnu ici cette équipe autrichienne qui avait obtenu sa qualification à Buenos Aires avec tant de brio et de maîtrise tactique. Battue par les Brésiliens, la formation de Senekowitsch a semblé un peu lasse et beaucoup moins rigoureuse en défense. Certes, les joueurs viennois étaient détendus et même déconcentrés, puisqu'ils tenaient déjà leur qualification et jouaient seulement pour la première place. Mais cela ne peut expliquer qu'en partie leurs erreurs et leur inefficacité. Dès le départ du match, l'équipe autrichienne s'organisa de façon défensive. Devant le gardien Koncilia s'installèrent cinq hommes, les deux latéraux Sara et Breitenberger, le libero Obermayer, le stoppeur Pezzey, qui prit en charge l'athlétique avant-centre brésilien Roberto, effectuant sa rentrée et enfin un défenseur-joker Krieger qui, milieu de terrain théorique, se comporta pratiquement comme un arrière supplémentaire, avec d'autant plus d'aisance qu'il est lui-même libero dans son club de Bruges. Krieger resta presque toujous à hauteur de sa défense. Et il fit ainsi office soit de latéral, soit de stoppeur, soit de libero quand le titulaire du poste allait de l'avant.

C'est là une première caractéristique tactique qu'il faudra suivre dans le second tour, car elle mérite une attention particulière, puisqu'elle permet à l'équipe autrichienne de conserver à tout moment un équilibre entre l'attaque et la défense. Cela n'empêcha pas pourtant le système défensif autrichien de craquer et de s'entrouvrir en deux ou trois occasions, en particulier sur le but de Roberto. Le stoppeur Pezzey, qui est un footballeur extrêmement élégant, racé, porté sur l'offensive, devra veiller à serrer son marquage et son attention d'un bout à l'autre du match s'il ne veut pas connaître d'autres désagréments dans le second tour. Il faudra enfin que les attaquants autrichiens, Krankl en particulier, très effacé dimanche, soient moins isolés et placés dans des situations moins délicates. Le milieu de terrain autrichien fut à ce propos fort coupable et maladroit dans la manœuvre, perdant beaucoup de ballons malgré le nombre imposant de joueurs qui le constituent et malgré les remontées rapides des défenseurs, tout cela réduisant les distances et permettant de pratiquer un jeu précis.

Pourtant, on perdit beaucoup trop le ballon dans le camp viennois ! La fatigue ? On en saura plus long cette semaine, comme on en saura plus aussi sur l'état de fraîcheur de tous les héros du premier tour. Car il n'est pas dit que les premiers partis seront les premiers arrivés. Une épreuve comme la Coupe du monde est terriblement éprouvante avec sa répétition de matches et ses exigences physiques impitoyables. Sans doute pourrait-on retrouver à l'arrivée des équipes qui auront su ménager leur monture et pratiquer un football économique, celles qui, en particulier, n'auront pas entamé l'épreuve en pleine forme physique, mais qui monteront au fil des rencontres. A ce propos, Autrichiens et Brésiliens qui ont suivi un chemin inverse au cours de ce premier tour, pourraient bien connaître dans le second des fortunes différentes et ne plus présenter le même visage.

Offre Spéciale

16
Cartes postales
en couleur
des équipes finalistes et le
POSTER GÉANT 90 x 64 cm
pour les collectionner **24 F.** port compris

Coupon réponse à retourner à : **INDECO B.P. 330 94153 RUNGIS**

Je désire recevoir : ☐ POSTER avec les cartes couleur à 24 F par POSTER

NOM : _____ Prénom _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Ci-joint ☐ chèque bancaire ☐ virement C.C.P.

GROUPE **III**

DOMMAGE, L'ESPAGNE

(Victor Sinet)

BUENOS AIRES. — C'était dimanche le jour de fermeture à Velez Sarsfield qui est certainement le plus beau stade de football de ce Mundial 1978, non seulement par sa conception très futuriste, mais aussi par sa pelouse autrement moins friable que celle par exemple, de Mar Del Plata.

Pour ce dernier match dans le Nord de la grande métropole argentine il y avait comme à l'habitude cinquante mille spectateurs, dont beaucoup d'Espagnols comme bien l'on pense, et ceci contribua à mettre une ambiance extrêmement colorée, bruyante et fort sympathique.

On savait que les Espagnols, perdu pour perdu, nourrissaient l'intention de finir cette Coupe du monde beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient commencée et le moins que l'on puisse dire est qu'ils ont tenu parole.

Il est vrai que l'équipe ibérique, retouchée en conséquence, avait affaire à un adversaire suédois plus ou moins démobilisé depuis son échec du mercredi précédent face à l'Autriche, un adversaire qui, si l'on veut, favorisa donc ses plans.

Toujours est-il que durant les quatre-vingt-dix minutes de cette ultime rencontre éliminatoire dans le groupe III, l'équipe de Ladislao Kubala s'est amplement rachetée en pratiquant un jeu extrêmement spectaculaire et en dominant son sujet avec une autorité et un allant qui doivent donner plein de regrets aujourd'hui à ses supporters comme à ses responsables.

Il fallut d'ailleurs toute la vigilance et tout le brio d'un Ronnie Hellstroem qui aura multiplié en pure perte les prouesses dans ce Mundial pour empêcher la Suède de connaître un échec plus cinglant. Il est vrai que Hellstroem en a l'habitude il avait également fait avorter toutes les offensives autrichiennes quelques jours auparavant.

Si bien que l'on pouvait regretter à son endroit qu'il n'ait pas été le dernier rempart d'une sélection plus compétitive.

Les Espagnols donc, ont voulu mettre un point d'honneur à s'en aller en beauté et aussi à défendre autant que possible leurs dernières chances de qualification. Mais même lorsqu'on apprit par le tableau électronique que le Brésil menait contre l'Autriche, les coéquipiers de Asensi continuèrent à mener leur affaire tambour battant comme si l'essentiel pour eux était bien d'abord de se réhabiliter.

On peut donc dire dans cette optique, qu'ils se sont conduits dimanche comme des toreadors pensant davantage aux oreilles qu'à la queue !

Après bien des tentatives qui échouèrent sur ce diable d'Hellstroem, ce fut le vieux lion catalan Juan Manuel qui trouva enfin l'ouverture à la 75e minute et qui donna donc à l'Espagne la victoire qu'elle avait tant recherchée. C'était juste et c'était même très joli. Ce but fut la conséquence d'un mouvement collectif fort bien mené, un mouvement auquel participa bien évidemment le remuant et insaisissable ailier madrilène Juanito qui fut de toute évidence la grande révélation de la partie.

Juanito et Asensi ne furent pas les seuls joueurs qui tinrent un rôle prépondérant dans cette partie qui comptait surtout pour le prestige et pour cause. En effet après la déception du premier match face à l'Autriche, Kubala avait choisi d'offrir leur chance à d'autres attaquants, principalement les deux Madrilènes Santillana et Juanito, et l'on se souvient que, déjà le mercredi précédent, à Mar Del Plata, ces deux-là avaient été à deux doigts de faire tomber le Brésil.

Dimanche, Juanito et Santillana soutenus par le trio intermédiaire Asensi, Leal, Cardenosa, ont fait beaucoup mieux. Ils ont non seulement contribué à la victoire de leur équipe mais également fait tout le spectacle.

Ralf Edstroem, une balle de la tête. Une habitude pour le Suédois.

En outre, cette équipe espagnole qui peut aujourd'hui exprimer des regrets comparables à ceux de la France en ce sens qu'elle aurait pu se qualifier si elle n'avait pas raté son entrée en scène, valut aussi par une défense extrêmement sure, au contraire de ce qu'elle avait montré le premier jour. Miguel Angel et ses partenaires ne laissant pratiquement aucune initiative à leurs adversaires.

L'Espagne donc, a bien fini son parcours et, compte tenu de ce qui s'était passé précédemment, on ne pouvait pas lui en demander davantage.

En revanche, on gardera un assez fâcheux souvenir de cette équipe suédoise qui, tout au contraire, avait bien commencé face au Brésil, mais qui s'est effritée au fil des jours, se laissant d'abord bousculer par l'Autriche et terminant, comme nous l'avons dit, au pas contre l'Espagne. C'est sûr, la Suède a été une désillusion d'autant plus grande qu'elle avait donné des espérances certaines au départ. Dommage pour Hellstroem, répétons-le, qui a tout fait pour éviter le pire. Et dommage également pour des garçons comme Nordqvist, Bo Larsson, Andersson et Edstroem qui auront achevé là leur carrière internationale pourtant très méritoire, d'assez médiocre façon.

OMBRES ET LUMIÈRES A VELEZ SARSFIELD

BUENOS AIRES. — Ce n'est pas sans regret que l'on a quitté, une dernière fois dimanche après-midi, le stade de Velez Sarsfield qui est certainement un modèle d'architecture en matière de football.

Avec ses deux tribunes superposées à la verticale de chaque côté, avec sa visibilité parfaite de quelque endroit où l'on puisse se trouver, avec son terrain si proche et son confort, le stade du nord de Buenos Aires aura été certainement l'un des plus adaptés aux besoins de ce Mundial.

En outre il dispose d'une pelouse parfaite qui jure considérablement avec celle, par exemple, de Mar del Plata qui était un véritable désastre pour les joueurs.

D'autre part, il faisait dimanche un temps superbe à Buenos Aires et cela ne mettait que davantage en valeur les installations de ce stade de la mode sud-américaine. Un stade qui fait, paraît-il, l'orgueil des supporters de Velez Sarsfield qui est, comme on le sait, l'un des grands clubs de la capitale argentine.

En cette ultime circonstance, Velez Sarsfield nous aura donc fait vivre un spectacle d'ombres et de lumières, car si tout était lumineux, à commencer par l'Espagne, on n'en est que plus désolé de savoir, d'une part, que dorénavant cette si magnifique enceinte ne servira plus en Coupe du monde, et, d'autre part, de se dire que cette équipe d'Espagne, si inspirée, va devoir, comme la France, rentrer chez elle, alors qu'elle avait, assurément, un rôle éminent à jouer.

Oui, Velez Sarsfield, c'était bien, en cette superbe journée du 11 juin, le stade des ombres et des lumières.

V. S.

en exclusivité absolue...

LA COUPE DU MONDE 1978

en Argentine

SUR FILMS SUPER 8 COULEUR

dès la rentrée de Septembre 1978

IDE FRANCE VOUS PROPOSERA LES PLUS GRANDS MATCHES DE LA COUPE DU MONDE 1978

RAPPEL DES FILMS ENCORE DISPONIBLES :

		muet	sonore	
France-Irlande	1 bobine	120 F	180 F	Prix spécial pour les 4 bobines
France-Bulgarie	2 bobines	240 F	360 F	En muet : 400 F + 20 F d'envoi
France-Brésil	1 bobine	120 F	180 F	En sonore : 600 F + 20 F d'envoi

+ 5 F de frais d'envoi par bobine

Règlement par chèque bancaire ou postal joint à la commande ou contre remboursement.

IDE FRANCE – 29, rue Voltaire - 92250 La Garenne-Colombes

JUANITO, LA FLÈCHE DU REAL

BUENOS AIRES. — On sait que l'équipe espagnole avait mal débuté dans ce tournoi final du Mundial à cause d'un dispositif offensif qui avait valu pas mal de critiques au sélectionneur Kubala, l'hispano-argentin Ruben Cano et le Basque Dani ne s'étant jamais trouvés le jour du premier match décisif contre l'Autriche.

Certes, cet après midi là, à Velez Sarsfield, le petit Dani avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour surprendre la solide défense d'Autriche. Mais, mal soutenu, il n'avait pu qu'inscrire un but qui ne suffisait pas.

Depuis, Kubala a compris qu'il lui fallait tenter autre chose et c'est ainsi que, dès le mercredi précédent, à Mar del Plata, il avait fait entrer en jeu ses deux attaquants madrilènes : Santillana et Juanito. Cela ne donna rien dans un premier temps mais, en revanche, dimanche, toujours dans le stade de l'extrême nord de Buenos Aires, Juanito et Santillana ont fait un match extrêmement plein qui a permis à l'Espagne d'exaucer son dernier espoir, celui de quitter cette Coupe du monde, la tête haute.

Dans ce genre d'idées, on doit tout particulièrement mentionner les mérites de Juanito qui fut certainement, avec le demi catalan Asensi, le grand bonhomme de cette rencontre pour l'honneur.

Juanito, qui s'appelle de son vrai nom Juan Gomez, a un peu plus de vingt-trois ans. Il est depuis quelques saisons déjà l'un des attaquants les plus populaires du Real Madrid et il fait la joie des spectateurs du stade Santiago Bernabeu par ses arabesques et par ses dribbles qui le font ressembler à un toréador dans l'arène. On dit que lorsque Juanito donne son récital, beaucoup de mouchoirs s'agitent dans les tribunes de Chamartin. On a d'ailleurs pu s'en faire une idée à l'occasion de son match contre les Suédois.

Sans cesse en mouvement, se déplaçant sur tout le front de l'attaque, accélérant, distribuant le jeu, tentant sa chance chaque fois que l'occasion se présentait à lui, le très pénétrant ailier madrilène fit un match de toute beauté et le public de Velez Sarsfield, en majorité de souche espagnole, lui fit une ovation du tonnerre à la mi-temps comme à la fin du match.

Juanito est depuis un bon moment déjà l'un des atouts du sélectionneur Kubala. On s'étonne seulement que ce dernier n'ait pas voulu l'incorporer tout de suite dans l'équipe lors du match si désastreux contre l'Autriche. Gageons qu'aujourd'hui, le directeur technique de la sélection espagnole doit le regretter vivement car, sur ce qu'a montré Juanito face aux Suédois, il était fort bien capable de causer également de gros problèmes aux Autrichiens.

En un mot comme en mille, le petit prodige du Real avait largement sa place parmi les meilleurs spécialistes de ce Mundial.

V. S.

Juanito, aux prises avec le Suédois Nilsson, fit une apparition trop tardive pour changer le cours des événements. L'Espagne quitte la scène avec ses regrets.

BRÉSIL-ESPAGNE : LA PEUR DE PERDRE

MAR DEL PLATA. — Ce fut longtemps un spectacle affligeant, ce Brésil-Espagne, dont on craignait beaucoup ici, d'ailleurs, qu'il ne dégénère, tant les deux équipes sont surtout réputées maintenant pour leur intransigeance en défense. Moyennant quoi, le score indique effectivement que les attaques sont restées silencieuses, mais sans que dans l'ensemble les défenseurs des deux camps aient eu recours à des moyens illicites pour parvenir à leurs fins. Toute petite satisfaction au milieu d'un océan de désillusion.

Car si certains pensaient après une entrée en matière ratée contre la Suède, que le Brésil allait s'améliorer il fallut bien convenir que le deuxième show carioca fut encore une fois essentiellement le fait de cette foule colorée et bruyante qui supporte des joueurs n'ayant visiblement plus grand rapport avec leurs aînés de la demi-génération précédente.

Zico n'est donc pas le Pelé blanc. Batista, en qui Pelé voyait un harmonieux panachage des qualités de Tostao et de Jairzinho, n'est rien de plus qu'un de ces milieux de terrain qu'on fabrique de plus en plus à la pelle, en leur consignant de couvrir le plus de terrain possible. Et Rivelino, pour comble de malheur, n'était pas là.

Ce triste Brésil, l'Espagnol Cardemosa, faillit le renvoyer dans ces foyers. Sa coupable maladresse accorda un sursis aux joueurs de Coutinho. C'était tout ce qu'ils pouvaient espérer sur leur médiocre prestation.

QUAND KRANKL DYNAMITE (aussi) LA SUÈDE

BUENOS AIRES. — Depuis leur victoire sur l'Espagne dans un stade de Velez-Sarsfield pourtant tout acquis à la cause adverse, on savait que les Autrichiens étaient à même de faire souffrir leurs autres rivaux du groupe III et leur réussite au détriment des Suédois, sur le même terrain, l'a pleinement confirmé !

Pourtant, les Scandinaves s'appuyaient sur une organisation de jeu autrement plus ordonnée que celle des Espagnols et l'on sait qu'en outre, les Tapper, Nordqvist, Bo Larsson, Linderoth et autres Sjoeberg ne sont pas du genre que l'on manœuvre facilement. Mais à la froide technique de la Suède, l'Autriche a répondu par une technique tout aussi sûre et de surcroît plus disciplinée. C'est comme ça qu'après une longue période de stabilité dans le jeu, les footballeurs d'Europe centrale ont nettement pris le pas sur les Nordistes.

On se souviendra longtemps, à ce propos, des formidables incursions du puissant autant que pénétrant Hans Krankl qui s'offrit le luxe à lui seul, dans la dernière demi-heure, de mettre au martyr toute l'arrière-garde suédoise, au point qu'il fallut une super-partie du portier Ronnie Hellstroem (encore une fois parmi les meilleurs spécialistes du monde, lui qui l'avait déjà été en 1974) pour éviter une déroute à ses camarades. On peut dire que ce diable de Krankl, aujourd'hui convoité par de nombreux clubs — et en passe, semble-t-il, de signer au F.C. Barcelone — est vraiment le grand puncheur annoncé et l'on s'explique dorénavant mieux comment il a pu être le « soulier d'or » européen de **France Football** juste avant de venir exercer d'autres ravages en Argentine ! Nous en reparlerons.

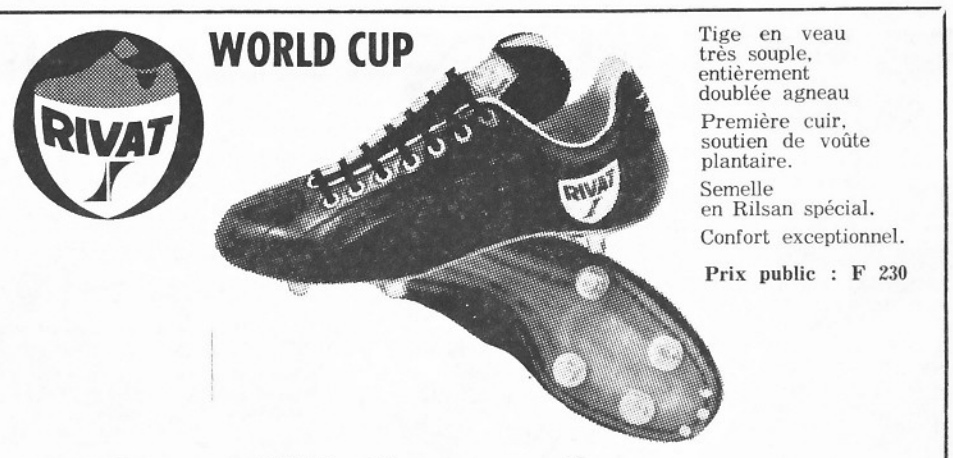
Il faut reconnaître que l'équipe entraînée par Helmut Senekowitsch est au nombre de celles qui ont su mener jusqu'alors leur affaire avec une intelligence et un sang-froid vraiment admirables. Tant par son dispositif de défense et de contre-attaque que par le rayonnement de ses nombreuses individualités de réelle valeur, l'Autriche a donné un bel échantillon de ce que peut être le football à partir d'un esprit à l'anglaise où le calme, la clairvoyance et la méthode constituent toujours des arguments frappants.

On ne sait plus au juste qui féliciter dans cette formation qui aura été la première révélation collective du tournoi et que le public de Velez-Sersfield a saluée deux fois par de vibrants « olé » !

Oui, qui de Robert Sara le capitaine exemplaire dont on peut dire qu'il demeure à 32 ans un des plus sûrs arrières latéraux d'Europe, de Bruno Pezzey le stoppeur souverain que l'on n'a pas tort de comparer à Beckenbauer, de Herbert Prohaska le virtuose qui tire les ficelles avec tant de maestria, de Hickersberger le chien de berger qui se promène à la manière de Neeskens à travers tout le terrain, de Koncilia le portier si sûr et adroit, de Kreuz le buffe ou de Sara la flèche ?

Tous, assurément, forment par leurs qualités disparates et complémentaires à la fois un bloc parfaitement homogène qui n'a peut-être pas fini de nous surprendre. Suivez bien l'Autriche dans ce Mundial. Elle en vaut la peine.

V. S.



Tige en veau très souple, entièrement doublée agneau

Première cuir, soutien de voûte plantaire.

Semelle en Rilsan spécial.

Confort exceptionnel.

Prix public : F 230

RIVAT Chaussures de sport

Zone Industrielle 25100 ROMANS Tél. (75) 02-25-31

...en direct du mundial...

LES ESPAGNOLS EN CHASSE

Le Mundial est aussi un énorme marché aux vedettes. Les clubs espagnols y ont dépêché leurs émissaires, le plus souvent l'entraîneur ou le directeur sportif et c'est Lucien Muller qui a ferré le premier gros poisson pour Barcelone en la personne de Josef Krankl, l'Autrichien.

D'autres ont des contacts bien avancés : ainsi Garcia Traid (Betis) avec Houseman et de la Concha (Séville) avec Bertoni.

■ L'arbitre, Olive Thomas, s'est fait traiter abondamment de « fillio da puta », par les Brésiliens, après avoir refusé le but de Zico, à la dernière seconde. « Je ne comprends pas l'espagnol, disait-il, avec humour, mais j'ai tout de même compris. »

■ « Si l'Argentine et le Brésil disputent la finale, celle-ci se terminera à trois contre trois, tellement nombreux seront les expulsés de chaque côté », a déclaré au cours de la semaine passée Henry Kissinger. L'ex-secrétaire d'Etat américain (candidat à la présidence de la Fédération) a ajouté : « Mais je vois plutôt l'Allemagne de l'Ouest

■ A Mar Del Plata, pour le match Brésil - Autriche, la désignation de Robert Wurtz, comme arbitre, avait soulevé quelques vagues au sein de la délégation autrichienne. Les Viennois avaient fait perfidement remarqué que l'arbitre français entretenait, depuis plusieurs années, des relations très amicales avec les dirigeants brésiliens et qu'il avait effectué plusieurs séjours au Brésil. Originalité, pour ce match, notre Alsacien avait pour juges de touche, un Syrien, Farouk Bouzo, et un Ethiopien Gebreyesus Tesfaye.

■ Krankl — il n'est pas le seul — reçoit beaucoup de visites durant ce Mundial. Les clubs espagnols, notamment, s'intéressent beaucoup à lui.

LE PORTEFEUILLE DE PELE

Pelé a eu une très forte émotion après le match Brésil-Espagne, quand il quitta la tribune de presse, il s'aperçut qu'il avait perdu son portefeuille avec tous ses papiers et une somme rondelette de dollars. Mais quand on s'appelle Pelé, on attendrit les plus grands voleurs. Cinq minutes après sa découverte, Pelé voyait arriver un jeune employé du stade, chargé de placer les journalistes dans la tribune de presse, qui lui remettait son bien. Pour le récompenser et le remercier, le roi lui a donné cent dollars. Mais comme a dit le jeune étudiant, héros de cette histoire : « J'aurais plutôt payé pour rendre ce service à Pelé, qui a toujours été mon idole. »

■ Opinion de Pelé : « C'est la force physique qui paiera dans le deuxième tour. On pense alors aux Allemands, mais ils n'ont plus leurs phénomènes de 1974. Je pense plutôt aux Polonais. »

■ Les oreilles de Kubala ont dû siffler encore plus que celles de Hidalgo, après l'échec espagnol. La presse ibérique, pour se référer à la défaite contre l'Autriche, ne parle plus que du « désastre de Velez » et les critiques pleuvent dru : « Triste... Cahotique... Douloureux... Décevant... Ridicule... »

■ Senekowitch, l'entraîneur de l'Autriche, l'avait dit, avant le Mundial : « Autriche - Espagne, le premier jour, sera un match à la mort. Celui qui le gagnera sera qualifié.

■ Roland Hattenberger, l'Autrichien du VFB Stuttgart, a terminé son Mundial. Dans un choc avec le gardien Koncilia, à l'entraînement, il s'est abîmé un genou.

■ Les Suédois, comme les Allemands, ont reçu chacun, en cadeau, un appareil vidéo-cassettes. Ça fonctionne !

LE DUO BENI

Un second match Brésil-Espagne s'est disputé jeudi dernier dans l'une des plus célèbres boites de nuit de Mar del Plata. D'un côté un Espagnol, Julio Iglesias, chanteur professionnel de son état (l'une des idoles du public ibérique), de l'autre, un Brésilien, Pelé qui, aux yeux du monde entier, reste monsieur football. Les deux hommes se sont d'abord congratulés chaleureusement avant d'entamer un duo, à la plus grande joie de l'assistance. Il faut dire que pour Pelé ce n'était pas un début, puisque le roi a déjà enregistré plusieurs disques.

Le match retour n'a pas eu lieu sur un terrain, mais cela aurait très bien pu se faire, et Julio Iglesias n'aurait certainement pas été ridicule, car il fut effectivement pendant plusieurs années, le gardien de but (très doué, parait-il) de l'équipe amateurs du Real Madrid.

■ Un jeune étudiant de 17 ans, Sergio Gustavo Pellicer, aurait, selon la presse argentine, trouvé, dans la salle de presse de Mar del Plata, le portefeuille de Pelé contenant 2 milions de pesos (12.000 F). « Pelé est mon idole, déclara-t-il après avoir rendu le portefeuille, et j'ai éprouvé en me trouvant en sa présence une sensation difficile à décrire. » Le roi a offert cent dollars à son gentil sujet pour son honnêteté.

■ Nelinho, l'arrière brésilien, tient un compte précis des buts qu'il a réussi depuis ses débuts en compétition, il y a quinze ans : il en est très exactement à 100. Dont pas un seul de la tête !

■ Pelé, qui assiste à la Coupe du monde comme envoyé spécial d'une télévision venezuelienne, a quitté précipitamment Buenos Aires en apprenant qu'il était, pour la troisième fois, père d'une petite fille. Celle-ci, née avant terme, n'a sans doute pas voulu attendre la fin du Mundial pour venir au monde. Si tout se passe bien, Pelé quittera New York très vite pour retourner en Argentine.

■ Une messe mortuaire à la mémoire de Santiago Bernabeu a été dite à La Martona, retraite argentine de la sélection espagnole.

GROUPE IV

Mercredi 7 juin à Mendoza

Hollande et Pérou : 0-0.

Très beau temps frais. Terrain en mauvais état, trop mou. Bon arbitrage de M. PROKOP (RDA). 30.000 spectateurs. Avertissements à R. VAN DE KERKHOF et NANNINGA (Hollande).

HOLLANDE. — JONGBLOED**** — SUURBIER***, KROL*****, RIJSBERGEN****, POORTVLIET**** — NEESKENS****, puis NANNINGA*** (68e), JANSEN***, HAAN****, W. VAN DE KERKHOF***, R. VAN DE KERKHOF, puis REP**** (46e), RENSENBRINK****. Total : 41.

PEROU. — QUIROGA**** — DUARTE***, CHUMPITAZ*****, MANSO***, DIAZ**** — VELASQUEZ***, CUETO****, CUBILLAS***** — MUNANTE****, LAROSA***, puis SOTIL*** (61e), OBLITAS*****. Total : 43.

Mercredi 7 juin à Cordoba

ECOSSE ET IRAN : 1-1 (1-0).

Temps très frais. Vent en faveur de l'Iran, en première mi-temps, de l'Ecosse ensuite. Bon terrain. Arbitrage trop large de M. N'DIAYE (Sénégal). 12.000 spectateurs. Avertissement à ESKANDARIAN (Iran). Buts : ESKANDARIAN (43e contre son camp), pour l'Ecosse ; DANAIE FARD (77e), pour l'Iran.

IRAN. — HEDJAZI*** — NAZARI***, KAZERANI****, ABDOLLAHI***, ESKANDARIAN*** — PARVINE****, GHASSEMPOUR****, SADEGHI****, DANAIE FARD****, puis NAYEB AGHA (88e) — FARAKI***, puis ROWSHAN (83e), DJAHANI***. Total : 38.

ECOSSE. — ROUGH**** — JARDINE***, BURNS***, DONACHIE***, BUCHAN****, puis FORSYTH*** (55e) — GEMMIL****, MACARI***, HARTFORD*** — DALGLISH***, puis HARPER*** (74e), JORDAN***, ROBERTSON***. Total : 36.

DIMANCHE 11 JUIN A MENDOZA

ECOSSE b. HOLLANDE : 3-2 (1-1).

Beau temps mais frais. Terrain trop souple. Arbitrage moyen de M. LINMAYR (Autriche). 35.000 spectateurs. Avertissement à GEMMILL (Ecosse). Buts : RENSENBRINK (34e sur penalty), REP (71e) pour la Hollande ; DALGLISH (43e), GEMMILL (52e sur penalty et 68e) pour l'Ecosse.

ECOSSE. — ROUGH*** — KENNEDY***, FORSYTH****, BUCHAN****, DONACHIE*** — SOUNESS***, RIOCH****, GEMMILL*****, HARTFORD**** — DALGLISH****, JORDAN***. Total : 40.

HOLLANDE. — JONGBLOED*** — SUURBIER****, KROL****, RUSBERGEN*** puis WILDSHUT*** (45e), POORTVLIET*** — NEESKENS puis BOSKAMP*** (10e), W. VAN DE KERKHOF***, JANSEN*** — REP*****, RENSENBRINK***, R. VAN DE KERKHOF***. Total : 37.

DIMANCHE 11 JUIN A CORDOBA

PEROU b. IRAN : 4-1 (3-1).

Beau temps. Vent nul. Très bon terrain. Arbitrage très criticable de M. JARGUZ (Pologne). 42.000 spectateurs. Avertissement à NAZARI (Iran). Buts : VELASQUEZ (2e), CUBILLAS (36e et 39e sur penalties et 78e) pour le Pérou ; ROWSHAN (40e) pour l'Iran.

PEROU. — QUIROGA**** — DUARTE***, CHUMPITAZ*****, MANSO*** puis LAGNA**** (68e), DIAZ*** — VELASQUEZ****, CUBILLAS******, CUETO**** — MUNANTE****, LAROSA*** puis SOTIL*** (60e), OBLITAS****. Total : 43.

IRAN. — HEDJAZI**** — NAZARI****, ARDOLLAHI***, KAZERANI***, ALLAHVARDI*** — PARVINE*****, GHASSEMPOUR****, SADEGHI****, DANAIE FARD**** — FARAKI*** puis DJAHANI*** (52e), ROWSHAN*** puis FARIBA*** (66e). Total : 40.

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Pérou	5	3	2	1	—	7	2
2. Hollande	3	3	1	1	1	5	3
3. Ecosse	3	3	1	1	1	5	6
4. Iran	1	3	—	1	2	2	8

Buteurs :

5 buts : CUBILLAS (Pérou).

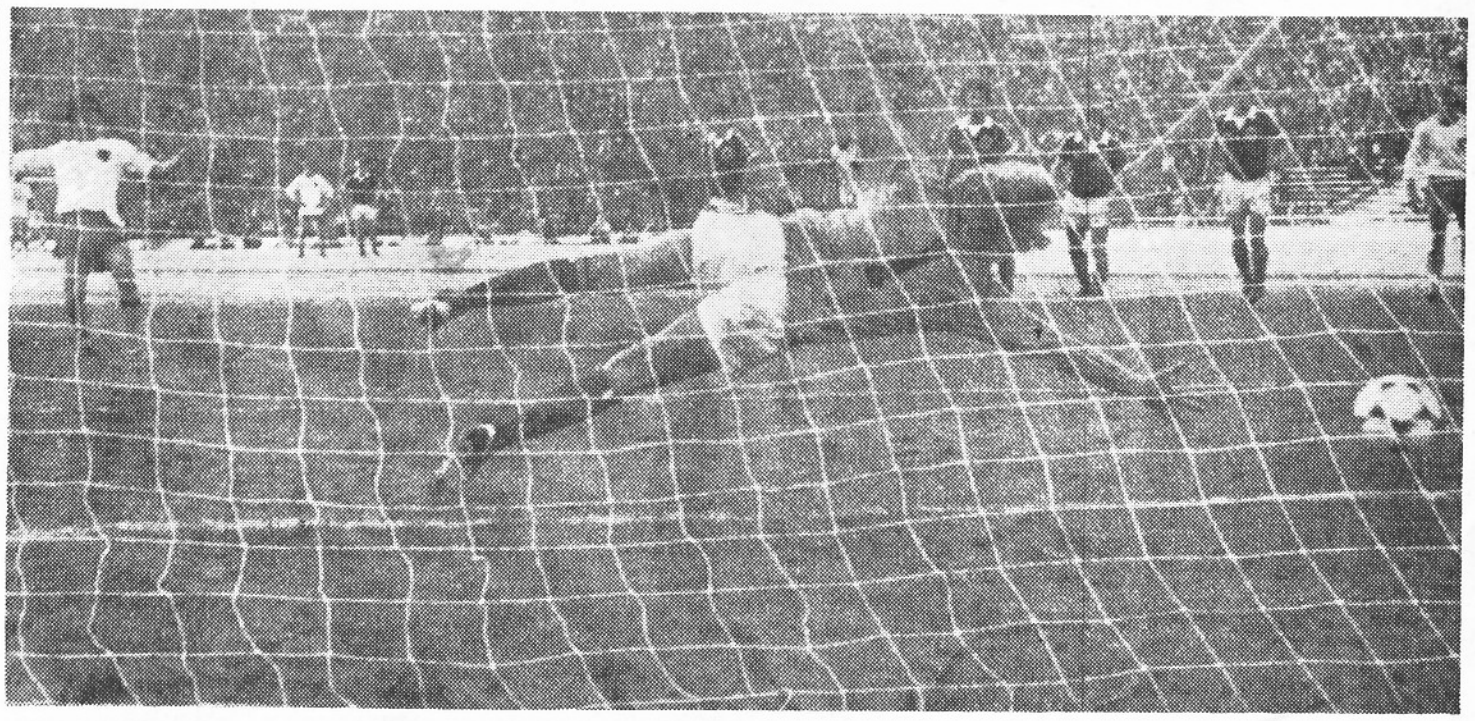
4 buts : RENSENBRINK (Hollande).

2 buts : GEMMILL (Ecosse).

1 but : CUETO, VELASQUEZ (Pérou), JORDAN, DALGLISH (Ecosse), REP (Hollande), DANAIE FARD, ROWSHAN (Iran).

1 but contre son camp: ESKANDARIAN (Iran).

Les Hollandais dans



Le millième but de la Coupe du monde a été marqué sur penalty (photo du haut) *par Rensenbrinck après un fauchage de Rep par les défenseurs écossais. Des Ecossais qui, en jouant à la britannique, ont éliminé Rijsbergen, et ici Neeskens, sorti sur une civière. Un lourd handicap pour l'équipe hollandaise.*

MENDOZA. — On s'est moqué un peu trop rapidement de l'Ecosse. Qu'il y ait eu des problèmes, et même de très sérieux, au sein de cette formation qui apparaissait au départ comme l'un des favoris, cela ne fait pas de doute. Mais, comme nous le pensions, l'amour propre des Ecossais, tellement mis en cause à la suite des deux contre-performances qu'ils avaient additionnées en début de Coupe du monde, leur permit de se dépasser à Mendoza contre la Hollande et de remporter une victoire aussi belle que juste.

Pourtant, tout avait mal commencé une fois de plus pour eux puisqu'aussi bien, après un peu plus d'une demi-heure de jeu, une grossière erreur de leur arrière Kennedy permit à Rep d'hériter un ballon en or et de s'infiltrer dans la surface de réparation écossaise où il fut abattu. Le penalty incontestable avait été transformé sans difficulté par Rensenbrink qui marquait ainsi son quatrième but depuis le début de la compétition ; ce but devait aussi s'avérer le millième depuis le début de la Coupe du monde en 1930. Un but historique donc, s'il en est.

Mais un but qui ne décontracta pas davantage les Hollandais dont la vitesse de croisière baissait au fil du match. C'est ainsi qu'à quelques secondes de la mi-temps, à la suite d'un prodigieux effort aérien de Jordan, Dalglish égalisait.

Les Ecossais relevaient la tête mais la surprise ne devait pas s'arrêter là. Il n'y eut guère plus de temps pour réussir le second but écossais après le coup d'envoi qu'il n'y en avait eu avant le coup de sifflet de la mi-temps pour l'égalisation. Et ce fut une nouvelle fois un penalty encore indiscutable à la suite d'une percée de Sauness crocheté par Krol, qui permit aux Ecossais de prendre l'avantage sur ce penalty transformé en force par Gemmill.

Enfin, on espérait assister à un véritable match et on ne fut pas déçu. Les Ecossais sur leur lancée continuèrent à presser les Hollandais sur leur but, à les attaquer sous tous les angles, à exercer un pressing dont on croyait qu'il était le monopole des Hollandais. Et à la 68e minute, Gemmill s'infiltrait dans la défense hollandaise figée et allait battre Jongbloed d'un magnifique coup du pied gauche.

Ainsi, non seulement l'Ecosse s'était réhabilitée totalement, mais encore, au rythme où allaient les choses, on commençait à s'interroger sur la qualification de la seconde équipe du groupe 4. Pendant quelques minutes, trois exactement, l'Ecosse eut ce coin de paradis en point de mire. Il aurait suffi en effet d'un nouveau but écossais pour permettre la qualification des hommes de Dalglish, mais Johnny Rep devait mettre un terme à ce rêve un peu fou en réalisant un grand exploit personnel ponctué d'un magnifique tir. Ainsi la Hollande se sortait-elle d'un vilain guêpier dans lequel de nombreux problèmes et sans doute des discussions internes l'avaient entraînée.

Le meilleur match donc disputé à Mendoza, comme on pouvait d'ailleurs s'y

leurs petits souliers

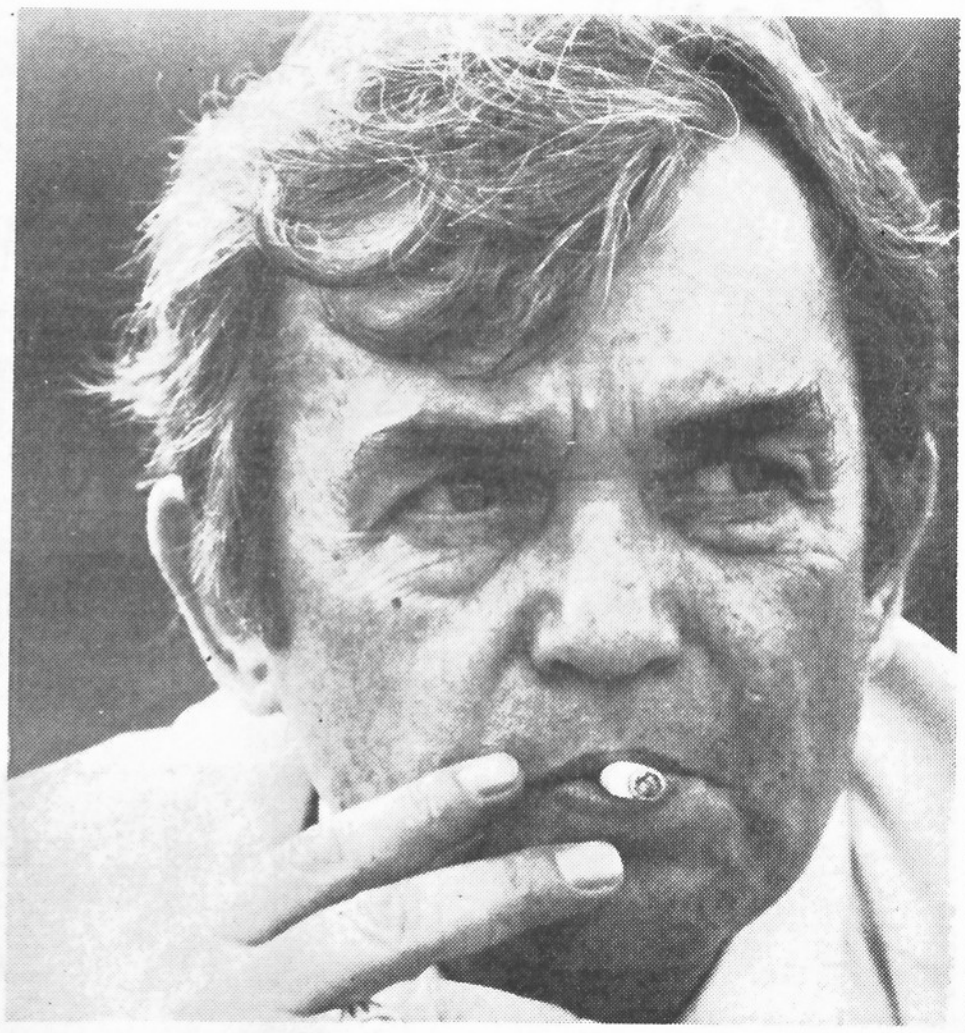
(Robert Vergne)

attendre, compte tenu de la valeur intrinsèque des deux équipes et de leurs motivations respectives.

Sur le plan individuel, on a surtout admiré le milieu de terrain écossais qui « mangea » littéralement son homologue hollandais dont la réputation est pourtant grande. Mais ce sont surtout les Gemmill, Rioch et Hartford qui polarisèrent le plus l'attention. Les défenseurs Forsyth et Buchan et la vedette de Liverpool Dalglish complétèrent heureusement une équipe dont on regrettera seulement qu'elle ne se soit pas décidée à jouer plus tôt un football correspondant à sa valeur exacte.

Quant aux Hollandais, il y aurait énormément à dire sur leur comportement, non seulement au cours de ce match, mais pendant les deux autres qui l'ont précédé. Les Hollandais ont le plus souvent donné l'impression d'être en semi-vacances, voire de saboter leurs matches, sans doute parce qu'ils avaient décidé de ne plus rester à Mendoza. Surtout à Potrerillos où ils se trouvaient trop « concentrés ».

Si le mot est très désagréable, il convient parfaitement à la situation. On serait tenté de dire que seul Johnny Rep, qui a amené le premier but et marqué le second pour son équipe, mérite des félicitations sans restrictions. Cependant on ne peut négliger les actions pourtant épisodiques de René Van de Kerkhof, ni le sérieux de Krol et de Suurbier.



L'entraîneur hollandais Ernst Happel fume de plus en plus. Les soucis ne lui manquent pas avant le deuxième tour.

LES GÉANTS DE L'ESPACE AÉRIEN

(Jean-Philippe Rethacker)

Une Coupe du monde est toujours un champ d'expérience qu'il est passionnant de défricher et de parcourir. On y voit apparaître, au fil des matches, des tendances techniques ou des dominantes.

Le premier tour a fait ainsi ressortir l'importance énorme prise, dans pas mal d'équipes par les bons joueurs de tête. Il s'agit bien sûr d'une question d'hommes avant tout, car ne sont mises à profit en ce domaine que les individualités les plus marquantes : entendons par-là que, l'organe créant la fonction, les entraîneurs ont recours au jeu aérien à partir du moment où ils disposent des attaquants taillés pour ce genre d'exercice.

Mais on verra pourtant que, contrairement aux Britanniques par exemple qui ont longtemps automatisé leur jeu en fonction d'une supériorité aérienne créée par un seul homme, les équipes du Mundial savent aussi varier leurs manœuvres et ne pas s'enfermer dans une forme de tactique stéréotypée et aveugle, tôt ou tard vouée à l'échec.

Parlons d'abord d'un cas curieux et d'autant plus spectaculaire qu'il nous intéresse directement : celui de Bernard Lacombe qui a réalisé ici plusieurs exploits et de nombreuses reprises de la tête d'autant plus méritoires qu'elles étaient inattendues. L'avant-centre tricolore ne passe pas en effet pour un attaquant de percussion qui a pour habitude de monter haut et de frapper fort du front ou du crâne le ballon. Il est plutôt habile au ras du sol, parce que sa taille et sa morphologie le contraignent à travailler à terre avec ses pieds.

Pourtant dans ce Mundial le Stéphanois a non seulement marqué un magnifique premier but de la tête contre les Italiens, d'une frappe en rotation exemplaire, qui lui valût d'entrer dans l'histoire et de repartir d'ici avec un splendide chrono souvenir. Mais il a également réussi devant les Argentins au second match une autre reprise spectaculaire, d'une tête plongeante qui faillit bien tromper Fillol. Si l'on ajoute à cela une autre frappe ratée de peu contre la Squadra et des détentes verticales jaillissantes dans les deux matches, on s'aperçoit que le bilan est flatteur.

S'agit-il d'un feu de paille ?

On en saura plus dans quelques mois après les premiers tests. Avec les Verts où le jeu de tête est cultivé avec soin, et où l'absence d'un avant-centre de pointe à la présence permanente s'est faite cruellement sentir après le déclin et la retraite d'Hervé Revelli. Bien sûr Lacombe ne sera jamais un Jordan ou un Toschack. Mais s'il peut compléter son bagage qui est déjà très riche, ce sera toujours cela de gagné.

Mais revenons au Mundial et à ses grosses têtes. Quelques équipes renoncent au jeu aérien comme le Brésil sans Roberto. Ne lui manque-t-il d'ailleurs que cela ?

La Hongrie (mais quels pieds habiles possède Torocsik), la Pologne, le Pérou (avec deux ailiers qui préfèrent la course au but ou le tir après débordements aux centres aériens), et même l'Autriche malgré son buteur en tous genres Krankl, et la Hollande ou Rensenbrink sait aussi frapper de la tête.

Il en est d'autres en revanche qui en font un usage précieux et efficace : c'est le cas par exemple de l'Italie qui possède en Bettega l'un des spécialistes les plus redoutables au monde. Le Turinois n'a pas son pareil pour s'élever plus haut que l'adversaire et pour déclencher en l'air une seconde détente, comme le faisait de façon si irrésistible le Kocsis roi des buteurs de la Coupe du monde 1954.

Grâce à son timing et à sa qualité athlétique naturelle autant que grâce à sa taille (1,86 m) Roberto Bettega peut à la fois devancer l'adversaire et diriger à volonté la trajectoire de ses frappes. Mais comme il est intelligent (ce qui se voit déjà dans son jeu au pied loin du but) il sait également faire profiter ses partenaires de sa supériorité. Un peu comme le faisait un Torres pour Eusebio dans l'équipe portugaise de 1966 ou le Toschack du grand Liverpool 1975-1976 pour Keegan.

Car la supériorité aérienne ne se limite par forcément à des tirs et à des essais au but. Elle peut et doit aussi servir dans le jeu collectif, sous forme de déviations réalisées en retrait ou en prolongements des centres aériens.

C'est dans le même esprit, et avec le même souci de faire profiter ses partenaires de sa domination en l'air, que l'Espagnol du Real Madrid Santillana rabat la plupart du temps les balles qu'il parvient à capter au-dessus de l'adversaire, au profit de ses camarades.

Ainsi faillit-il bien provoquer l'élimination historiques du Brésil offrant à son coéquipier Cardenosa une occasion de but immanquable que le maladroit manqua lamentablement. Les Argentins ont Kempes qui s'entend comme larron en foire avec Luque et qui monte très haut lui aussi. Les Allemands ont en Fischer un « avion de chasse » qui affectionne tout particulièrement les reprises basses à hauteur du premier poteau, et dont la détente est d'autant plus surprenante que sa taille est assez limitée contrairement aux autres spécialistes.

Il faut enfin parler des Suédois qui paraissent, eux avoir, réquisitionné tout ce que leur football comptait de géants et de têtes fortes pour ce Mundial. Il y a l'avant-centre Sjoeberg mais aussi l'ailier gauche Wendt et l'attaquant droit Lennart Larsson, sans oublier Edstroem quand il est titulaire, tous gaillards qui plafonnent aux environ du mètre quatre-vingt-dix... et qui de surcroit s'y mettent à deux pour mener l'assaut et s'élancer sur les balles aériennes.

Cela pose bien sûr de sérieux problèmes à des défenseurs qui n'ont pas toujours le matériel nécessaire pour enrayer le danger. Mieux même, les défenseurs devenant de plus en plus des joueurs polyvalents aussi adroits balle au pied que les autres, leurs qualités physiques et leurs techniques du jeu aérien sont peut-être moins souveraines qu'avant, et pas mal d'arrières passent aujourd'hui de bien mauvais moments dans le ciel de leur surface, ce qui, par voie de conséquence, complique également la tâche des gardiens.

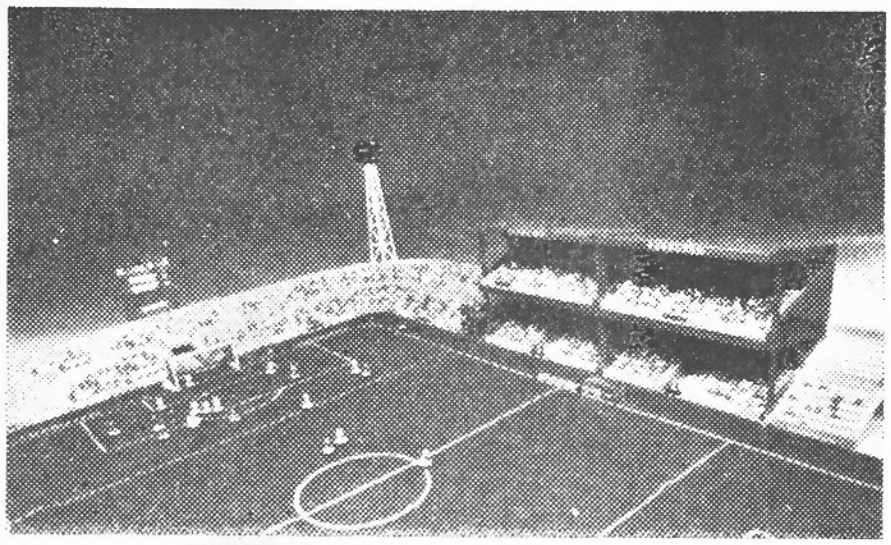
C'est pour se consoler sans doute que quelques-uns d'entre ces défenseurs se transforment à la première occasion en attaquants, en particulier sur les corners. Ainsi des gaillards comme l'Argentin Passarella, le Polonais Gorgon et notre Marius Trésor montent-ils systématiquement sur les corners, ce qui oblige d'ailleurs parfois leurs rivaux, les avants adverses, a changé à leur tour de peau et à se muer en défenseur, pour avoir quand même le dernier mot...

Car dans les airs comme sur la terre, tout le monde est aussi là pour attaquer et pour défendre.

AVEC

SUBBUTEO

LE CELEBRE JEU DE FOOTBALL DE TABLE



REVIVEZ

les matches de la Coupe du monde en Argentine

(en vente chez tous les détaillants spécialistes en jouets et dans les grands magasins).

Catalogue sur demande à :

SOCIETE DELACOSTE, B.P. 377, 75122 PARIS CEDEX 03.

football MAGAZINE

EN VENTE PARTOUT

GROUPE IV

Le Pérou haut la main

(Jean Cornu)

Le Pérou n'aura pas tardé à prendre le meilleur sur l'Iran. Velasquez ouvre la marque dès la seconde minute

CORDOBA. — Le Pérou a gagné son dernier match, contre l'Iran, avec panache. Il nous a offert un véritable festival offensif. Qu'il en soit loué ; mais que soit loué son adversaire l'Iran qui, jusqu'ici, nous avait montré un visage plutôt fermé mais qui a su s'épanouir complètement lorsqu'il a vu qu'il n'avait plus rien à perdre.

Non seulement le Pérou a gagné ce dernier match mais il a enlevé le classement de son groupe devant la Hollande et l'Ecosse ! Quelle belle performance ! On ne croyait guère en lui au début de cette compétition. On le classait parmi les petits. Cette Coupe du monde l'a grandi.

Dès le début de son match contre l'Iran, il prit sérieusement les choses en main. Il n'y avait pas deux minutes que l'on jouait que déjà, sur corner, Velasquez, un demi défensif pourtant, marquait le premier but de la partie.

Le Pérou devait ainsi conduire la balle pendant presque toute la première mi-temps. Très rapidement, il mena par 2-0, 3-0, puis 3-1 à la 45e minute.

Il faut dire qu'il fut un peu aidé par la chance. C'est ainsi que, à la 36e minute, pour une charge qui, de la tribune, nous a paru assez normale, épaule contre épaule, et qui pouvait, tout au plus, être assimilée à une obstruction, l'arbitre polonais, M. Jargus, accorda un penalty à Oblitas.

Naturellement, Cubillas ne se fit pas faute de le transformer.

Trois minutes plus tard, sur une passe de La Rosa, Cubillas avait grillé toute la défense iranienne et s'apprêtait à dribbler le gardien Hedjazi lorsque celui-ci lui saisit le pied. Cette fois, c'était le véritable penalty que Cubillas tira encore.

Il avait placé sa balle avec force dans le coin gauche pour le premier, il le plaça cette fois, toujours avec cette même force qui le caractérise, dans le coin droit.

Quand on mène 3-0, cela conforte.

Même si l'on est quelque peu rattrapé avant la mi-temps.

En effet, sur un centre de Danaie Fard, Manso le stoppeur péruvien ne put que dévier la balle sur Rowshan qui ne se fit pas faute de saisir l'occasion après en avoir raté une ou deux précédemment.

Dans la deuxième partie du match, le Pérou leva un peu le pied. C'est alors que l'Iran nous a montré son meilleur visage. Jusque-là, replié sur lui-même, il explosa littéralement et nous montra toutes ses qualités : une excellente forme physique, une très bonne technique, un jeu de passes bien conduit, des centres non pas aériens mais à terre et en retrait, qui sont toujours extrêmement dangereux pour les défenses adverses.

Cependant le jeu iranien nous parut encore un peu stéréotypé et manquer d'imagination.

A l'inverse, celui des Péruviens est, en quelque sorte, issu d'un football inspiré, naturel. Ses joueurs sont extrêmement doués, ils ont le football dans le sang, l'agilité, la prestesse, la vitesse : ils savent tout faire.

Dans la seconde partie du match, les Iraniens firent ce que l'on appelle le forcing. Ils monopolisèrent presque le ballon et obligèrent les Péruviens à se retirer dans leur propre camp, tout en demeurant menaçants par des contre-attaques rapides et obstinées.

C'est alors que les malheureux Iraniens manquèrent de chance. C'est ainsi que, par trois fois dans la même minute, ils tirèrent sur le gardien Quiroga toujours admirablement placé. Une balle de Parvine fut reprise par Jahani avec une force telle qu'elle échappa à Quiroga. Elle revint en jeu, fut récupérée par Rowshan qui, par deux fois coup sur coup, tira, lui aussi, sur la poitrine d'un Quiroga qui eut, en cette occasion, une veine insensée avec lui. Mais la chance fait partie des atouts des bons gardiens.

Les Iraniens eurent la malchance également de perdre leur meilleur joueur Rowshan qui, luttant de vitesse avec Diaz, se claqua et dut quitter le terrain en boitant bas. Malheureux Rowshan, meilleur joueur iranien avec Parvine, qui ne joua que des lambeaux de match, d'abord pour l'économiser, et ensuite parce que ce claquage l'arrêta au moment où l'on croyait qu'il avait retrouvé tous ses moyens.

Le Pérou fut l'une des grandes révélations de ce tournoi. Non seulement il a gagné son dernier match mais son groupe. Pour les matches du second tour, sa tâche ne sera pas facile. Mais, avec lui, on ne sait jamais.

On l'avait enterré un peu tôt. On avait dit que son équipe était vieille parce qu'elle comportait quelques joueurs frôlant ou ayant dépassé la trentaine. Mais Chumpitaz, le vétéran, le recordman des sélections, est toujours là ; Sotil ne peut faire trois matches complets parce qu'il n'est pas encore complètement rétabli de sa blessure à une cuisse ; mais Cubillas fut toujours, et dans chacun de ses matches, le meilleur homme sur le terrain. Il sera certainement l'un des grands footballeurs de ce tournoi qui, malheureusement, ne compte pas beaucoup de grandes individualités.

l'hebdo football du week-end

tous les vendredis: 4f.

TOUJOURS PLUS LOIN QUE LA TELE

Quiroga, une fois de plus excellent devant les Iraniens, s'incline ici sous les yeux de Duarte, sur un tir de Rowshan.

Teofilo Cubillas, "Monsieur But"

CORDOBA. — On le disait vieux. Il vient tout juste d'avoir ses vingt-neuf ans. L'âge d'or en principe pour un footballeur, quoique en Europe on ait tendance à considérer comme un vieillard un joueur qui approche ou vient de dépasser la trentaine.

Il s'était fait remarquer à la Coupe du monde 1970 au Mexique. Tous les recruteurs présents alors avaient eu les yeux sur lui, et ce sont les Suisses du F.C. Zurich qui l'avaient embauché. Mais la Suisse est loin du Pérou, et les Sud-Américains ont souvent la nostalgie de leur famille et de leur pays natal. La neige, le froid, il ne connaissait pas cela, Cubillas. Il s'ennuya là-bas. On le transféra donc à Porto. Ce fut un peu mieux, le climat était meilleur, mais il lui manquait son Pérou.

Il le regagna donc. Il avait gagné un peu d'argent en Europe. Il en profita pour se lancer dans les affaires. Il est aussi devenu un « socio », c'est-à-dire un actionnaire de son club, et c'est lui qui racheta le contrat de Sotil, à Barcelone, lorsque le Pérou décida de faire revenir en son sein les joueurs qui étaient à l'étranger.

Sa famille ne manque donc de rien ; d'autant qu'il est le joueur le mieux payé dans un professionnalisme qui vit sur le même pied que celui du Brésil ou d'Argentine.

Sur le terrain, il n'y a plus d'affaires qui comptent. Le seul but de Cubillas, c'est de marquer des buts. Pas toujours par le chemin le plus court, car il est aussi le constructeur de l'équipe péruvienne comme il l'est dans son club, l'Alianza de Lima.

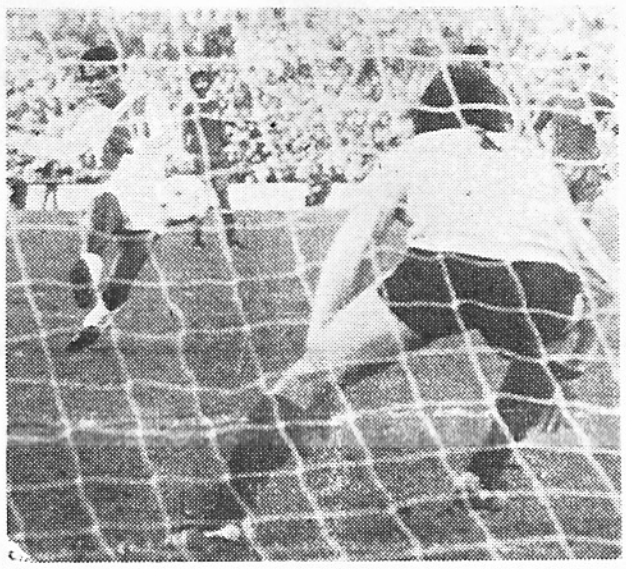
Dans les trois matches de cette Coupe du monde, il fut toujours le maître du jeu sur le terrain quel que soit l'adversaire. Il a aussi marqué cinq buts et est en tête des buteurs. Sans doute a-t-il transformé deux penalties et un coup franc ; mais il a également marqué deux buts au bout de remarquables actions de jeu.

Coups francs et penalties, cela le connaît, car il possède une frappe remarquable est un œil de lynx. Il voit tout les trous de la défense adverse et sait à merveille en profiter. Sa force de frappe, autant du gauche que du droit, est remarquable. Par exemple, il a transformé ses deux penalties contre l'Iran l'un du pied gauche et l'autre du droit. Cela ne le gêne absolument pas, mais, en revanche, trouble considérablement le gardien adverse qui ne sait jamais de quel côté plonger.

Au moment où le tableau d'affichage annonçait que Rensenbrink à Mendoza venait de marquer le millième but des Coupes du monde, lui, Cubillas, transformait son premier penalty. Ainsi est-ce lui qui a inauguré un deuxième millénaire.

Il a le football dans le sang. Non seulement par le tir, par le geste, mais aussi par l'art de la feinte. On dirait qu'un simple battement d'yeux suffit pour dérouter son adversaire tant il est souple, tant il passe ses adversaires avec facilité.

J. C.



Trois rencontres, cinq buts : Cubillas trompe Hedjazi sur penalty.

Buenos Aires en folie

(Christian Vella)

BUENOS AIRES. — Il suffit que la voix nasillarde d'un radio-reporter fanatique lance le fameux « Gooo...ol » comme un cri de guerre pour que l'écho lui réponde. D'abord, un coup de klaxon, puis deux, puis dix, puis cent, puis mille... Toute la ville se répond. Tout le monde se comprend. Et quand le coup de sifflet d'un arbitre suisse renvoie la France réviser ses leçons en lui promettant un lointain examen de rattrapage — dans quatre ans peut-être —, l'Argentine toute entière se lève de sa chaise pour hurler sa joie. Menotti et sa bande ont franchi le premier tour. C'est un fait. Maintenant, tout le peuple argentin voit son équipe en finale et, pourquoi pas, championne du monde...

Alors, on se jette dans les rues comme dans un grand bain de foule. Il est 21 heures ici et la passion déborde par toutes les portes cochères. On réveille les plus petits qui somnolaient dans un coin de fauteuil. Ils réveillent, eux, leurs clochettes et leurs tambourins. Et toute la famille se retrouve dans la rue pour une formidable farandole qui ne s'achève qu'au lever du jour. Pour un peu, on ressusciterait les morts pour les faire vibrer au triomphe de Kempes et des autres. Le carnaval de Rio à Buenos Aires. Des tonnes de confetti s'écroulent sur la chaussée des fenêtres béantes, un tonnerre de bruits de casseroles martelées avec fureur accompagne le concert des avertisseurs bloqués jusqu'à en crever, les hommes hurlent « Argentina, Argentina » jusqu'à ce que leurs cordes vocales s'effilochent, les femmes agitent leur croupion et les enfants dansent une fantastique sarabande.

C'est la nuit la plus folle que nous ayons vécue. Buenos Aires est emportée par le vertige. Son hystérie ne connaît pas de fin. Dans les rues emportées par la fièvre, la circulation est engluée dans un indéfinissable capharnaüm. Les voitures sont soudées pare-chocs contre pare-chocs et, rivés à leur champignon inutile, les conducteurs appuient comme des dingues sur des avertisseurs qui s'étranglent. Des étendards pendent des portières. On les brandit, on les agite, on recueille ainsi une volée d'applaudissements.

Pour ceux qui ont vécu les heures passionnées de l'Algérie française à Oran ou à Alger, la mémoire retrouve soudain des chemins empruntés autrefois. Le bruit en guise de canne blanche, on fait le voyage à l'envers. Bien sûr, les raisons ne sont pas les mêmes. Le cœur ne palpite pas aux mêmes empressements. Mais la ferveur populaire nous paraît identique.

La troupe est là qui veille immobile. Elle n'ose pas se mêler à la liesse. Pourtant elle aimerait tant. Elle aimerait, comme le peuple, se jeter dans l'illusion d'un bonheur retrouvé. Mais il lui faut encore et toujours ouvrir l'œil. En temps ordinaire, sa présence permanente finit par oppresser. Mais, ce soir, on ne sait trop pourquoi, elle n'inquiète plus. L'espace d'une nuit. Le temps d'une trêve.

Demain, Buenos Aires aura repris son visage routinier avec ses voitures qui se font une course inlassable et sa population qui bénira encore une fois le dieu Football qui lui permet d'oublier quelques tourments et qui alimente tous ses espoirs. Et si après-demain l'équipe à Menotti trébuchait au second tour ?..

...en direct du mundial...

DOPAGE A L'ECOSSAISE

Ce sont finalement des traces de « Fencamfamine » qui ont provoqué la suspension internationale à vie de l'ailier gauche écossais Willie Johnston. Selon certains de nos confrères britanniques, des tablettes à base de cette substance seraient couramment utilisées par les footballeurs britanniques pour combattre les effets (somnolence) de certains traitements contre le rhume ou la grippe. Mais Johnston, comme ses camarades, n'ignorait pas que ce produit était sur la liste rouge, ainsi qu'il l'a avoué à ses dirigeants. « Je voulais seulement me soigner, et pas tricher », a seulement protesté le banni de Cordoba.

■ Neeskens ne croit pas aux vertus maléfiques du n° 13, mais uniquement à ses vertus bénéfiques. C'est lui qui a demandé à la Fédération hollandaise de lui garder son numéro de 1974.

■ Cubillas est très optimiste sur les chances du Pérou d'aller plus loin encore : « Nous possédons, mes camarades et moi-même, une condition physique parfaite. Sans parler du moral qui est extraordinaire. »

■ La suspension de l'Ecossais Willie Johnston pour doping a fait abondamment se marrer un journaliste de ses amis : « Lui dopé ? Il ne prend que du whisky, en boisson, en cachets, en dentifrice et en vaporisation. »

■ Les supporters sont, on le sait, gens versatiles. Avant le match contre l'Iran, ceux des Ecossais criaient aux joueurs descendant du car : « **Good Luck Scotland.** » Un peu plus tard, la rencontre terminée, ils déversaient des tonnes d'injures sur ces mêmes joueurs qu'ils encourageaient deux heures plus tôt.

■ La brillante tenue des Péruviens au premier tour a fait oublier la querelle qui opposait au sein de la sélection les joueurs du Sporting Cristal à ceux d'Universitarios.

■ Le « Daily Record », un quotidien écossais, s'est assuré l'exclusivité des commentaires du « dopé » Willie Johnston d'ici la fin du Mundial.

LE BUT D'ESKANDARIAN

Il parait qu'il y a toujours un Arménien dans l'équipe d'Iran. Dans celle de la Coupe du monde, il se nomme Eskandarian. Il est très populaire à Cordoba, une ville qui compte, parait-il, 5.000 de ses compatriotes. Il est très choyé par la colonie. Presque chaque jour il reçoit des fleurs ou des petits cadeaux.

Avant le match contre l'Ecosse, il s'était ouvert auprès de Parvin, son capitaine :

« Pour remercier tous ces gens si gentils, je rêve de marquer devant eux mon premier but en équipe nationale. »

Son but, Eskandarian l'a bien marqué, mais pas dans le sens qu'il souhaitait.

■ Le Pérou a pu participer au Mundial et le préparer grâce à un prêt de 100.000 dollars consenti par la F.I.F.A. elle-même.

■ Commentaire de Rudi Krol, le capitaine hollandais, sur la pelouse de Mendoza. « C'est comme si on marchait sur un trampoline ! »

■ Willie Johnston a été renvoyé en Ecosse après son contrôle positif le jour même de son douzième anniversaire de mariage.

■ Ce n'est pas la joie dans le camp hollandais. C'est le moins qu'on puisse dire. Les relations avec la presse hollandaise se sont tendues au point qu'aucun journaliste ne peut voir les joueurs. Happel se déplace avec Krol, tantôt dans un hôtel situé à cinq kilomètres de Potreillos, tantôt au stade de Mendoza pour tenir des conférences de presse dont le niveau intellectuel ne dépasse pas le cours élémentaire.

■ Le chef de l'Etat argentin est venu à Mendoza pour l'inauguration de la foire appelée Aconkagua. Il a assisté au match Hollande-Ecosse, ce qui a eu pour effet de renforcer encore les services de sécurité.

■ Johnny Rep a donné son pronostic quant à l'issue de la Coupe du monde : Argentine, Brésil, R. F. A. et Hollande. Modestie clairvoyance ou dépit, le bastiais ne semble pas des plus heureux de cette Coupe du monde dont il se faisait une fête avant le coup d'envoi.

■ A l'issue du match Hollande-Pérou, Surbier, qui portera le maillot du F.C. Metz la saison prochaine, nous a dit froidement : « **Nous avons une mauvaise équipe.** »

■ Les Hollandais ont consacré une grande partie de la journée de jeudi, après leur match très décevant contre le Pérou, à faire du shopping en ville. Ils ont terminé l'après-midi en jouant au bowling. C'était la première fois depuis leur installation à Mendoza qu'ils avaient été autorisés à sortir de leur hôtel-forteresse de Potreillos.

■ Poortvliet affirme que Happel ne l'a prévenu de sa titularisation contre le Pérou que quelques minutes avant le coup d'envoi du match. Ce qui est une façon comme une autre de ne pas déconcentrer un joueur.

ALLY N'A RIEN COMPRIS

Ally MacLeod n'a pas vécu une bonne semaine dernière, et ça se comprend, après la défaite de son équipe contre le Pérou (1-3). « Votre tactique était-elle bonne ? lui demandait-on. Vos joueurs étaient-ils prêts ? »

MacLeod prenait la chose avec relativement de philosophie : « Ma tactique était bonne. Le drame, c'est que mes joueurs n'ont plus joué après un quart d'heure. On peut supporter le off-day de deux ou trois joueurs. Mais quand il s'agit de l'ensemble d'une équipe... Seuls Joe Jordan et Martin Buchan ont été irréprochables. »

Connaissait-il bien le Pérou ? « J'avais des films de leurs récents matches, et je les étudiais continuellement. Leur excellent jeu ne m'a pas surpris. Je ne les sous-estimais pas et j'avais averti mes joueurs en conséquence. »

"Danse, danse Andras, danse Torocsik"

(Victor SINET)

Elégant, la chevelure abondante, l'œil pétillant, il est à coup sûr le plus occidental par l'allure des joueurs hongrois.

Par le style aussi.

Quand il a le ballon dans les pieds, Andras Torocsik n'est pas seulement l'artiste magyar dans ses œuvres, il devient aussi un créateur et un improvisateur à la façon des plus brillants attaquants latins. Pas étonnant qu'il soit le plus populaire des footballeurs de Budapest et que ses supporters du Nepstadion se mettent à implorer dès qu'il récupère la balle :

« Danse, danse, Andras, danse, Torocsik ! »

Il y a effectivement quelque chose des grandes figures de ballet dans le jeu si simple et si varié à la fois du meneur de jeu d'Ujpest : comme si tout le génie que l'on prête aux tziganes passait par ses chevilles ô combien souples et déroutantes ! Quelqu'un a dit que rien ne peut arrêter Torocsik quand il s'envole vers le but. Ce n'est pas tout à fait exact : les Argentins ont montré qu'il existait bien un moyen. A condition d'avoir un arbitre qui ait les idées très, très larges...

Lajos Baroti est le premier à admettre que Torocsik est un pion capital sur l'échiquier hongrois. Et pourtant, la personnalité de l'intéressé est telle qu'il n'est pas toujours facile à contrôler. C'est ainsi qu'Andras s'est vu priver de sélection pendant un an (en 1977) pour conduite inconvenante dans le privé ! Tel est ce diable de Torocsik, aussi anticonformiste dans la vie qu'il peut être génial sur un terrain. On a d'ailleurs pu avoir un échantillon de son caractère lorsque, de guerre lasse, il a fini par descendre son « bourreau » Gallego qui l'avait tant fricticnné en toute impunité !

Certes, cette réaction a gâché les chances qui restaient à l'équipe de Hongrie dans ce Mundial, où elle n'a pu exprimer sa valeur réelle, du moins sur le plan des résultats. Première victime des arbitres, il est à prévoir que Torocsik ne sera pas la dernière.

Cependant, comme il n'a que vingt-trois ans — et déjà trois titres de champion de Hongrie — Andras Torocsik a tout le temps d'effacer ce souvenir pénible pour lui et pour la sélection de son pays.

Si les vilains arbitres ne le mangent pas tcut cru...

(Reportage photos de R. KRIEGER, A. LECOQ et J.-C. PICHON.)